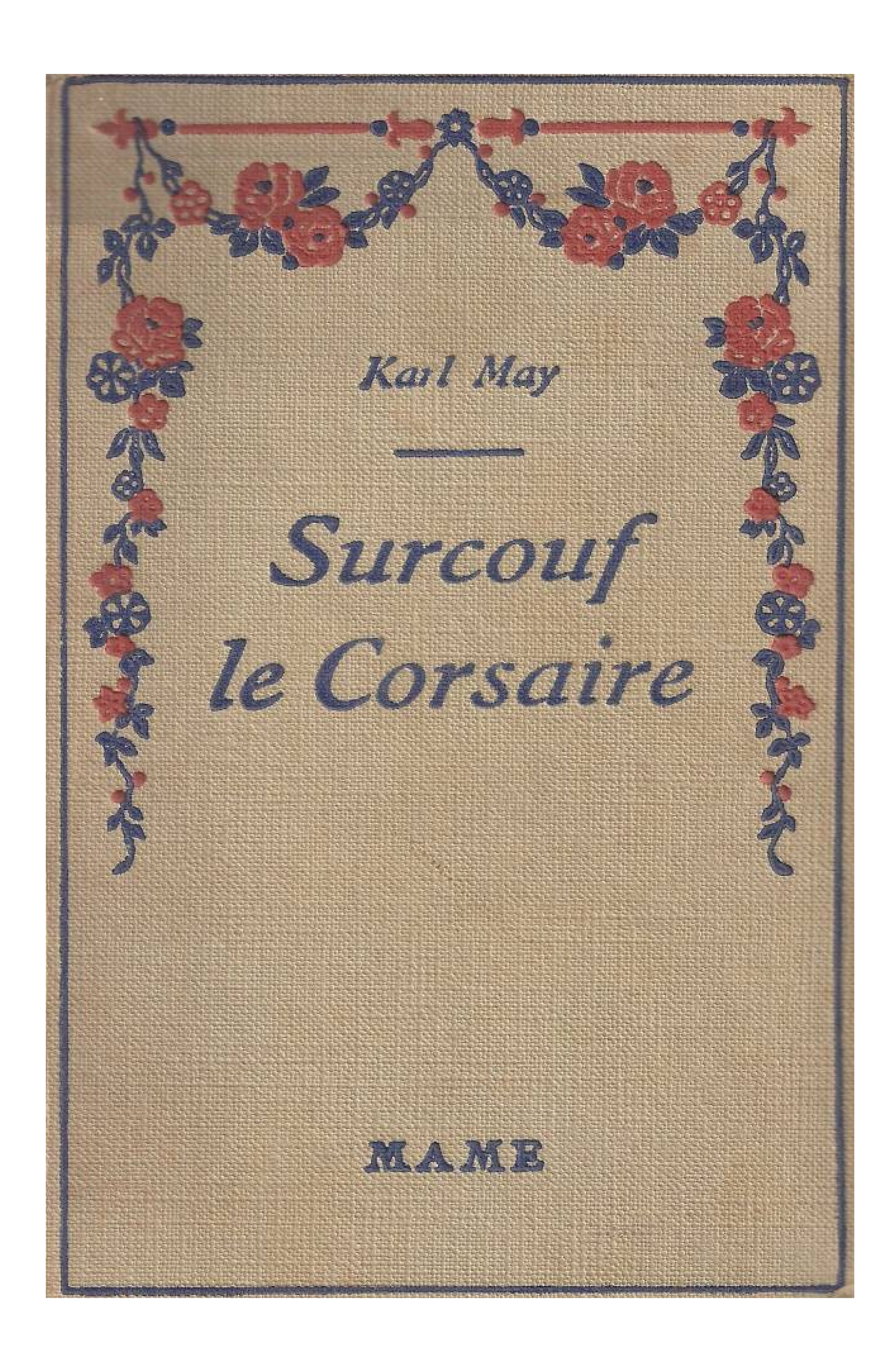
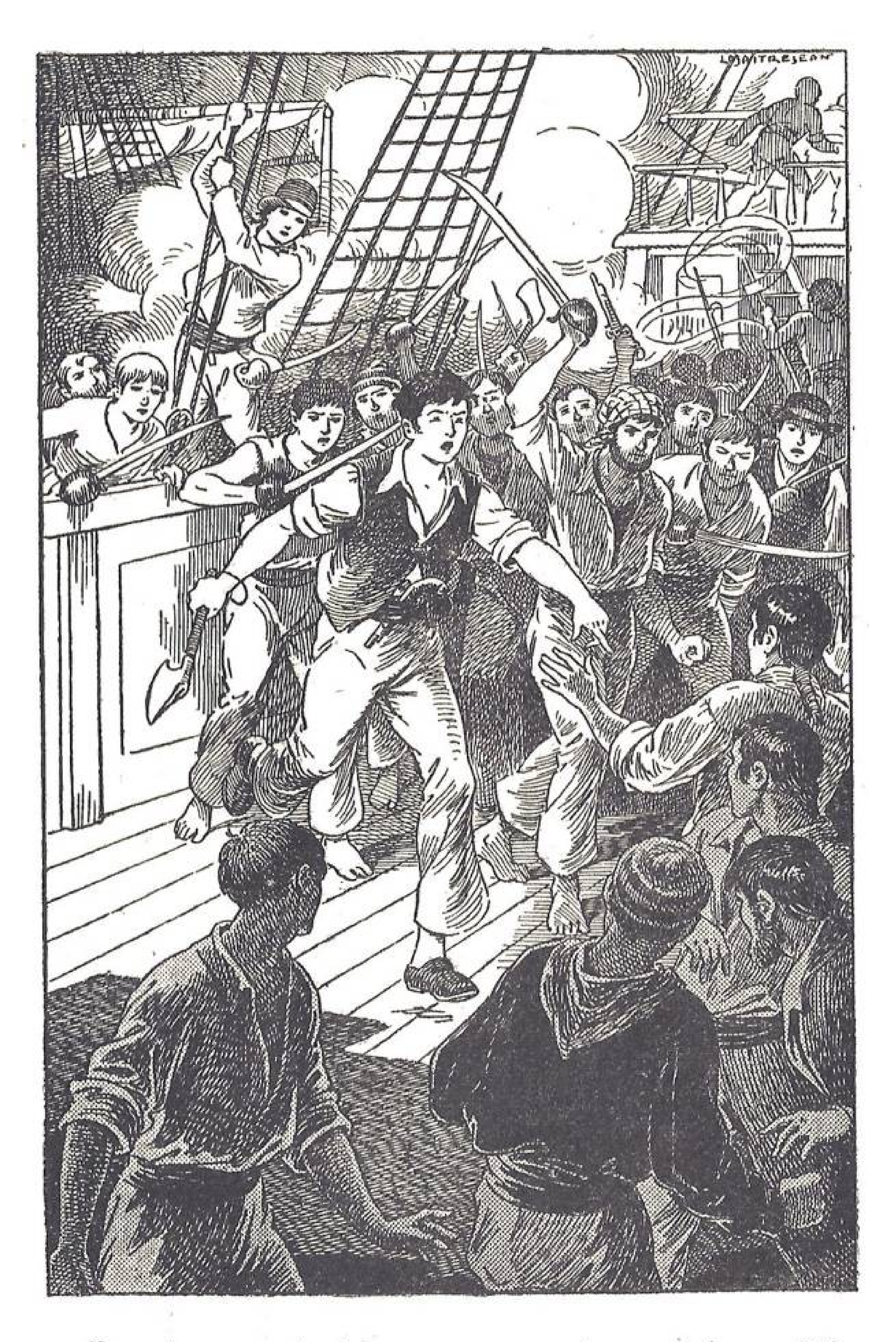

Karl May
Surcouf
le Corsaire
MAME

SURCOUF LE CORSAIRE

N° 171



il saute avec vingt hommes sur votre pont (page 79).

SURCOUF LE CORSAIRE

CHAPITRE PREMIER

DEVANT TOULON

C'était en 1793. Depuis de longues semaines, les campagnes bénies de la Provence justifiaient ces paroles de la Bible : « Le ciel s'étendra au-dessus de toi comme l'airain brûlant et la terre au-dessous de toi comme le métal porté au rouge. »

Mais ce jour-là, dès le matin, s'étaient amoncelés à l'horizon de gros nuages que sillonnaient maintenant des éclairs fulgurants, accompagnés de violents coups de tonnerre.

La pluie tombait à torrents et il eût été bien imprudent de s'y exposer sans autre protection que ses vêtements. Aussi la campagne restait-elle déserte.

Un homme, cependant, s'était aventuré sur le petit chemin qui conduit, à travers les oliviers et les vignes, à la petite ville de Beausset.

Le léger vêtement d'été qu'il portait était tellement transpercé par la pluie, qu'il s'appliquait comme une seconde peau sur son propriétaire, sans que celui-ci parût s'en soucier le moins du monde. Il opposait à l'averse un visage jeune et souriant et continuait à marcher du pas dégagé d'un promeneur qui n'a aucune raison de se presser.

Il arriva ainsi au détour d'une route, devant une maisonnette sur laquelle on pouvait lire, malgré les caractères à demi effacés : *Cabaret du Roussillon*.

À cette vue, le voyageur s'arrêta et, rejetant son bonnet sur sa nuque, sans souci de la pluie qui inondait son visage, il se campa, les deux poings sur les hanches, en face de l'inscription pour examiner la maison.

« Cabaret du Roussillon ! s'écria-t-il. Reste à savoir si ce Roussillon est authentique ! La boîte ne m'inspire pas confiance.

Je ne peux pas être plus mouillé que je ne suis, même en continuant ma route ; du moins, je n'aurai à faire qu'à l'eau pure du Bon Dieu. Car si l'eau est un don merveilleux du Ciel, encore ne faut-il pas la trouver dans le vin. Il est plus prudent, je crois, de naviguer plus loin et de jeter l'ancre seulement à Beausset. »

Comme il allait se remettre en route, la porte du cabaret s'ouvrit pour donner passage à un homme en qui l'on reconnaissait facilement le cabaretier.

« Eh ! mon cher, où allez-vous donc ? cria-t-il d'une voix perçante et avinée. Voulez-vous être noyé dans ce déluge ?

— Nullement. Je ne crains pas l'eau du ciel, mais seulement celle qui peut être dans vos tonneaux.

— Vous avez tort ; car j'ai les mêmes goûts que vous et me garderais bien d'empoisonner un bon citoyen par du mauvais vin.

— Je vous crois sur parole, et veux bien faire escale ici cinq minutes. — Holà ! un nouveau à bord ! » cria le voyageur en pénétrant dans la salle, où il se mit à se secouer à la manière d'un caniche sortant de l'eau.

Puis il s'assit sur un siège que l'hôte venait de lui avancer.

La petite pièce qui formait tout le cabaret présentait à ce moment plutôt l'aspect d'un corps de garde, car elle était pleine de soldats, et, en dehors de l'aubergiste et du nouvel arrivant, il n'y avait qu'un autre civil. Celui-ci était un missionnaire du Saint-Esprit, dont l'ordre avait été fondé en 1703, à Paris, par l'abbé Desplaces, Vincent Le Barbier et J.-H. Garnier.

Le prêtre était assis silencieusement dans un coin et semblait beaucoup plus occupé de ses propres pensées que de son entourage. Il devait être doué d'un courage exceptionnel, pour oser se montrer à ces soldats grossiers et brutaux, à l'heure où l'on venait d'abolir en France tous les ordres religieux et exiger des prêtres la prestation du serment civique sous peine d'être tenu pour rebelle. C'était l'époque de la plus profonde anarchie qui devait faire essayer successivement la transformation du calendrier, le culte de la déesse.

Raison et l'interdiction de croire à Dieu et à l'immortalité de l'âme. C'était donc une témérité sans pareille que d'arborer un costume religieux devant des soldats de la Révolution et de plus à moitié ivres.

Un sergent-major barbu interpella le premier le voyageur :

« Eh ! là-bas, citoyen, d'où viens-tu ? Lui cria-1-il.

— De la Durance.

— Où vas-tu ?

— Au Beausset.

— Que faire ?

— Voir un ami. Est-ce que cela te gêne ?

— Peut-être.

— Ha ! ha ! ha ! » répondit l'homme à voix basse, mais sans ironie.

Et, croisant bras et jambes, il se mit à regarder le sergent d'un œil où l'on pouvait lire bien des sentiments, l'admiration exceptée. Son extérieur au contraire l'imposait : il pouvait avoir vingt-trois ans au plus, mais son front haut, ses tempes larges, ses sourcils épais, son regard perçant, son nez en bec d'aigle, sa bouche énergique, son teint hâlé par le soleil, ses épaules massives, sa taille souple, indiquaient une maturité et une force peu communes.

« Ma réponse t'étonne, citoyen ? Reprit le sous-officier. Penses-tu donc que chacun puisse entrer comme il lui plaît au quartier général de Beausset ?

— Non, je ne le crois pas. Mais crois-tu, à ton tour, que c'est à toi qu'on doive en demander la permission ?

— Suffit ! Chaque citoyen a le devoir de veiller à la sûreté de l'armée. Quel est ton nom ?

— Robert Surcouf, dit l'autre d'un air malicieux.

— Quel est ton métier ?

— Marin.

— Ah ! c'est donc cela que tu barbotes dans l'eau aussi tranquillement qu'un canard ! Comment s'appelle l'ami que tu vas voir ?

— Le citoyen grenadier Andoche Junot.

— Andoche Junot, l'ex-avocat ? C'est un bon camarade, comment le connais-tu ?

— J'ai fait sa connaissance à Bussy-le-Grand, où il est né.

— C'est bon. Junot est dans ma compagnie et je te mènerai vers lui. Mais auparavant tu vas boire avec nous le roussillon de la maison. Il est fameux, comme tu vas voir. »

L'aubergiste apportait justement un pichet du vin renommé ; toutes les mains se tendirent vers lui pour boire aux frais du marin. Celui-ci fit remplir de nouveau le vase et, voyant le visage de l'aubergiste se rembrunir par crainte de n'être pas payé, il tira de sa poche une poignée d'assignats qu'il jeta sur la table. Il n'en fallait pas davantage pour rassurer tout le monde et décider l'aubergiste.

À ce moment, le sergent avisa le prêtre dans son coin et, s'avançant vers lui, il lui tendit le pichet en disant :

« Lève-toi, citoyen confrère, prends un verre et bois à la santé de la Convention, qui a rejeté le pape. »

Le prêtre se leva, en effet ; mais au lieu du toast demandé, il prononça d'une voix douce, mais ferme, ces paroles :

« Dieu ne nous a pas comblés de ses dons pour que nous l'offensions. Le vin est vérité et ne doit pas nous faire mentir. Je bois à la santé du Saint-Père de Rome. Que les milices célestes le

protègent ! »

Et il s'apprêtait à boire, quand d'un coup de poing le sergent jeta le verre à terre, où il se brisa en mille morceaux.

« Qu'est-ce à dire ? Cria le sous-officier. Ne sais-tu pas que, dans notre belle France, on a détrôné le vieux Saint-Père ? Et vous aussi serez bientôt détruits, ainsi que tout ce que vous nous avez enseigné. Je t'ordonne de rétracter ce que tu viens de dire. »

Le tambour-major intervint :

« Halte-là, camarade ! dit-il. Pourquoi a-tu cassé son verre ?... Citoyen aubergiste, apportes-en un autre tout plein. Voilà un particulier qui fait sûrement partie des réfractaires ; nous allons le mettre à l'épreuve, et malheur à lui s'il résiste. » Le verre étant apporté, le tambour-major le remit au prêtre :

« Maintenant, citoyen, tu vas boire et crier : Vive la République, à bas le pape ! »

Le religieux pâlit un peu ; mais ses yeux brillaient quand, élevant son verre, il s'écria :

« Vive le Saint-Père, à bas les ennemis de la France et les siens ! »

Des cris sauvages lui répondirent ; vingt bras se tendirent vers lui pour le frapper. Mais, avant qu'aucun ait pu l'atteindre, l'étranger avait bondi de son siège et s'était placé entre eux et le prêtre, qu'il protégeait de son corps.

« Citoyens, voulez-vous me faire un plaisir ? dit Surcouf en s'adressant aux soldats.

— Lequel ?

— Ayez donc la bonté de tordre un peu ma veste pour en exprimer l'eau, avant de toucher à cet homme. »

Les soldats, trompés par la cordialité de sa voix et son sourire affecté, ne comprirent pas de suite où il voulait en venir ; mais l'expression de ses yeux les cloua surplace.

« Peu nous importe ta veste ! répliqua le sergent. Range-toi, citoyen Surcouf, que nous apprenions à cet hypocrite des litanies qu'il n'aura garde d'oublier.

— Laisse-moi d'abord boire un coup avec lui. »

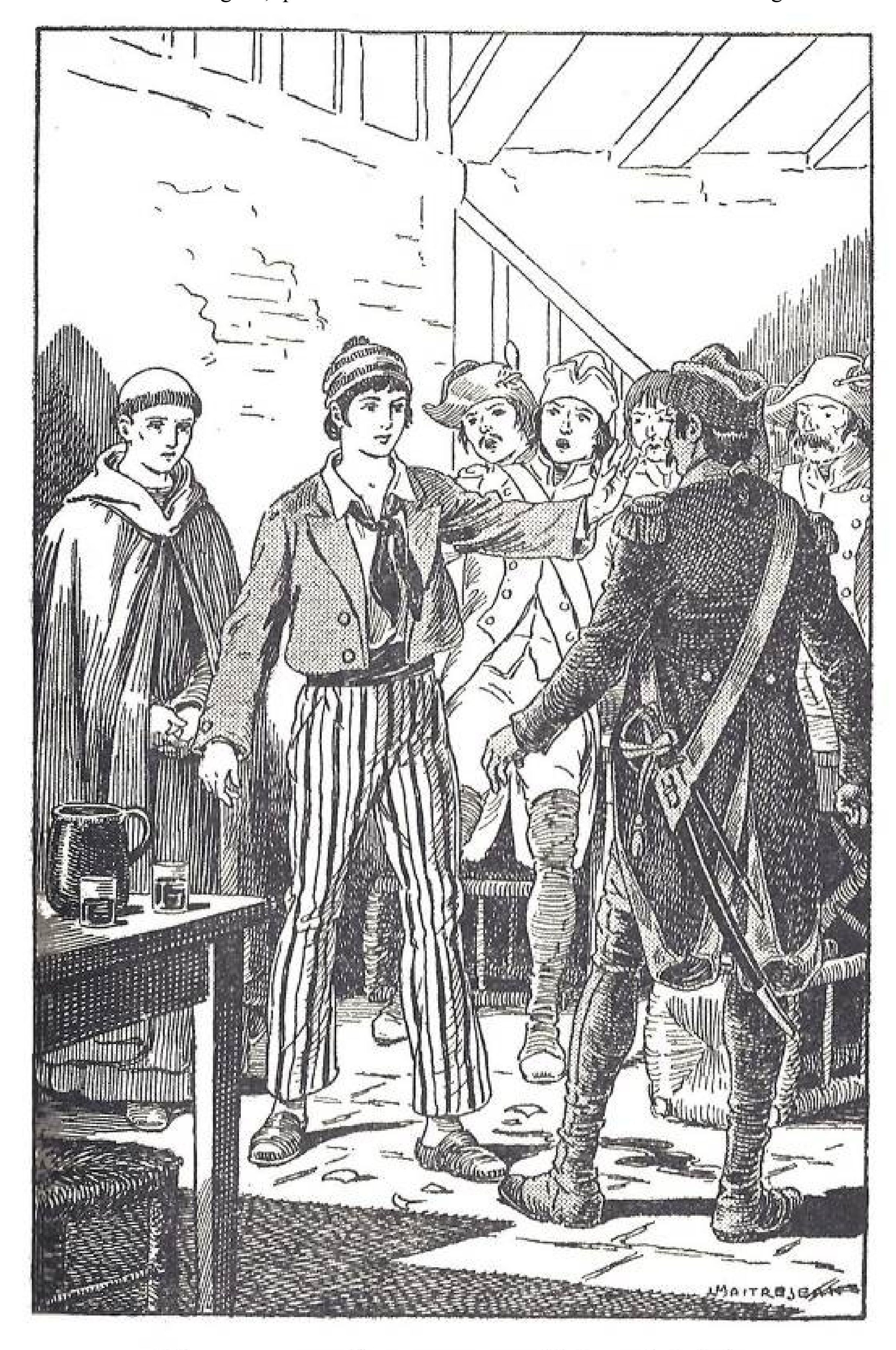
Et, retirant le verre des mains du prêtre :

« Quel est ton nom, mon révérend ? demanda-t-il.

— Je m'appelle le frère Martin.

— Eh bien, frère Martin, permets-moi de boire à ta santé et à celle de tous les hommes courageux qui ne craignent pas de confesser la vérité. À la santé de la belle Bretagne, où je suis né ; à la santé de la France, ma patrie ; au triomphe de notre foi et au bonheur de tous les dignes

serviteurs de notre sainte Église, que Dieu notre maître veuille bien avoir en sa sainte garde ! »



« Citoyens, voulez-vous me faire plaisir ? »

Et d’un trait il vida le verre.

Il y eut un silence de quelques secondes, puis ce fut une tempête de cris, des poings tendus, des corps qui s’élancèrent. Mais le tambour-major, étendant les bras, retint tout le monde.

« Halte ! camarades, cria-t-il ; un soldat ne doit attaquer que dans les règles. Cet homme, qui se fait appeler citoyen Surcouf, ne m’a pas l’air d’un marin, mais d’un émissaire déguisé du pape. Nous allons l’étendre sur ce banc et l’interroger à coups de bâton. Qu’on le saisisse ! »

Deux hommes s’approchèrent de Surcouf. Ils ne l’avaient pas encore touché, qu’un coup violent les rejetait l’un à droite, l’autre à gauche. Un cri de rage sortit de toutes les poitrines et ce fut une ruée générale sur le prêtre et son défenseur. On entendit un craquement. Surcouf venait de casser le pied d’une table et s’en servait si bien, que deux des assaillants, atteints à la tête, s’écroulaient sur le sol, tandis que les autres reculaient en hâte.

« Croyez-vous maintenant que je sois un marin ? cria Surcouf. Vous voyez en tout cas que je sais manier la barre. Est-ce là votre remerciement pour le vin que je vous ai payé, coquins ? Vous osez attaquer deux hommes parce que vous êtes plus de trente ! Venez donc maintenant étendre Surcouf sur le banc, si vous pouvez.

— Sus à l’attaque ! » hurla le sergent. Surcouf recommença des moulinets avec son morceau de bois. Il eût cependant fini par succomber sous le nombre, si une voix claire et forte n’avait crié tout à coup sur un ton de commandement :

« Cessez à l’instant !...Que se passe-t-il donc ? »

L’homme qui avait parlé se tenait à la porte. Il était malingre et de petite taille, son visage anguleux était bronzé, son front large était ombragé par un chapeau galonné et son corps enveloppé d’un ample manteau.

À sa vue, les soldats effrayés reculèrent et le saluèrent avec le plus profond respect. Il paraissait avoir vingt-quatre ans, son visage imberbe était impassible, mais son œil profond regardait tour à tour chaque soldat pour s’arrêter sur le plus élevé en grade.

« Faites votre rapport, citoyen sergent, », lui dit-il.

Le militaire, dont le front était inondé de sueur, répondit brièvement en style militaire :

« Il y a ici un calotin, mon colonel, et un émissaire du pape qui nous insultaient.

— Et vous leur répondiez par des coups... Qui est l’émissaire ?

— L’homme qui tient le pied de table.

— Comment sais-tu que c’est un émissaire ?

— Je le suppose.

— Très bien. À son tour de parler. »

Surcouf s'avança sans crainte, les yeux fixés sur l'officier :

« Mon nom est Surcouf, citoyen colonel. Puis-je savoir le tien ?

— Je m'appelle Bonaparte, répondit une voix froide et ferme.

— Eh bien, moi, je suis un marin. Je me rendais au Beausset pour voir mon ami Junot, avocat et citoyen grenadier. J'étais entré ici et offrais à boire à ces soldats, quand ils ont exigé de ce vénérable prêtre qu'il boive aussi en maudissant son chef, le Saint-Père. Sur son refus, ils ont voulu le frapper ; mais lui, qui est un homme pacifique, ne sait pas se battre, c'est pourquoi je l'ai défendu avec ce pied de table. Alors on en conclut que je suis un émissaire du pape. Peu m'importe ! un brave marin défend toujours celui qui est attaqué injustement et, Dieu merci, il v a encore d'autres pieds de table ici. »

Un sourire discret, aussitôt réprimé, se joua sur les lèvres du colonel, qui se tourna vers les soldats en disant :

« Citoyen major, tu vas te rendre aux arrêts avec tous les autres. »

Les soldats saluèrent et sortirent.

Bonaparte s'adressa alors au prêtre :

« Qui es-tu ?

— Frère Martin, de l'ordre des Missionnaires du Saint-Esprit, lui répondit une voix timide.

— Il n'y a plus d'ordres. As-tu prêté serment à la Constitution ?

— Non, je ne dois serment qu'à la sainte Église.

— On verra. Quant à toi, dit-il au marin, j'ai déjà entendu ton nom. Sais-tu ce que c'est que le *Runner* ?

— Oui, c'était l'aviso anglais que je devais guider à travers des récifs et que j'ai échoué tout exprès sur un banc de sable. »

Une lueur passa dans les yeux du colonel ; il toisa le jeune homme :

« Ah ! c'était toi, reprit-il. Sais-tu que ta vie ne tenait qu'à un cheveu ?

— Je le sais bien ; mais allais-je donc conduire l'ennemi au port ? Quand le *Runner* coula, je sautai par-dessus bord et réussis à regagner la rive, malgré les nombreuses balles qui sifflaient à mes oreilles. Les Anglais tirent mal, colonel.

— Nous verrons ces jours-ci si tu as raison. Pourquoi te mets-tu du côté d'un prêtre qui ne veut pas prêter le serment à la Constitution ?

— Parce que c'est mon devoir ; je suis un bon catholique et j'ai bu à la santé du pape.

— Quelle étourderie ! Qu'avais-tu besoin de faire cela et de me le dire, citoyen Surcouf ? ...

Je vois que tu as blessé quelques soldats.

— Oui, avec ce pied de table.

— Tu auras à en répondre devant les juges. On va vous arrêter tous deux et vous mener au Beausset, mais tu auras la permission de voir ton ami Junot. Adieu. »

Le petit officier tourna rapidement sur ses talons et quitta la salle. Un instant plus tard il partait au galop, suivi de ses compagnons, tandis que trois soldats venaient arrêter les deux étrangers et les emmenaient au Beausset.

« En route, dit Surcouf, en lâchant le pied de table, c'est justement là que je voulais aller !

— Pas moi, dit le frère Martin, je voulais aller à Sisteron.

— Tu iras demain, mon révérend. D'ici là, tu seras mon invité au Beausset ; mais auparavant buvons encore un verre de vin avec ces trois braves citoyens. Je trouve ce roussillon fort bon, et il faut bien que je paie le pied de la table. »

La captivité pas plus que la pluie n'effrayaient le brave marin, aussi sa bonne humeur ne se démentit pas de tout le voyage.

Le Beausset est actuellement une petite ville de 1920 habitants, qui fournit des huiles, du savon, du goudron et des poteries.

Dès qu'ils y arrivèrent, les prisonniers furent conduits au quartier général du commandant en chef Carteaux, et enfermés dans une petite pièce obscure, dont l'unique fenêtre était hermétiquement close par un volet.

« Nous voici enfin à l'ancre, dit Surcouf en riant. Il n'y a malheureusement ni hamacs, ni couchettes ; il faut espérer qu'on nous sortira bientôt d'ici.

— Je ne puis guère l'espérer, en ce qui me concerne ! soupira frère Martin. Ne sais-tu pas qu'il n'est pas de plus grand crime en France, actuellement, que de braver les ordres de la Convention ? J'ai prêté serment à l'Église et n'en prêterai point d'autres. Je prévois de tristes jours pour moi, mais n'en resterai pas moins fidèle à mon serment. »

Surcouf saisit les mains de son camarade et, d'une voix toute changée par l'émotion, il lui répondit :

« Que Dieu te récompense, frère Martin ! Beaucoup ont succombé, mais plus encore se sont exilés volontairement ou restent courageusement dans la patrie pour combattre l'hydre de l'incrédulité et de la violence. Je ne suis pas aussi insouciant que j'en ai l'air. Je vois venir un temps où on reniera le Saint des Saints, après avoir insulté les saints ; un temps où il faudra des esprits forts et des bras puissants pour délivrer le pays du règne de la Terreur et rendre à notre

peuple le rang que Dieu lui a assigné parmi les nations. Il y aura de grands combats ; des ruisseaux de sang couleront pour la lutte gigantesque d'un seul contre tous. Le grain de froment caché parmi l'ivraie révolutionnaire germera ; mais de sombres nuages couvriront son germe de leur ombre et la tempête fera rage pour le détruire. Donc, veillons et tenons-nous prêts, exerçons-nous au combat, endurcissons nos corps, et que chacun soit à sa place quand l'heure sonnera de mesurer nos forces. J'aime ma patrie comme un fils aime sa mère, et il est de mon devoir de l'assister fidèlement dans le besoin et le danger. J'ai donc offert mes services à la nation ; mais on m'a repoussé, parce que j'ai déclaré ouvertement n'être pas de ceux qui voulaient renverser la chaire de saint Pierre et crucifier encore une fois le Christ. Forcé de quitter Paris à cause de quelques paroles compromettantes, je me suis proposé ailleurs ; on m'a encore repoussé, c'est pourquoi je viens faire une dernière tentative à Toulon. Je veux parler aux généraux Carteaux et Doppet et aussi à ce colonel Bonaparte, qui deviendra quelqu'un. Peut-être obtiendrai-je enfin ce qui m'a été refusé jusqu'ici. »

Le prêtre regardait d'un œil étonné la transformation qui venait de se produire dans son compagnon. Il n'avait plus devant lui un adolescent joyeux et insouciant, mais un homme dont le regard clairvoyant semblait lire dans l'avenir, et dont tout l'être vibrait d'enthousiasme vers un but aussi noble que digne.

« Mon fils, reprit frère Martin, les paroles qui sortent de ta bouche sont celles d'un homme qui sait regarder vers le ciel. Quoi que l'avenir te réserve, souviens-toi toujours de cette vérité éternelle : l'homme ne fait de bien que par Dieu, il a en lui le juge de chacune de ses paroles et de ses actions. Ton pied n'est pas fait pour fouler les sentiers ordinaires ; mais laisse-toi guider à chaque pas par la lumière, que n'éteindront ni la Convention ni la Révolution. »

La porte s'ouvrit ; on appelait Surcouf pour le mener au général commandant en chef. Un certain temps se passa avant qu'il revînt, puis ce fut le tour du frère Martin, qui, lui, revint aussitôt. On lui avait demandé de nouveau de prêter le serment à la Constitution et, sur son refus, on l'avait retenu comme traître. Surcouf s'informa de ce qu'il avait l'intention de faire.

« Et que voulez-vous que je fasse ? Répondit le digne ecclésiastique ; je suis un homme de parole et non un homme d'épée. Il en sera de moi comme de beaucoup d'autres ; on va m'emmener à Paris et, là-bas, on me fera disparaître.

— Ce n'est pas à Paris, mais bien en route que l'on te fera disparaître, si je n'interviens pas, dit le marin. Et j'interviendrai, aussi vrai que je m'appelle Robert Surcouf.

— Comment le pourrais-tu ? Tu es toi — même prisonnier.

— Je ne le serai pas toujours. Le général Carteaux s'est assuré que j'étais, non un émissaire, mais un honnête marin. Il y a bien encore les coups que ces bons citoyens ont reçus de ma main et sur lesquels doit se prononcer le colonel Bonaparte, m'a-t-on dit. J'ai dans l'idée que je ne tarderai pas à être libre.

— Quel homme peut être sûr du lendemain ? Je pensais quitter la France par Briançon en passant par Gap et Embrun, et me voici retenu prisonnier ici.

— Par Gap et Embrun ! On voit que tu connais mieux les voies du ciel que celles de la terre. Il y a là deux forteresses qui s'opposent à toute fuite par ce chemin et, de plus, tout le pays, depuis Toulon jusqu'à la frontière italienne, fourmille littéralement de soldats dont il est difficile de tromper la surveillance. Je ne m'explique pas non plus comment tu as eu l'idée d'entrer dans une auberge pour échapper aux espions.

— L'aubergiste est mon parent ; il m'a caché longtemps, et je m'apprêtais à fuir quand le mauvais temps a forcé les soldats d'entrer pour se mettre à l'abri.

— Il n'y aurait pas eu de mal sans ton costume. En tout cas, s'il n'y a pas moyen de fuir par terre, reste la mer.

— Comment parvenir à pénétrer à bord d'un navire sûr, quand je n'ai ni amis, ni argent, ni connaissance des choses maritimes ?

— Avec mon aide, tu peux y compter. »

Ils se turent, car la porte venait de s'ouvrir de nouveau, pour livrer cette fois passage à un grenadier, qui n'était autre que Junot. Ce dernier était encore simple soldat. Trois jours plus tard, devenu sergent, il écrivait sous la dictée de Napoléon, quand un boulet vint tomber près d'eux et couvrit de terre la feuille dont ils se servaient.

« Bravo ! s'écria Junot, nous n'aurons pas besoin de poudre pour sécher notre encre. »

Ce mot le fit remarquer par Napoléon, qui ne le perdit plus de vue, et, en 1804, Junot devint général de division et gouverneur de Paris.

Le grenadier était loin de se douter alors qu'il serait un jour duc d'Abrantès. Pour le moment, il était tout à la joie de revoir son ami Surcouf. Ce dernier lui apprit qu'il briguait un emploi dans la marine et avait encore été repoussé par le général Carteaux.

Junot ne put malheureusement rien pour son ami, si ce n'est d'adoucir sa captivité en lui procurant des aliments et de la lumière, puis il abandonna les deux prisonniers à leur destinée.

Le lendemain seulement, dans l'après — midi, un planton vint chercher le marin pour le conduire devant Bonaparte. Celui-ci se trouvait dans une redoute, d'où l'on canonnait les défenses

de Toulon.

La ville s'était rendue à la flotte des Anglais et des Espagnols réunis, commandée par l'amiral Hood, et la Convention faisait des efforts énormes pour reconquérir la place. Malheureusement Carteaux et Doppet étaient des incapables : le premier était un peintre, le second un médecin, leur place était tout indiquée à l'atelier ou au lazaret, mais non devant les ouvrages avancés d'une place forte. Aussi leur avait-on envoyé le jeune Bonaparte pour les aider.

Le Corse était en conversation avec ces deux généraux et fit semblant de ne pas remarquer l'arrivée de Surcouf.

« Vous ne m'enlèverez pas ma conviction, disait-il. Si cela continue, nous allons pouvoir rester pendant des mois devant Toulon sans obtenir aucun résultat. Que sont nos canons en comparaison de ceux de la forteresse et de la flotte ? Il faut faire venir au plus tôt d'autres pièces de Marseille et d'ailleurs ; il est indispensable de bombarder non seulement le fort, mais surtout les vaisseaux ennemis. Une fois la flotte détruite, la ville ne résistera pas longtemps. Donnez-moi pleins pouvoirs, et je vous promets que Toulon sera en nos mains dans quinze jours.

— Pas tant d'assurance, répondit Carteaux d'un ton arrogant. Quand bien même nous anéantirions la flotte, comment voulez-vous que nous arrivions à réduire les forts ?

— Qu'on amène des canons et des munitions ; qu'on augmente de quarante mille hommes le nombre des assiégeants et qu'on donne aux renforts les munitions nécessaires. Je n'ai pas encore eu le temps de tout examiner, mais il doit exister un point d'où l'on peut dominer les ouvrages ennemis, c'est de la que nous pourrons vaincre l'adversaire. »

A. ces derniers mots, Surcouf s'avança vers les officiers.

« Pardon, citoyen, ce point existe en effet. »

Carteaux repoussa le marin d'un geste sévère, tandis que Doppet se détournait fièrement. Napoléon, lui, sonda du regard l'interrupteur :

« Tu es bien osé, citoyen Surcouf ! répondit-il. Quand des officiers parlent, tout autre doit se taire, surtout quand c'est un prisonnier. De quel point veux-tu parler ?

— Citoyen colonel, vois cette place entre les deux ports de la ville ? Si tu l'occupes, tu pourras bombarder la flotte dans toute son étendue, puis détruire les fortifications et obtenir ainsi en deux ou trois jours la reddition de la ville. Ton œil t'enseignera que, de ce point, il est très facile de viser le fort Malbosquet. »

Bonaparte saisit la longue-vue et, après avoir examiné la contrée, la posa sur la table sans qu'un trait de son visage eût bougé. Il regarda longuement l'horizon, puis, se retournant vers les

généraux :

« Cet homme a raison, dit-il. Je conjure les citoyens généraux de suivre rapidement son conseil, que j'approuve entièrement.

— Le conseil d'un prisonnier ! s'écria Carteaux ; n'as-tu pas honte ? »

Bonaparte resta impassible malgré cette offense. Il répondit seulement d'une voix brève et incisive :

« Oui, messieurs, j'ai honte, mais non pas de suivre le conseil qu'un seul coup d'œil a inspiré à cet homme alors que vous n'aviez rien su voir. J'ai l'habitude de suivre tout avis utile de quelque personne qu'il vienne, et vous prie d'occuper et de fortifier au plus tôt le point en question. Si les Anglais nous devancent, il nous faudra sacrifier une quantité énorme de vies humaines pour reprendre le dessus.

— Colonel... » commença Carteaux d'un ton furieux.

Mais Doppet, le prenant par le bras, l'entraîna au-dehors. Bonaparte les suivit d'un regard sévère :

— « On fera quand même ce que je veux, » murmura-t-il. Et il ajouta en s'adressant à Surcouf : « Ton plan est bon. D'où tiens-tu cette perspicacité, toi, un matelot ?

— Élève de l'Académie navale et du Bureau des longitudes, répondit Surcouf en riant. Le marin a sa stratégie et sa tactique tout comme l'officier de terre. Citoyen colonel, je suis heureux de pouvoir parler avec toi. Je suis ton prisonnier, et tu vas probablement me punir d'avoir frappé sur le crâne de quelques cervelles inutiles, j'accepte ta sentence ; mais, ma peine une fois faite, je chercherai à te revoir pour t'adresser une prière.

— Dis-moi laquelle ?

— Non, pas aujourd'hui. Il faut d'abord que je sois débarrassé de ma punition. »

Bonaparte fronça légèrement le sourcil :

« Tu parles avec beaucoup d'audace. On est généralement plus timide à ton âge, car on commence seulement à vivre.

— Toi aussi, alors, répondit le marin en riant. Ne comptons-nous pas à peu près le même nombre d'années ? »

Sans prendre garde à cette répartie, Bonaparte continua :

« Tu as certainement mérité une punition pour t'être attaqué à des soldats de la Convention. Toutefois, en raison du conseil que tu m'as donné, je te pardonne. Tu peux maintenant m'adresser ta prière, je pense.

— Merci, elle sera courte. Donne-moi un bateau. »

Le Corse regarda le marin d'un air étonné :

« Un bateau ? répéta-t-il. Que veux-tu faire d'un bateau, et où veux-tu que je le prenne ?

— Lis d'abord ces papiers, » dit Surcouf en lui tendant une liasse de certificats à larges cachets.

Bonaparte les lut l'un après l'autre et les rendit d'un air soucieux :

« Parfait ! dit-il. Il y a peu d'hommes de ton âge qui puissent se réclamer de pareils certificats. Tu es habile et audacieux, la Convention fera bien de ne pas te perdre de vue.

— Bah ! la Convention ne se soucie pas de moi !

— As-tu été à Paris ?

— J'y ai été, j'ai été au Havre, j'ai été à Brest, à Nantes, à La Rochelle, à Bordeaux, à Marseille. J'ai vu tous les fonctionnaires de la marine jusqu'au ministre ; tous m'ont fait entendre qu'ils n'avaient pas besoin de moi. Tous ceux que j'ai vus marchent les yeux fermés comme dans la brume. J'ai voulu les éclairer, je leur ai développé mes idées, je leur ai dévoilé l'avenir ; mais ils ont voulu rester aveugles. »

Bonaparte le regarda avec le sourire d'un géant qui entend un nain parler d'actions héroïques :

« Quelles sont les idées que tu leur as développées ? demanda-t-il.

— Celles d'un homme tout simple, qui ne se laisse point éblouir. La forme de notre gouvernement est en contradiction avec celle des gouvernements des pays environnants ; nos intérêts sont opposés aux leurs, ce n'est pas par le chemin de la paix qu'on arrivera à une entente. De plus, il y a au sein même de la République des capacités et des forces innombrables qui possèdent un pouvoir d'expansion illimité ; une seule suffira pour démolir l'édifice encore inachevé. La religion est le cœur de la nation, la République veut le lui arracher, sans s'apercevoir qu'elle va, par là, se suicider elle-même et mourir, non point d'une mort douce, mais d'une mort terrible. La France est à la veille de combats effroyables, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur ; il lui faut donc une puissance terrestre et maritime, non seulement défensive, mais offensive au besoin. Elle a une vaillante armée de terre et de bons généraux ; mais sa flotte est insuffisante. Elle ne manque pourtant pas de marins, mais de navires de guerre et d'officiers de marine capables d'empêcher l'ennemi de s'approvisionner.

— Et tu serais un de ces officiers ?

— Oui. Qu'on me donne un navire, et je le prouverai.

— Tu as l'air si sûr de toi, que l'on pourrait te soupçonner de vantardise. On peut savoir diriger un navire sans être un génie de naissance. »

Ces mots étaient prononcés avec mépris. Surcouf le sentit et répliqua d'une voix mordante :

« Citoyen, tu parles ainsi parce que tu me juges à mon âge indigne de faire partie du Conseil des Anciens. Il est mauvais sans doute de se croire plus que l'on est, mais pire d'ignorer ce que l'on peut. Quand un peintre ou un médecin deviennent généraux, pourquoi un marin ne deviendrait-il pas commandant d'un navire ? Nous sommes à une époque où l'on détruit l'ancien pour créer du nouveau. Les combats d'aujourd'hui veulent des forces jeunes, pourquoi me repousse-t-on ?

— Parce que tu dois d'abord mériter ce que tu désires. Qu'as-tu fait pour l'État ? Tu es inconnu du corps maritime et ne peux espérer qu'il te confiera un navire avant d'avoir appris à te connaître.

— On ne veut pas me connaître. On ne veut pas des officiers qui croient que Dieu guide leur barque plus et mieux que les vents.

— Alors change tes croyances.

— Tu plaisantes, s'écria Surcouf. Je suis catholique et resterai catholique comme je suis Français et resterai Français, malgré les offres de l'Angleterre, qui réaliseraient mes plus chères ambitions. Je ne combattrai que pour ma patrie et non contre elle. Si l'on ne veut pas me donner de navire, j'en prendrai un.

— Tu rêves !

— Robert Surcouf ne rêve jamais. Tu es celui en qui j'ai mis mon dernier espoir ; donne-moi un bateau capable de porter un brûlot, et tu verras que je ferai sauter le navire amiral.

— Ici, dans le port de Toulon ? Maintenant je suis sûr que tu es un rêveur. Retire-toi, on n'a pas besoin de tes services.

— Est-ce ton dernier mot ?

— Oui.

— C'est bon. J'ai fait mon devoir, je puis maintenant agir à ma guise. On en tendra parler de Surcouf et on le rappellera ; mais il ne répondra pas à l'appel.

— Ton rêve devient du délire. On ne te rappellera pas, parce qu'on n'aura jamais besoin de toi. Il faut à la France des hommes réfléchis et non des adolescents illuminés. Moi-même serais le dernier à donner ton nom, au cas échéant. Tu peux dire aujourd'hui ce que lu voudras, demain tu seras oublié. »

Surcouf se rapprocha de Bonaparte et, lui posant lourdement sa main sur l'épaule : « Je ne te rendrai pas la pareille, citoyen. Je te dirai, au contraire, que tu es homme à faire ton chemin ; mais sur ce chemin tu rencontreras Surcouf et regretteras de l'avoir oublié si vite. Nous allons donc nous séparer à jamais ; mais auparavant laisse-moi te demander ce que tu comptes faire du frère Martin, mon compagnon ?

— Cela ne te regarde pas. Il a désobéi aux lois de la Convention et sera puni.

— Il a obéi à Dieu plutôt qu'aux hommes, et Dieu le protégera. Vous voulez détruire ce qui est éternel, vous aurez du mal. »

CHAPITRE II

LE FORCEUR DE BLOCUS

Le soir du même jour, le frère Martin était assis, solitaire, dans sa cellule. On lui avait dit que son compagnon avait été mis en liberté et ne reviendrait pas. Il entendait au loin la voix du canon, qui tirait malgré l'obscurité, et plus près dans la cour le pas régulier de la sentinelle qui montait la garde devant la fenêtre de la prison. Dans les rues du Beausset, et particulièrement devant le quartier général, des groupes de soldats s'entretenaient de la canonnade nocturne. Un tout autre esprit s'était emparé de l'armée assiégeante, et chacun exprimait l'espoir d'un prompt succès.

Au milieu des groupes, un officier descendait la rue en faisant sonner ses éperons. Il s'arrêta devant la maison où était le prisonnier et s'approcha de la sentinelle.

« Citoyen soldat, lui demanda-t-il d'une voix brusque, comment t'appelles-tu ?

— Girard, répondit l'autre en saluant.

— Bien, ouvre-moi la porte du prisonnier. »

Le soldat obéit sans répliquer.

L'officier alors, élevant la voix :

« Citoyen Martin, cria-t-il de l'entrée, tu vas avoir l'honneur de comparaître devant le général qui est là-bas dans cette redoute et veut te parler. »

Le prisonnier se leva et sortit. L'officier remit au soldat un papier cacheté en lui disant :

« Voici l'attestation de la remise du prisonnier que tu viens de me faire ; donne-la au colonel Bonaparte dès qu'il reviendra. »

Puis il s'éloigna, suivi du prêtre, dans la direction de la ville.

Au bout d'un moment, toutefois, il abandonna sa route pour se diriger vers la campagne, où ils atteignirent bientôt un endroit isolé.

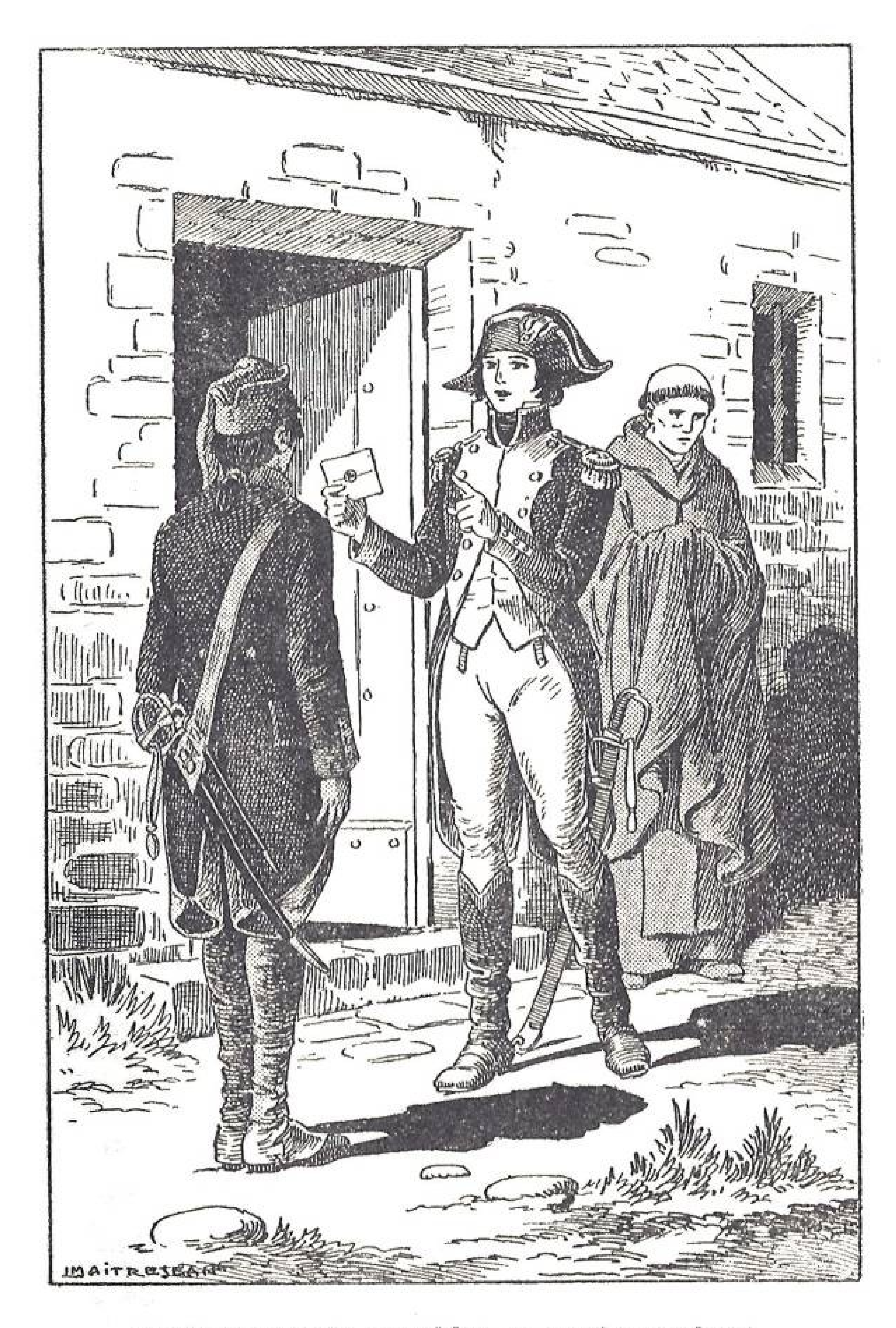
« Frère Martin, dit alors l'officier en s'arrêtant, te voici devant ton juge. »

Le prêtre le regarda :

« Toi, tu veux être mon juge ?

— Oui ; mais je suis juste et je te déclare libre. »

Puis, changeant de voix, il ajouta en riant :



L'officier remit au soldat un papier cacheté.

« Comment, même le bon frère Martin ne me reconnaît pas ? »

À cette voix, le religieux sursauta :

« Robert Surcouf ! Est-il possible ? » s'écria-t-il.

── Chut ! plus bas, reprit l'autre. Il y a dans les environs des gens qui s'intéressent trop à nous.

── Comment as-tu pu parvenir jusqu'à moi sous ce costume. Sais-tu que tu joues un jeu dangereux ?

── Dangereux ? Allons donc ! Ces messieurs le peintre et le médecin, qui jouent eux aussi au général, ne me font pas peur ; il faut prendre garde par contre à ce petit colonel Bonaparte. Tu me demandes comment j'ai pu parvenir jusqu'à toi ? Crois-tu donc que Surcouf soit homme à ne pas tenir ses promesses. Quant à cet uniforme, ah ! ah ! ah ! regarde-le de près, c'est celui d'un douanier qui l'a quitté pour aller sur l'échafaud. J'ai de bons amis et des connaissances à qui je peux me fier. Il faut que j'aille à Toulon voir un peu ce qu'il y a à faire.

── Ne fais pas cela, tu risques ta vie.

── Ne t'inquiète pas de moi ; je sais fort bien ce que je risque. Il s'agit de toi d'abord. Te voilà libre. Où vas-tu aller ?

── Avant de te rencontrer, j'avais l'intention d'atteindre la frontière italienne, là on se chargera de moi.

── Tu vas la passer en toute sécurité, mon bon frère. Je connais des hommes courageux qui t'accompagneront jusqu'à Fréjus, où ils t'embarqueront à bonne destination. »

Il siffla légèrement, deux ombres surgirent dans la nuit.

« Voici le révérend frère Martin, leur dit Surcouf. Je vous le remets », parce que je le sais aussi en sûreté dans vos mains que dans les miennes. Rendez-moi seulement mes vêtements en échange de ceux-ci. Et maintenant, mon bon frère, il faut nous séparer. Nous quittons tous deux ce pays et ne nous rencontrerons sans doute plus jamais sur un même chemin. Priez pour moi : la prière du juste peut beaucoup et j'en aurais grand besoin !

── Dieu te bénisse, mon fils. Je... »

Il n'acheva pas. Surcouf venait de disparaître dans la nuit, non sans lui avoir mis dans la main quelque chose que le prêtre reconnut pour de l'argent.

Déjà les marins l'entraînaient et force lui fut d'accepter ce don généreux.

Une demi-heure plus tard, Bonaparte rentrait au quartier, où Girard s'empressait de lui remettre l'écrit cacheté. Ce dernier était ainsi conçu :

« Au citoyen colonel Bonaparte.

« Je certifie par ces lignes qu'il m'a été remis un prisonnier appelé frère Martin. Je lui ai rendu la liberté pour le soustraire à des juges iniques et montrer au citoyen Bonaparte que le citoyen Surcouf, s'il sait rêver, sait encore plus agir. Il se procurera de même le navire qu'on lui refuse et qu'il s'est promis de se procurer. Robert Surcouf n'a qu'une parole. »

Le Corse demanda des explications au soldat. Le récit de l'aventure le rendit perplexe. Fallait-il punir le poste ? Devait-on poursuivre le fugitif ? Il sentit que c'était inutile et, éloignant l'homme d'un geste, il prit le parti de taire cette histoire.

Il avait autre chose à faire. Les Anglais, reconnaissant l'importance du point que les deux généraux n'avaient pas voulu occuper, y placèrent quatre mille hommes et l'entourèrent de puissantes redoutes. Ils nommèrent cet endroit ainsi fortifié : « le petit Gibraltar. »

Furieux, Bonaparte adressa à la Convention un rapport à la suite duquel le haut commandement fut confié en novembre suivant au brave et prévoyant Dugommier. Celui-ci comprit la valeur du jeune Corse et se rondit à ses observations. On fit en secret, pendant trois semaines, d'immenses préparatifs, qui permirent de prendre d'assaut le petit Gibraltar après l'avoir bombardé pendant trois jours.

Une grande agitation régna alors à Toulon. Plusieurs milliers de ses habitants ayant pris part au soulèvement contre la Convention se sentaient perdus si la ville retournait aux Français. Après la perte du petit Gibraltar, le gouverneur se rendit compte que tout effort pour détourner les assiégeants serait inutile, et lord Hood lui-même déclara la position intenable et quitta le port. Il croisa en dehors de la rade et accueillit à son bord les troupes et les habitants qui s'étaient compromis. Quatorze mille hommes environ quittèrent ainsi la ville pour échapper à la sévérité de la Convention.

Non loin du port, dans une ruelle étroite, il y avait une auberge fréquentée seulement par les matelots de bonne race.

L'oncle Carditon, c'était le nom de l'aubergiste, savait éloigner la canaille de sa maison, étant bon chrétien et de plus ardent patriote. Un jour, pendant le bombardement du petit Gibraltar, un étranger entra dans l'auberge à l'heure où celle-ci était vide. Il portait le costume des marins anglais, dont il avait du reste le sans-gêne flegmatique, comme il le prouva aussitôt en allongeant ses jambes sur la table recouverte d'un linge blanc, tandis qu'il appelait l'aubergiste avec de formidables jurons accompagnés de coups de poing.

L'oncle Carditon accourut et s'informa poliment de ce que désirait le marin.

« Du vin ! répondit celui-ci.

— Avez-vous une bouteille pour l'emporter ?

— Et qui vous dit que je veux l'emporter ? C'est ici que je veux le boire.

— Si vous voulez boire de mon vin ici, il vous faudra changer vos manières, car je n'accepte comme convives, que ceux dont la tenue ne me fait pas rougir de honte. Chez moi, notamment, on pose convenablement ses pieds sous la table.

— Et si je faisais le pari d'être le bienvenu même en laissant mes pieds sur la table ?

— Peu m'importe votre pari ! Veuillez démarrer au plus tôt.

— Même si quelqu'un m'a mandé ici ?

— Qui donc ?

— Robert Surcouf.

— Lui ! Il aurait appelé ici un Anglais !... Enfin, je vais vous apporter un verre.

— Eh bien ! n'avais-je pas raison, dit l'étranger en riant. Je suis sûr maintenant d'être bien à l'adresse indiquée et vais changer de manières. Ne craignez rien, oncle Carditon, je ne suis pas un Anglais, mais un fils de notre chère Bretagne. J'ai été forcé de prendre ce déguisement pour passer à la barbe de l'ennemi. Surcouf est-il ici ?

— Il est là. Qui dois-je lui nommer ?

— Bert Ervillard.

— Ervillard ! cria l'aubergiste joyeux. En vérité, pourquoi ne l'avez-vous pas dit tout de suite ?

— Je voulais m'amuser à voir si tu es aussi grognon qu'on le dit.

— Je ne suis pas si grognon que ça, mais je ne peux pas souffrir les Anglais. Où notre messager t'a-t-il trouvé ?

— À Saint-Tropez. Surcouf savait que j'y étais.

— A-t-il découvert quelque chose ?

— Je ne sais pas, il est très discret et je l'approuve.

— Si j'étais lui, je sais bien ce que je ferais. En arrivant ici, il y a deux heures, j'ai aperçu une brigantine à quille fine, élancée comme un pigeon et lisse comme un faucon. Elle a vingt sabords et semble sortie depuis peu du chantier. C'est ça qui serait une belle prise, pas vrai ? » L'aubergiste sourit mystérieusement :

« Tu veux parler du *The Hen*, qui est là-bas à l'ancre. Ah ! oui, c'est un beau bateau. Est-ce

qu'on sait ce qui peut arriver ? Surcouf prétend que rien ne lui sera difficile si tu l'aides. Viens que je te conduise vers lui. »

Les deux hommes disparurent dans l'escalier. Comme l'aubergiste redescendait, une troupe de débardeurs faisaient irruption dans l'auberge et réclamaient à boire. Quelques instants plus tard, un homme grand et robuste, avec la face congestionnée qui caractérise l'ivrogne, traversa fièrement la salle pour gagner une petite chambre réservée à l'arrière de la maison aux capitaines et aux timoniers.

L'oncle Carditon l'y rejoignit et tressaillit étrangement en tendant au nouveau venu, sans attendre ses ordres, un verre plein de cognac, après l'avoir respectueusement salué. Mais, dans ce salut, un observateur attentif eût surpris plus d'ironie que de politesse.

« Eh bien ? dit le buveur d'un ton brusque après avoir vidé son verre.

— J'ai examiné, capitaine, et...

— Chut ! commanda l'autre. Laisse ton capitaine de côté, personne n'a besoin de savoir qui je suis. Alors, tu as examiné ?

— Oui.

— Et ?...

— Ça ira, il vous faudra seulement y mettre toutes vos forces. La muraille est très dure à percer et il ne faut pas que vous soyez longtemps dans le vestibule.

— C'est juste. As-tu quelqu'un qui puisse t'aider ?

— Non, je veux être du reste tout à fait en dehors de cette affaire. Il ne faut pas que j'en sache un mot, comprenez-vous ? Je serais perdu si l'on apprenait que je suis complice.

— Mais où prendre des aides ? Ces citoyens soldats tirent si bien, qu'ils ont tué le tiers de mes gens. Combien faudrait — il d'hommes ?

— Vingt sûrement.

— Et j'en ai tout au plus quarante. Il me faudrait deux nouvelles mains à bord et je ne puis trouver personne ici. Ne connaîtrais-tu pas quelqu'un qui ait envie de s'essayer à bord d'un anglais. Une guinée pour toi, si tu me le procures.

— Je connais peut-être quelqu'un ; mais il n'est pas Anglais.

— Français ?

— Oui, et très pressé de quitter terre.

— Voilà mon affaire. Où est-il ?

— Il est peut-être encore dans la maison, et, si je ne me trompe, il a aussi quelques camarades

à qui l'on pourrait persuader de s'embarquer.

— Va me le chercher et fais vite, car je n'ai guère de temps à perdre. Apporte-moi auparavant une bouteille de cognac, rien ne vaut un bon coup pour décider des hommes. »

L'aubergiste apporta le cognac, puis il disparut de nouveau dans l'escalier au haut duquel se trouvait dissimulée une petite chambre à la porte de laquelle il frappa.

Surcouf et Ervillard lui ouvrirent.

« Qu'y a-t-il ? demanda le premier.

— Le capitaine est là, répondit Carditon. Il travaille pour nous sans s'en douter, car il a besoin de matelots et me promet une guinée par homme que je lui procurerai.

— Ha ! ha ! Bert Ervillard, que dis-tu de cela ? demanda Surcouf. Veux-tu devenir lieutenant en premier à bord de *The Hen ?*

— Tu peux compter sur moi. Que dois-je faire ? répondit ce dernier, les yeux brillants de plaisir.

— Je suis ravi que tu aies comme moi jeté les yeux sur ce voilier. C'est un bijou comme je n'en ai jamais vu et c'est pour cela qu'il doit devenir nôtre. Il est commandé par William Harton, un coquin, à qui il nous faudra donner sur les doigts. Il sait que Toulon ne peut plus résister et que la flotte quittera le port dans quelques jours. Naturellement lui aussi partira ; mais il médite auparavant un coup qui fera sa honte et notre bonheur. Cette maison est adossée à la Banque orientale, dont les caves renferment sans doute des sommes importantes. La banque est naturellement mise sous la protection du public et l'on ne peut y parvenir de l'extérieur. C'est pourquoi cet honnête capitaine a tâté prudemment l'oncle Carditon. Ce dernier a eu soin d'abonder dans son sens, et ils ont résolu, d'un commun accord, de pénétrer par effraction de la taverne dans les caves, cette nuit même, avant que la flotte quitte le port. La part du butin qui revient à l'oncle Carditon sera déposée à son nom à Barcelone. Que dis-tu de cela. Ervillard ?

—Je dis que William Harton est un grand coquin et encore plus un grand imbécile. Il faut être aveugle pour croire l'oncle Carditon assez malhonnête et assez sot pour se prêter à pareille besogne.

—C'est juste. Je crois que ce capitaine a noyé dans le vin une grande partie de son intelligence. L'affaire est avantageuse pour nous. Pour percer la muraille, il faudra une quantité suffisante de bras forts que le capitaine choisira parmi ses propres gens.

Une fois la brigantine dégarnie, nous agirons.

— Sommes-nous assez nombreux ?

— Ne t'inquiète pas. Je connais un tas de braves garçons disséminés, il est vrai, dans la ville,

mais que je puis rassembler en un quart d'heure, si j'en ai besoin. L'oncle Carditon vient de nous dire que l'Anglais demande des matelots. Veux-tu que je te présente ? Si tu parviens avec quelques hommes à bord de la brigantine, notre entreprise est déjà à moitié réussie.

— Je suis prêt.

— Ne perds pas de temps. Présente-toi comme un Français qui ne serait pas fâché, ainsi que plusieurs camarades du voisinage, de mettre quelques milles entre eux et la France. Demande un autre costume à l'oncle Carditon et reviens ici. »

Tandis que cette scène se passait dans l'auberge, le bombardement de la ville et de la rade avait continué sans interruption. Les troupes amenées, pendant la nuit, par Dugommier et Bonaparte s'élancèrent au petit jour à l'assaut du petit Gibraltar. Le feu des tirailleurs et des obus anglais faisaient de tels ravages parmi les Français, que Dugommier, appelé habituellement « sans peur », recula en disant : « Nous sommes perdus ! » Bonaparte, par contre, s'était frayé un chemin dans la redoute ennemie, et le petit Gibraltar tombait bientôt entre ses mains. Il enlevait également les forts Balaguier et Equillette et recevait aussitôt après les représentants de la Convention venus pour le remercier. Il avait gravi ce jour-là le premier degré du Consulat et de l'Empire.

L'amiral Hood gagna la mer. Ses plus grands navires levèrent l'ancre d'abord, puis les autres, et en peu de temps la rade et la mer furent sillonnées par toutes sortes de bateaux qui emmenèrent les troupes et les fuyards à bord de l'escadre. Et la canonnade continuait toujours, faisant trembler la terre et retentir les échos. En ville régnait une agitation fébrile. Ceux qui avaient quelque raison de craindre la Convention fuyaient en hâte, les autres se barricadaient dans leurs maisons par crainte des pillards.

Il restait encore dans le port quelques bateaux dont la fuite devenait très difficile. Il leur fallait, en effet, passer devant les forteresses occupées maintenant par les troupes de la Convention. Quelques-uns ayant été coulés par les tirs de l'artillerie, les autres revinrent à leur point de départ pour tâcher de s'éloigner plus tard à la faveur de l'obscurité. *The Hen* était parmi ces derniers.

À la tombée de la nuit, le capitaine Harton arrive chez l'oncle Carditon. L'auberge était naturellement déserte, car personne n'aurait eu alors l'idée de risquer sa vie pour un verre de vin.

« Comment cela va-t-il ? demanda-t-il à l'aubergiste. Tout est-il en sûreté ?

— Tout, répondit ce dernier

— Et de l'autre côté de la banque ?

— On a placé des veilleurs aux étages supérieurs ; mais ils ne peuvent rien faire en bas. Du

reste le bruit de la canonnade empêchera d'entendre tout autre bruit. Avez-vous assez de gens ?

— Oui. Ouvre la cave, ils vont venir de suite. Pour le reste, ne t'occupe pas de nous. Voici la clef ; je vous donne ma parole d'honneur que ce n'est pas moi qui vous dérangerai. Au fait, avez-vous pris à bord les hommes que je vous avais recommandés ?

— Oui. Ils sont bien un peu jeunes et inexpérimentés ; ils prennent la mer parce que la terre leur brûle les pieds. Je suis quand même content de les avoir, il y a plus malheureux que moi, et j'ai toujours la ressource du chat à neuf queues pour leur donner une bonne instruction.

— Ce n'est donc pas eux qui vont vous aider à terre ?

— Pas de danger ! Je ne suis pas assez sûr d'eux, tandis que je puis compter sur mes marsouins. »

Et, prenant la clef qui lui était tendue, il s'éloigna.

« Tu auras des surprises, vieux coquin ! » murmura malicieusement l'aubergiste entre ses dents.

Quelques instants plus tard, un bruit de pas annonçait l'arrivée d'une troupe d'hommes. Surcouf était à leur tête.

« Prisonniers ! dit-il en riant à l'aubergiste. Maintenant, oncle Carditon, donne-nous un coup à boire avant que nous nous sauvions.

— Sont-ils bien enfermés ?

— Oh ! très bien. Nous avons roulé tant de tonneaux contre la porte, qu'ils ne pourront l'ouvrir du côté de la cave, et je me suis arrangé pour qu'ils soient bien reçus du côté de la banque. Ils sont plus de vingt hommes. *The Hen* est dégarni, et notre coup réussira, j'en suis persuadé.

— Vous allez prendre la mer de suite ?

— Non, Robert Surcouf n'est pas un malfaiteur qui opère dans la nuit. Je sortirai du port en plein jour, le pavillon français bien en vue.

— Ce serait plus que de l'audace, ce serait de la folie.

— Raison de plus pour que ça réussisse. Merci pour ton aide, oncle Carditon. Tu entendras bientôt parler de moi et des miens. »

Trente hommes attendaient en effet Surcouf dans le corridor et se dirigèrent avec lui vers le bassin où était amarrée la chaloupe qui avait amené Harton et ses matelots. Ils la prirent pour se rendre à *The Hen*. Ils n'avaient pas encore atteint la brigantine, quand ils entendirent un air bien connu que quelqu'un sifflait à bord.

« C'est le signal, dit Surcouf à voix basse. Nos gens ont fait leur devoir et se sont emparés du bateau. Ohé de la brigantine ! »

Une tête se pencha par-dessus le bastingage et la voix de Bert Ervillard répondit :

« Ohé du canot ! Qui va là ?

— Les hommes attendus, répliqua Surcouf.

— Dieu soit loué ! Mettez bas les échelles, matelots, le capitaine arrive. »

Les nouveaux venus montèrent à bord et hissèrent la chaloupe après eux. Ervillard leur expliqua qu'il avait attiré l'équipage anglais dans la cale, où il l'avait enfermé. Le navire était donc aux mains de Surcouf. Il était fort bien armé, comme put s'en rendre compte le marin. Restait la partie la plus difficile de la tâche entreprise, il s'agissait maintenant de garder le bateau si facilement conquis.

La plupart de ceux qui étaient avec lui dans le port avaient essayé, mais en vain, de fuir à la faveur de la nuit ; ils n'avaient pu échapper à l'œil vigilant des canonniers français. Surcouf continua à rester tranquille, tout en faisant de grands préparatifs.

Vers le soir du même jour, le vaisseau amiral donna le signal du départ général.

Peu après, une détonation formidable ébranla la ville ; la poudrière venait de sauter et en même temps des colonnes de flammes s'élevaient de l'arsenal et des spirales de feu enveloppaient les mâts des treize navires. La ville entière, les rades, la campagne furent éclairées comme en plein jour par les lueurs de l'incendie. Ce fut une panique générale, seule la brigantine restait toujours au port et attirait sur elle l'attention de tous les forts, car la clarté des flammes permettait de compter les hommes d'équipage groupés immobiles ou grimpés sur les vergues pour contempler l'incendie. On se demandait pourquoi ces Anglais ne cherchaient pas à se mettre à l'abri comme les autres et on les surveilla avec méfiance jusqu'à ce que tout retombât dans l'obscurité.

Au point du jour, Bonaparte se trouvait encore dans une des batteries qui commandaient le port. Il n'avait pas fermé l'œil de la nuit, pas plus que le général Dugommier, et examinait à la longue-vue un fort qui semblait abandonné. Il aperçut alors de nouveau la brigantine surgir du brouillard.

« Qu'est cela, citoyen général ? Quel nom aviez-vous lu hier sur cette brigantine qui nous avait tant intrigués ?

— *The Hen.*

— Eh bien ! on a changé ce nom cette nuit, voyez vous-même. »

Le général regarda à son tour et, secouant la tête.

« Voilà qui est incompréhensible, dit-il, on a écrit maintenant *le Faucon*. La poule anglaise est devenue un faucon français. Que signifie cela ?

— Rien autre qu'une ruse et une trahison.

— Bah ! ce petit bateau ne peut rien contre nous. Tiens, le voilà qui hisse ses voiles. Mille tonnerres ! il arbore les couleurs françaises, il lève l'ancre et veut gagner le large.

— Je l'en empêcherai, répondit Bonaparte en se dirigeant vers un canon. Il est obligé de passer dans notre ligne de tir, on va voir si le citoyen Bonaparte sait encore mettre la hausse. »

Le général fit un geste négatif :

« L'homme qui est à l'arrière ne m'a pas l'air d'un Anglais. Je ne suis pas marin et je me rends compte cependant que le bateau est entre des mains de maître. Voici que le capitaine nous regarde à son tour à la longue-vue. »

Bonaparte reprit aussi la sienne et vit le marin à bord le saluer en agitant sa casquette.

« Il nous salue, dit le général, il doit connaître l'un de nous.

— C'est moi qu'il connaît, dit Bonaparte.

— Ah ! Qui est-ce donc ?

— Je vous raconterai cela tout au long quand nous aurons plus de loisirs. C'est un jeune homme qui voulait obtenir de la Convention un navire qu'on lui a refusé, alors il a pris un de ceux de la flotte anglaise.

— Incroyable ! Comment a-t-il pu y arriver ?

— Je me le demande.

— Nous le saurons. En tout cas, il a dû immobiliser l'équipage. Un garçon audacieux !... Il court malheureusement à sa perte, les Anglais là-bas vont le couler.

— Assurément. Que n'a-t-il gardé l'ancien nom du bateau ? »

La brigantine passait à ce moment en vue de la batterie. À un commandement de Surcouf, les hommes étaient montés sur les vergues et se tenaient par les mains comme pour une revue. En même temps, le drapeau français était hissé et le canon saluait par le nombre de coups réglementaire. Tout cela avec tant de sûreté et d'exactitude, que Bonaparte lui-même fut ému. Il fit répondre par un même nombre de coups au salut de l'homme qu'il s'était promis d'oublier.

La brigantine était passée ; aussitôt un homme vint à la poupe remplacer la bande portant les mots : *le Faucon*, par une autre portant les mots : *The Hen*.

« Ah ! diable ! il nous a trompés, s'écria Dugommier. Tout ceci n'était qu'une comédie pour échapper à nos batteries. Parce qu'on lui a refusé un bateau, votre homme est passé à l'ennemi.

— Je ne le crois pas. Ce Surcouf est incapable de trahir la nation, car il est un pieux

chrétien et un bon Français. Un tel homme ne saurait manquer de loyauté. Je crois plutôt qu'il veut tromper les Anglais.

— Nous allons bien le voir dès qu'il va arriver à la portée de leurs canons. »

La brigantine, gracieusement inclinée, filait à toutes voiles au-delà de la rade vers les trois-mâts anglais, dont on pouvait, sans longue-vue, distinguer chaque unité, particulièrement celle qui portait l'amiral Hood. Ce fut près de cette dernière qu'elle s'arrêta.

« Il attend un signal. C'est vraiment un traître, dit Dugommier.

— Attendons, reprit Bonaparte, cela devient passionnant.

— S'approcherait-il ainsi du vaisseau amiral, s'il voulait réellement échapper aux Anglais ?

— Le plus difficile en apparence est parfois le plus facile. Ah ! que se passe-t-il ? Les hommes qui avaient disparu reviennent maintenant avec des uniformes anglais. Je devine les projets de cet endiablé de Surcouf. Si mes suppositions se confirment, ce Surcouf est vraiment l'homme auquel on aurait dû confier un bateau. »

Les joues du Corse s'empourprèrent ; toute son attention était concentrée sur la brigantine. Toulon, les redoutes, n'existaient plus pour lui ; il n'avait plus d'yeux que pour le petit navire qui s'agitait si audacieusement entre les mâchoires de l'ogre anglais.

« Tout de même, reprit le général, cet homme ne sera pas assez fou pour espérer pouvoir franchir la ligne de tir à cet endroit ! Il devrait se tenir plus à droite.

— Qui sait quels sont ses calculs, répliqua Bonaparte ; il se sera bien rendu compte de ce qu'il peut risquer avec *The Hen*. Le voilà qui fait des signaux, il demande à parler à l'amiral. »

L'anxiété des deux hommes était à son comble. Surcouf manœuvra de manière à amener la proue vers la haute mer, tout en se rapprochant lentement du navire. Vêtu d'un uniforme anglais, il se tenait debout à l'arrière, le porte-voix à la main. Quand il fut à cinq ou six encablures du trois-mâts, il fit un geste, et aussitôt la brigantine s'éloigna à toute vitesse en hissant de nouveau le pavillon français, après avoir salué ironiquement de plusieurs coups de canon la flotte ennemie.

Avant que l'amiral fût revenu de son étonnement le bateau de Surcouf était hors de portée, et c'est en vain que toutes les unités se mirent à sa poursuite.

« Ah ! merveilleux, superbe ! s'écria Dugommier en reprenant sa respiration. Cet homme est vraiment un démon qui mérite des compliments.

— Des compliments ! répliqua Bonaparte. Ce qu'il vient de faire est au-dessus de tout éloge.

C’est comme s’il avait gagné une bataille. Je souhaite de tout cœur qu’il échappe à ses ennemis. Si j’étais à la tête de la marine, je le rappellerais de suite pour lui donner une flotte. Je me suis trompé sur ce génie. »

Trois jours plus tard, un pêcheur de Calvi remettait au Corse une lettre de la part du commandant du *Faucon*, qu’il avait rencontré. Elle était ainsi conçue :

« Au citoyen colonel Bonaparte,

« J’ai tenu parole et me suis procuré un navire. Si, avec l’aide de Dieu, je réussis à doubler Gibraltar, on entendra encore parler de mes rêves.

« Robert Surcouf »

CHAPITRE III

LE VOL DU « FAUCON »

Sept années s'étaient écoulées. L'aigle corse s'était révélé en Italie et, après ses victoires d'Égypte, Bonaparte était devenu Premier Consul. Il partageait le pouvoir avec Cambacérès et Lebrun, mais était en réalité le seul souverain de la France.

Les prédictions de Surcouf s'étaient réalisées à la lettre. La nation était déchirée par les luttes intestines et les combats extérieurs. La victoire lui était restée fidèle sur terre, mais l'avait trahie de plus en plus sur mer. Le Premier Consul était un grand général, mais un mauvais amiral. C'est pourquoi l'Angleterre restait son plus redoutable ennemi, et le plan remarquable qu'il avait conçu pour l'attaquer en Égypte et aux Indes avait échoué par suite de l'incapacité de Brueys. Cet amiral s'était honteusement fait battre à Aboukir par Nelson, et la fière Albion, se voyant maîtresse de la mer, opprimait de toutes ses forces la marine des autres pays, imposant à la navigation des lois qu'elle modifiait selon son bon plaisir, accaparant le commerce, étendant ses relations à travers le monde et achetant les ministres et les gouvernements. L'Angleterre semblait indomptable. En plus de Nelson, elle possédait des centaines de marins auxquels la France n'en avait pas un à opposer ; elle se riait des efforts de ses ennemis et se permettait les atteintes les plus brutales au droit des peuples. Elle pouvait le faire impunément et répondre aux offres de paix du Premier Consul par un silence méprisant ou des conditions insolentes, car le seul Français qu'elle redoutait naviguait sur un petit bateau dans les mers lointaines. Il s'était lui-même banni de la patrie qui l'avait rejeté et avait trouvé à l'étranger des hommes qui l'aimaient et le vénéraient, qui ne pouvaient vivre sans lui et auraient péri sans son aide. Cet homme, c'était Surcouf, le vaillant fils de la Bretagne !...

C'était par un beau soir d'été, aux Indes, à l'heure où le soleil brûlant décline et où une brise légère s'élève et rafraîchit la terre et les hommes accablés par la chaleur de la journée. Le port de Pondichéry, devenu anglais depuis 1793, était ce jour-là rempli de navires auxquels la mousson du sud-est, qui y souffle en cette saison, offrait une occasion unique de poursuivre leur route. Il y en avait de tous les pays, sauf de la France, qui se heurtait à une interdiction formelle de pénétrer dans le port, et c'est en vain qu'un navire de guerre français eût essayé de forcer la consigne.

Un peu à l'écart se trouvait un brick, un yankee auquel on ne faisait guère attention. Il était de construction américaine moderne : proue pointue et prolongée, avant effilé, coque étroite. Il se distinguait par son faible tirant d'eau et sa vitesse, qui était bien de seize à dix-sept milles à l'heure.

C’était un excellent côtier ; mais il fallait un marin remarquable et téméraire pour se risquer dans cet esquif sur le grand Océan. Son capitaine était pourtant bien jeune, il portait à peine trente ans. Il avait chargé à fond de cale du vin et des spiritueux, qu’il comptait échanger contre de l’opium et de l’indigo ; mais il n’avait encore offert sa cargaison à personne.

Tout près se trouvait un grand trois-mâts anglais, qui avait terminé ses affaires et s’apprêtait à repartir le lendemain. Aussi ce soir-là son capitaine donnait une fête d’adieux à laquelle étaient invités les commandants des bateaux voisins.

La nuit venue, l’Anglais tira quelques fusées pour appeler ses invités à bord. L’Américain s’y rendit aussi. D’autres vinrent de terre avec leurs femmes et leurs filles. Le pont avait été transformé en salle de danse, et à l’arrière, auprès de la table du festin, était disposé un buffet avec rafraîchissements à volonté. Un orchestre se fit entendre pendant le repas, qui fut très gai et se termina par des discours et des toasts. Puis, au milieu de l’excitation générale, on commença des récits d’aventures plus ou moins extraordinaires, à l’imitation de M. de Crac. Les unes faisaient rire à gorge déployée, mais il y en avait aussi de plus sérieuses, par exemple celle d’un corsaire fameux. Quand on fut sur ce sujet, un capitaine s’écria en frappant du poing sur la table :

« Laissez-moi tranquille avec votre corsaire. Il n’est rien à côté du *Faucon de l’Équateur*. Quelqu’un de vous l’a-t-il vu ? »

Personne n’ayant répondu, il continua :

« Alors je suis seul à l’avoir rencontré.

— Rencontré vraiment ? demanda-t-on à la ronde. Chut !... Silence !... Racontez-nous cela, capitaine. Comment était-il, que fit-il ?

— Il y a deux ans, je me trouvais à cinq degrés de latitude nord et environ à la longitude des îles Adaman. Il faisait une tempête telle que je n’en avais encore jamais vu et le ciel était si sombre, qu’on se serait cru en pleine nuit. L’ouragan soufflait dans toutes les directions, les nuages semblaient courir au ras de l’eau, tant les vagues étaient hautes. Tout à coup, à la lueur des éclairs, nous aperçûmes un brigantin étranger dont l’éperon semblait menacer notre arrière ; sa voilure entièrement déployée brillait comme le plumage d’un cygne. Craignant un abordage, je commandai au timonier de donner un coup de barre. À ce moment, le bateau passa si près de nous, qu’il m’eût été facile de l’atteindre avec la main. Je pris le porte-voix et appelai :

« — Ohé du bord ! Qui est ce navire ? » « Il n’y avait pas âme qui vive sur le pont, un seul homme était cramponné dans les haubans à bâbord. Il se fit un porte-voix de ses mains et hurla plus fort que la tempête :

« — Le Faucon de l'Équateur, capitaine Surcouf... Et il ajouta : Feu ! »

« J'avais à peine eu le temps d'entrevoir le pavillon français et au-dessous le pavillon rouge des corsaires, que des boulets venaient atteindre les flancs de notre bateau, tandis que le corsaire disparaissait dans l'obscurité. Il nous fallut boucher les trous et nous pûmes tout de même continuer noire route. Mais si cet homme peut jouer de semblables tours quand la mer est déchaînée, jugez un peu de ce qu'il peut faire quand la mer est calme !

— Oui, répliqua un des auditeurs, il paraît qu'il est endiablé. L'amiral Seymour disait de lui : « Il se fait une rente annuelle « de trois cent soixante-cinq vaisseaux "capturés, et ce n'est pas tout dire." Il poursuit avec son deux-mâts les plus grands bateaux et même ceux de guerre.

— Oh ! s'écria le capitaine, que je ne le rencontre pas sur ma route, car je me charge de lui faire passer un mauvais quart d'heure, aussi vrai que je m'appelle John Sarald.

— Ne parlez pas trop vite, répliqua un autre. Connaissez-vous la manière d'attaquer de Robert Surcouf ?

— Laquelle ?

— Ce n'est point un pirate ; il arbore ouvertement son drapeau et s'approche bord à bord de vous sans tirer un seul coup. Puis il saute avec vingt hommes sur votre pont et ne vous fait aucun mal, si vous vous rendez immédiatement à lui. Il emmène votre navire dans la colonie française la plus proche, où il est inscrit comme propriété française. Vous recevez même un reçu en règle et de l'argent pour retourner chez vous.

— Et c'est tout ? Avec vingt hommes, peuh !

— Ne riez pas, cria un autre. Tout près du cap Ambra il s'est emparé, aidé seulement de deux hommes, du *Banania*, qui appartenait à la compagnie des Indes orientales et portait vingt-six pièces de gros calibre et deux cents hommes d'équipage, tous bien armés. Je ne voudrais pas le rencontrer.

— Et moi, je le souhaite, appuya Sarald.

— Prenez garde que votre souhait se réalise, dit gravement l'Américain, qui avait gardé le silence jusque-là. Il ne faut pas plaisanter avec Surcouf.

— Vous pouvez avoir peur de lui avec votre coquille de noix ; mais moi je le recevrai avec le chat à neuf queues. »

Le Yankee secoua la tète en souriant :

« Il vous en coûterait un traitement plus terrible que celui de la garcette. Quant à ma coque de noix, elle pourrait en imposer davantage que votre trois-mâts.

— Oh ! oh ! votre intention est-elle de m'offenser ?

— Je suis votre invité et j'ai l'habitude de respecter mon hôte. Pour vous prouver toutefois

que j'ai raison d'être fier de mon bateau, je vais le faire manœuvrer devant vous, d'une manière qu'il serait difficile à tout autre d'exécuter à mon exemple.

— De quelle manœuvre s'agit-il ?

— Regardez. »

Et, s'approchant du bastingage, il cria dans sa main en porte-voix vers le brigantin :

« Ohé ! Ervillard !

— Ohé ! répondit une voix au loin.

— Levez l'ancre !

— Oui, maître. »

La curiosité de tous était excitée au plus haut point, et chacun se rendit à tribord pour examiner le brigantin. On le vit lever l'ancre et déployer ses voiles.

« Messieurs, dit alors le Yankee, puis-je vous prier de m'accompagner au poste du veilleur, car c'est de là que je puis le mieux expliquer la manœuvre. »

Les invités, à l'exception des musiciens et de quelques marins chargés du service, l'accompagnèrent. Tous les autres matelots étaient dans la cale à boire le grog d'usage.

« Voyez, dit le Yankee, comme mon bateau obéit à la voile, il est incomparable, et Surcouf n'en ferait pas fi. À propos de Surcouf, on n'a pas voulu croire qu'il ait pu, avec vingt hommes seulement, s'emparer d'un navire de deux cents hommes d'équipage et de vingt-six canons. Que vous semble plus difficile ? De prendre un bateau avec vingt hommes ou de couler un trois-mâts dans un port fréquenté ?

— Ce dernier acte est presque impossible, répondit un vieux marin qui naviguait depuis plus de cinquante ans.

— Vraiment ? On prétend que Surcouf l'a fait.

— Avec vingt hommes aussi ?

— Oui, ou plutôt avec vingt démons qui ne craignent ni feu ni flammes... Voilà mon brick, regardez-le danser sur les lames comme pour se moquer du trois-mâts géant, nouveau petit David devant le grand Goliath.

— Mais, demanda Sarald, pourquoi s'approche-t-il tant de nous ?

— C'est la manœuvre pour laquelle je vous ai amenés ici. Voyez, maintenant il cargue ses voiles et mes hommes se hissent à votre bord.

— Mais, encore une fois, pourquoi cette manœuvre ; pourquoi vos gens viennent-ils à bord de mon navire ?

— Comptez-les, ils sont vingt... Mesdames et messieurs, le moment est venu de me

présenter à vous. Je ne suis point Yankee et n'ai point chargé du vin et des alcools, mais bien quelques centaines de boulets, plusieurs quintaux de poudre et vingt canons près desquels se tiennent assez de gens pour couler ce bon trois-mâts... Mon nom est Robert Surcouf. »

On juge de l'effet produit par ces paroles. Ces hommes, habitués à braver le danger, restaient stupéfaits, sans penser même à repousser les marins de Surcouf. Sarald se ressaisit le premier :

« Surcouf, vous êtes vraiment Surcouf ?

— Oui, et ce brigantin est le *Faucon de l'Équateur*. Regardez mes compagnons, ils seront très polis tant que vous le mériterez ; mais qui leur résisterait ferait aussitôt connaissance avec la pointe de leurs armes. Songez que vous avez affaire à vingt gaillards déterminés, qui n'ont pas l'habitude de faire attention au nombre de leurs ennemis. Songez aussi qu'à côté d'eux il y a vingt canons pour couler le bateau où nous sommes dès que j'en donnerai l'ordre. Vous aviez entendu parler de Surcouf, aujourd'hui vous aurez l'honneur de faire sa connaissance. Mais vous avez des femmes parmi vous, et Robert Surcouf, en galant Français, saura avoir pour elles les égards qui leur sont dus. À cause d'elles, je veux bien oublier que vous appartenez à une nation ennemie et que j'ai sur vous les droits du corsaire vainqueur. Je vais vous faire une seule demande, qu'il vous sera facile de m'accorder. Permettez à mes braves marins de prendre part à votre fête et de danser avec les dames qui en font l'ornement. Si vous y consentez, je vous promets que pas un cheveu ne tombera de votre tête, que vous ne subirez pas le moindre dommage et que notre aimable réunion se terminera aussi joyeusement qu'elle a commencé. À vous de décider, mais faites vite. »

Il salua et s'éloigna de quelques pas en jouant avec les pistolets qu'il avait sortis de ses poches. Aucun des invités n'était armé et tous restaient embarrassés, tête basse et chuchotant entre eux. Les femmes considéraient avec une curiosité timide le célèbre corsaire et son équipage armés jusqu'aux dents.

Les hommes ayant délibéré entre eux, le plus âgé prit la parole.

« Capitaine Surcouf, nous avouons que nous sommes à votre merci. Notre devoir serait pourtant de lutter avec vous. Laissez-moi finir, reprit-il en voyant Surcouf armer ses pistolets. Je dis que nous devrions lutter ; mais, comme vous-même l'avez fait remarquer avec raison, la présence de nos femmes et de nos filles nous impose des considérations. Nous allons, si vous le voulez, conclure un armistice jusqu'au lever du jour. Nous vous demandons par contre que la promesse que vous nous avez faite soit exécutée à la lettre.

— Elle le sera, j'en donne ma parole d'honneur, répondit le corsaire, à la condition que tant que je serai parmi vous, aucun homme ne puisse, sans ma permission expresse, quitter le bord ou y

venir, ou entreprendre quoi que soit contre ma sûreté, sous peine de compromettre la vôtre. Mon bateau restera tout proche, afin de surveiller si vous observez cette condition, et, dès que le soleil se lèvera à l'horizon, l'armistice cessera. Maintenant, en guise d'assentiment, serrons-nous la main. »

Toutes les mains se tendirent. Sarald fit un signe, et la musique recommença. Le pont fut de nouveau envahi par les danseurs, et amis et ennemis se confondirent dans un tourbillon général.

Longtemps après minuit, Surcouf indiqua d'un geste qu'il voulait parler. Un cercle se forma aussitôt autour de lui.

« Mesdames et messieurs, dit-il, me voici sur mon départ. Je vous remercie de l'honneur que vous m'avez fait en me laissant prendre part à votre fête, et surtout en ne me forçant pas de me servir de mes armes. J'aime la paix sans craindre les combats.
Si vous aviez repoussé mes propositions, plus d'un parmi vous serait mort à l'heure actuelle et votre navire serait dirigé par mes soins vers un port français, comme étant ma propriété. Tâchez de faire comprendre à vos relations qu'on me résiste en vain quand je hisse mon pavillon. Le navire que je foule en ennemi, je le quitte en vainqueur, ou il saute avec moi et son équipage. Cette décision inébranlable est le secret de mon succès. L'Angleterre ne cesse de créer à ma patrie des dangers, ne m'en veuillez donc pas si j'use de représailles ; l'Angleterre a pris ou détruit les meilleurs de nos bateaux, ne soyez donc pas surpris si je m'empare également de chaque bateau anglais que je rencontre. Nous nous quittons en paix ; je vous souhaite de ne pas me rencontrer de nouveau, car, cette fois, c'est moi qui mènerais la danse et une danse moins inoffensive. Votre hôte peut être sûr que son navire est le seul anglais où Surcouf ait posé le pied, sans l'emmener ensuite à sa remorque. Il le doit aux femmes présentes, adieu ! »

Cinq minutes plus tard, *le Faucon* fuyait à toutes voiles en pleine mer. Les capitaines retournèrent à leurs bords respectifs, avec la certitude que la France possédait un marin né pour les plus hautes destinées et ne contribuèrent pas peu à sa renommée.

Une semaine s'était passée, quand on apprit à Pondichéry la capture d'un bateau marchand anglais par Surcouf à la hauteur de Colombo. Une corvette rencontrée en route et qui avait voulu lui disputer sa prise avait été vaincue à son tour et les deux navires emmenés à l'île Maurice.

Cette nouvelle ne fit qu'augmenter la peur inspirée à tous par l'audacieux corsaire. Le gouvernement indien prit mesures sur mesures, envoya des vaisseaux de guerre pour s'emparer de Surcouf ou le faire périr ; il mit même sa tête à un prix élevé, mais tous ses efforts restèrent sans résultat.

Le gouverneur de l'île Maurice eut soin de répandre en France le bruit de ces exploits, et la Convention fit à Surcouf des offres de plus en plus avantageuses ; mais il fit semblant de ne pas les

comprendre ou de les considérer comme des phrases en l'air.

C'est alors qu'un Anglais, muni de lettres de crédit, vint comme pirate aux Indes pour gagner le prix mis sur la tête de Surcouf. Il avait appelé son bateau l'*Aigle*, pour indiquer sa supériorité sur *le Faucon*. Cet homme, du nom de Shooter, avait derrière lui un passé mouvementé et était renommé pour la dureté avec laquelle il faisait observer la discipline à son bord. Il s'était déjà emparé de quelques petits voiliers dont il avait jeté à la mer les équipages, bien que ceux-ci fussent désarmés. Cette cruauté, contraire à la convention sur le droit des gens, souleva une désapprobation générale, qui se changea en révolte quand on apprit la guerre impitoyable qu'il faisait aux Français. Il inspectait minutieusement les îles et les côtes des mers indiennes, et tout Français qu'il y rencontrait était aussitôt privé de ses biens et de sa vie. Il en voulait tout particulièrement aux missionnaires catholiques, qui étaient irrémédiablement perdus s'ils tombaient entre ses mains. On disait même qu'il avait l'habitude de les livrer aux sauvages, pour que ceux-ci les fassent périr dans les supplices les plus effroyables. Plus d'un prêtre disparut ainsi, tué par les sauvages de Bornéo, Célèbes ou Timor.

CHAPITRE IV

« AIGLE » ET « FAUCON »

Dans le petit port javanais Kalima, se trouvait au même moment un petit klipper portant l'inscription *Jeffrow Hannje*, par conséquent hollandais de nom, sinon de forme. Personne ne se souciait du reste de sa nationalité, car Kalima commençait seulement à se développer, et l'on y avait autre chose à faire que d'examiner les papiers d'un petit bateau à l'aspect pacifique.

L'habitant le plus important de Kalima était un certain Davidson, chez qui venait de s'installer le capitaine du *Jeffrow Hannje*, laissant son bateau à la garde de l'équipage. Les deux hommes étaient assis, ce jour-là, dans une véranda ouverte, dont le toit de feuillage les garantissait suffisamment des ardeurs du soleil. Ils fumaient un sumatra en lisant les derniers journaux, qui n'en portaient pas moins la date de plusieurs mois en arrière, car il fallait alors plus de trois mois à un journal européen pour parvenir à Java.

« Dites donc, Surcouf, il paraît que Bonaparte a été nommé consul à vie, dit le colon.

— Je viens de le lire, répliqua l'autre ; on apprendra bientôt qu'il est devenu roi ou empereur.

— Parlez-vous sérieusement ?

— Assurément ; ce Bonaparte n'est pas homme à rester à mi-côte.

— Faites-vous donc partie de ses admirateurs ?

— Non, bien que je le tienne pour un génie. Je sers ma patrie et estime tous ceux qui s'efforcent de la libérer du joug de l'Angleterre. C'est pourquoi le consul a toute ma sympathie ; mais j'ai peur qu'il ne prenne pas le seul chemin susceptible de le conduire au but. La puissance de l'Angleterre prend racine dans ses colonies, qui lui assurent la prépondérance dans le commerce du monde entier. Il faut lui prendre ses colonies, amoindrir son influence, affaiblir ses alliés, fortifier ses adversaires, que sais-je encore ? Je ne suis pas le consul, et il suffit que lui seul fasse le nécessaire. L'essentiel est la création d'une flotte qui puisse imposer le respect. Le consul doit à son pays une politique de paix et, s'il l'a à cœur, il ne doit connaître qu'un véritable ennemi : l'Anglais ; or cet adversaire ne peut être réduit que sur mer.

— Comme vous faites vous-même en petit. Et pourtant un homme comme vous doit être obligé de se faire violence pour attaquer de paisibles marchands.

— Pourquoi ? Parce que cela ressemble à de la piraterie ? Connaissez-vous plus grands pirates que les Anglais ? Leur nation épie et confisque à plaisir les navires de guerre des puissances pacifiques ; elle ferme les ports à tout trafic autre que le sien, elle détruit le commerce et l'industrie

des peuples et ôte le pain à des milliers de travailleurs, simplement pour tout accaparer à son profit. Ce qu'elle fait en grand, je le fais en petit. Elle fait sournoisement la guerre à des nations innocentes, tandis que je combats ouvertement un ennemi irréconciliable. Condamnez-moi, si vous le pouvez. L'Angleterre a des centaines de corsaires sous ses ordres, par exemple ce vaurien de Shooter, qui n'est pas un homme, mais le diable en personne. Faut-il donc nous laisser lâchement égorger ? J'ai des devoirs à remplir. J'ai sur mon bateau quarante hommes courageux à nourrir, et là ne se borne pas ma famille. J'ai au Bengale d'anciens serviteurs des colonies françaises, que l'Angleterre laisse mourir de faim, de nombreuses familles ruinées par ses guerres ; j'ai encore de pauvres Français chassés de France par la Révolution et qui ont besoin d'un peu d'argent pour s'acheter un coin de terre, et j'ai enfin des hommes pieux que leur foi a rendus suspects à l'incrédulité du gouvernement actuel. C'est moi qui les fais vivre tous. Je donne des pensions aux vieillards, des dommages aux sinistrés, des secours aux indigents, et aux missionnaires leur pain de chaque jour avec ma protection. La France ne le ferait pas à ma place, car ses gouvernants n'ouvrent pas une seule des lettres dans lesquelles les enfants du pays réclament assistance. »

Davidson se leva brusquement de son siège pour serrer la main du brave marin :

« Je sais tout cela, puisque c'est par mon entremise que beaucoup de vos dons arrivent à destination. La France n'a pas idée de l'homme qu'elle possède en vous sur ce coin de terre et... »

Il fut interrompu par l'entrée d'un matelot. Il venait apprendre à son maître que l'*Aigle* avait surpris l'avant-veille une mission dans l'Est, et emmené un prêtre.

« De qui tiens-tu cela ? demanda Surcouf.

— D'un slooper hollandais qui vient de jeter l'ancre.

— Alors ce n'est pas une invention. Vous voyez bien, Davidson, que je n'ai pas le temps de me reposer. Cet Anglais veut gagner le prix mis sur ma tête ; puisqu'il la cherche, je vais la lui montrer. Adieu, je laisse le reste en suspens, car je sais que nous nous reverrons bientôt. »

Le corsaire se rendit à bord de son navire, avec lequel il quittait le port, à peine un quart d'heure plus tard. Deux hommes remplaçaient aussitôt le nom *Jeffrow Hannje* par *le Faucon*.

Le vent étant favorable, ils atteignirent en trois heures la pointe à l'est de Java, où se trouvait la mission. Ils aperçurent, à l'embouchure d'un cours d'eau, les ruines calcinées de plusieurs maisons, auprès desquelles des hommes en bâtissaient de nouvelles. Surcouf s'en approcha le plus possible et se rendit à terre dans une chaloupe.

A la vue du navire, les travailleurs avaient fui en hâte dans une forêt voisine.

En mettant pied à terre, le capitaine aperçut autour des cabanes détruites par l'incendie des jardins ravagés et des champs dévastés, mais pas un seul être vivant. Il appela plusieurs fois en

vain ; au bout d'un long moment, une voix humaine répondit enfin :

« Qui va là ?

— Un Français ! »

A cette réponse, un homme sortit des fourrés, un gourdin à la main, c'était un blanc.

« Approchez-vous sans crainte, lui dit Surcouf. Je suis ami de tous les gens pacifiques et ne vous ferai que du bien. Du reste, vous voyez que suis seul et ai laissé mes deux rameurs dans l'embarcation. »

L'étranger s'avança. Il était grand et bien constitué ; son visage portait l'empreinte d'une profonde mélancolie, il était vêtu de blanc.

« Votre navire nous paraissait suspect, dit-il pour s'excuser, et nous nous sommes enfuis.

— En quoi mon navire a-t-il pu vous inspirer de la méfiance ? demanda Surcouf.

— Rien de spécial. Dans ces parages, quatre bateaux sur dix sont des corsaires, et l'expérience que nous venons d'en faire n'est pas pour nous inspirer confiance.

— J'ai appris que l'*Aigle* est venu ici.

— Je faisais partie de son équipage et ai profité de l'occasion pour rester ici.

— Ah ! fit Surcouf étonné, vous étiez avec ce Shooter

— Hélas ! oui. Il m'avait gardé prisonnier, et j'ai été assez malheureux avant de pouvoir m'enfuir !

— S'il en est ainsi, regardez mon bateau à l'aide de ma longue-vue. »

L'homme regarda :

« Est-ce possible ! s'écria-t-il, c'est *le Faucon*, capitaine Surcouf ? Vous êtes Surcouf ?

— Mais oui.

— Oh ! mon Dieu, bénie soit l'heure qui m'a permis de quitter l'*Aigle*, car je suis sûr maintenant de sa punition.

— Il l'aura, autant que cela sera en mon pouvoir. Racontez-moi donc ce qui s'est passé.

— Permettez-moi d'abord d'appeler mes compagnons, afin de ne pas les laisser plus longtemps dans l'inquiétude. »

Il s'éloigna et revint bientôt, accompagné de douze personnes, dont quatre enfants, qui souhaitèrent joyeusement la bienvenue à Surcouf. La petite colonie se composait de deux Hollandais mariés, trois Français, un Belge et un Suédois ; mais ce dernier avait été tué en se défendant.

« N'y avait-il pas aussi un prêtre parmi vous ? demanda Surcouf.

— Oui, il venait de Djokjokarte pour évangéliser les Javanais qui habitent les forêts avoisinantes.

— C'était donc un missionnaire ?

— Oui, de l'ordre du Saint-Esprit, il s'appelait frère Martin.

— Ah ! s'écria Surcouf en se levant brusquement de la pierre où il était assis, voilà qui est singulier ! Frère Martin ! mais je le connais et ne le laisserai à aucun prix aux mains de cet homme. Racontez-moi ce qui s'est passé. »

Le matelot parla en ces termes :

« Nous étions devant Palemberg, quand nous apprîmes que *le Faucon* croisait sur la côte nord de Java. Le capitaine Shooter avait juré de s'en emparer et fit aussitôt lever l'ancre. En suivant la côte pour découvrir votre bateau, nous aperçûmes cette colonie. En s'approchant pour demander des renseignements, Shooter aperçut le prêtre, et ce lui fut aussitôt prétexte à attaquer les colons.

— Comment la présence d'un prêtre pouvait-elle être la cause unique et suffisante d'une aussi vilaine action ? demanda Surcouf.

— Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est la manière d'agir de l'Anglais dès qu'il voit un prêtre. C'est l'homme le plus impie que j'aie jamais vu, un buveur immodéré, un blasphémateur et un barbare. Je suis Allemand, je m'appelle Holmer et faisais partie d'un de ces malheureux régiments envoyés par les princes aveuglés au secours de l'Angleterre pour l'aider à bannir d'Amérique les idées de justice et de liberté. J'ai dû quitter ma fiancée et mes parents pour déserter comme beaucoup d'autres. Nous ne voulions pas combattre pour l'Angleterre, qui se gorge à la manière des vampires du bien-être des autres nations. Ce fut mon malheur. Je ne pus rentrer dans ma patrie ; ma fiancée se maria avec un autre ; mes parents moururent et ma part d'héritage fut confisquée. Je partis sur mer et la parcourus en tous sens, puis me fixai un jour au Cap. Je fus forcé d'en partir après que les Anglais s'en furent emparés, il y a cinq ans. Je me joignis à d'autres fugitifs pour fonder une petite colonie un peu plus loin sur la côte ; mais, il y a deux mois, le capitaine Shooter vint jeter l'ancre chez nous. Nous le prîmes pour un honnête marchand, et je me rendis sans méfiance à bord de son bateau pour m'entendre avec lui sur le prix du bétail qu'il voulait nous acheter. Je jugeai ses conditions inacceptables. Il entra alors dans une colère terrible et, pour me punir de lui résister, il me retint comme matelot. J'ai passé avec cet homme les pires moments de ma vie, et c'est seulement hier que j'ai pu arriver à lui échapper. Il avait donné à trente hommes l'ordre de venir s'emparer de la colonie, faire le prêtre prisonnier et piller et incendier ensuite les maisons. Tous les gens s'enfuirent, sauf le Suédois, qui n'avait pas voulu quitter le missionnaire. Il fut fusillé, et le frère Martin fut emmené enchaîné sur le navire. Pour moi, j'avais réussi à gagner la forêt, où les colons m'accueillirent, bien que je fusse venu avec les pirates.

— Quels sont vos projets pour l'avenir ?

— Je voudrais regagner mes petites possessions du Cap, mais voudrais assister auparavant à la punition de Shooter. Laissez-moi vous accompagner ?

— Volontiers. Quelle espèce de bateau est l'*Aigle* ?

— Un navire de guerre de trente canons ; mais il ne fait que treize milles à l'heure. Si vous ne perdez pas de temps, vous le trouverez dans le détroit de Mangkassar. Il a l'habitude d'échanger ses prisonniers contre de l'or, qu'il obtient ainsi des Dayaks qui habitent la montagne de Bornéo. Ce sont des hommes féroces, qui paient très cher les prisonniers pour les enterrer vivants avec leurs morts célèbres ou les immoler en sacrifices à leurs divinités. C'est pour cette raison que Shooter a abordé dans une des îles de la baie de Soukourou. »

Surcouf se hâta de débarquer des semences, des outils et autres objets, qu'il donna aux colons pour leur permettre de reformer leur colonie détruite. Puis il reprit aussitôt la mer pour atteindre avant la nuit la partie septentrionale de la mer de la Sonde et barrer ainsi à l'Aigle la sortie du détroit de Mangkassar. Cette tactique lui réussit, et quand le jour parut il aperçut dans une petite baie, à gauche d'une île située devant lui, les mâts d'un navire aux voiles repliées, donc qui n'était pas sur le point de partir. Il attendit le soir pour s'en approcher et envoya en éclaireur une barcasse dont les rames étaient enveloppées pour éviter tout bruit. Elle revint bientôt pour confirmer qu'il s'agissait bien de l'*Aigle*. Surcouf et la moitié de son équipage descendirent dans des chaloupes aux rames également enveloppées et s'approchèrent du navire assez pour en apercevoir les feux. Surcouf, après avoir donné le signal de s'arrêter, sauta à la mer et se dirigea vers le cordage qui servait à soulever l'ancre. Il y grimpa et arriva sans bruit sur le pont, où il aperçut seulement deux matelots de quart, l'un à l'avant, l'autre à l'arrière. Il redescendit et revint en nageant, non pas vers la chaloupe, mais vers la barcasse que commandait Ervillard et à bord de laquelle se trouvait Holmers.

On délibéra un moment et il fut convenu que Surcouf, Holmers et le lieutenant seulement grimperaient sur l'*Aigle* pour réduire les veilleurs au silence, soit par un bâillon ou tout autre moyen plus brutal, au besoin. Les autres monteraient ensuite. Par le même moyen, on s'emparerait d'abord des officiers ; on occuperait enfin les chambres à poudre et à munitions ; il serait alors facile de venir à bout de l'équipage.

On mena donc les chaloupes vers l'île, où elles restèrent sous la surveillance d'un seul homme. Puis tout le monde se mit à la nage, les chefs en tête, et la file, aussi silencieuse que possible, se dirigea vers l'*Aigle*.

En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, les sentinelles furent bâillonnées et attachées, pieds et poings liés, au grand mât.

Chacun des matelots occupa le poste qui lui avait été assigné.

Le capitaine, accompagné du lieutenant, se fit conduire par Holmers à la cabine de Shooter. La porte étant verrouillée à l'intérieur, Surcouf frappa doucement :

« Qui va là ? demanda une voix à moitié endormie.

— Lieutenant ! répondit Ervillard en anglais.

— Qu'y a-t-il ?

— Chut ! pas si haut. Il se passe à bord quelque chose de diabolique qu'il nous faut surveiller. Levez-vous et venez vite.

— Vraiment ? Je sais prêt tout de suite. »

On entendit du bruit, puis le cliquetis d'une arme, et enfin on aperçut une lueur par la fente de la porte.

« Attention, murmura Surcouf, il ne faut pas qu'il tire, car il réveillerait l'équipage. Saisissez-lui immédiatement les deux mains, Holmers, et toi, Ervillard, prends-le à la gorge. Je me charge du reste. »

Le verrou fut tiré et la porte s'ouvrit. Shooter apparut ceint d'une épée, ayant à chaque main un pistolet dont le chien n'était heureusement pas tiré. Avant que son regard eût pu percer l'obscurité, il était saisi aux mains et à la gorge, les pistolets lui échappèrent et des sons inarticulés s'échappèrent de son gosier ; mais il fut rapidement repoussé dans la cabine, étendu sur son lit, ligoté et bâillonné. Son lieutenant eut le même sort. Holmers, qui connaissait tous les recoins du bateau, les guida au magasin d'armes et de munitions ; on chargea les fusils, et on descendit au dortoir de l'équipage. Il était peu éclairé ; mais, l'escalier ayant craqué sous les pas, les matelots se réveillèrent. A la vue des étrangers, ils sautèrent de leurs hamacs ; mais Surcouf, ayant en main les pistolets de Shooter, cria d'une voix de tonnerre : « Que chacun reste à sa place ! Je suis Surcouf ; votre bateau est en ma possession ; le premier qui résiste sera pendu à la grande vergue. »

A ce nom, les bras levés s'abaissèrent, soit par manque de courage ou de sang-froid, tant il leur semblait extraordinaire et impossible d'avoir devant eux le corsaire si redouté et ses hommes. Ce fut seulement en voyant leurs vêtements mouillés qu'ils comprirent comment leur navire avait été pris.

« Vous allez vous rendre sans conditions, ajouta Surcouf, et monter un à un sur le pont. En

avant, marche ! »

Et, saisissant le premier par les épaules, il le poussa dans l'escalier. Le matelot ahuri obéit, et les autres le suivirent. A peine arrivé en haut, chacun d'eux était saisi et ligoté avant d avoir pu s'en rendre compte, enfin déposé dans la cale, où il était gardé à vue.

Surcouf fit alors tirer quelques coups de fusil et un seul coup de canon pour apprendre au *Faucon* que l'*Aigle* était capturé. Le signal fut compris, et une demi-heure plus tard *le Faucon* venait jeter l'ancre auprès de l'*Aigle*. Les chaloupes furent également ramenées. L'expédition avait pleinement réussi.

Il s'agissait maintenant de délivrer le missionnaire. Ni les prières ni les menaces n'avaient pu décider un matelot à dire où il était ; le lieutenant même garda le silence. Le capitaine fut alors amené sur le pont, que gardaient les hommes du *Faucon*. Quelques lanternes avaient été accrochées aux mâts pour éclairer le nouveau venu. Il était grand, maigre et courbé, son visage était loin d'inspirer confiance. On lui avait enlevé le bâillon et les liens des jambes, mais ses mains restaient attachées. Il ne semblait point abattu par sa défaite. Son visage était rouge de colère et ses yeux étincelants de rage, quand, s'avançant dans le cercle, il demanda d'une voix rauque :

« Que se passe-t-il donc ici ? Qui ose agir en maître sur mon navire ?

— Sur votre navire, monsieur Shooter ? répliqua Surcouf ; il me semble qu'il est bien à moi maintenant.

— Quelle audace ! Qui êtes-vous ?

— Surcouf, citoyen de la République française, et le bateau dont vous apercevez la lumière à bâbord est *le Faucon*, dont vous teniez tant à faire la connaissance. Comme vous le voyez, je vous ai épargné la peine de le chercher plus long temps. »

Le capitaine avait pâli ; mais il cacha son trouble et répondit fièrement :

« Surcouf ! Ah ! oui, je me rappelle avoir entendu ce nom quelque part. Que cherchez-vous à bord de l'Aigle ?

— Je cherche le capitaine Shooter.

— C'est moi, et puis ?

— Je cherche aussi un prêtre des Missions que vous avez emmené de Java, il y a quelques jours. Veuillez avoir la bonté de me dire où il se trouve ?

— Je n'aurai pas cette bonté, monsieur ; j'ai l'habitude...

— Peuh ! l'interrompit Surcouf, vos habitudes me sont absolument indifférentes ; il s'agit actuellement de mon bon plaisir. Je vous conseille de ne pas me prendre pour un homme avec lequel on puisse jouer la comédie. Je pense que vous ne vous faites pas illusion sur la situation dans

laquelle vous vous trouvez. Voulez-vous me dire, oui ou non, où se trouve ce prêtre ?

— Le capitaine Shooter ne répond pas à un Surcouf.

— Vraiment ? Vous êtes mon prisonnier et, puisque vous ne voulez pas me répondre, on va vous faire ouvrir la bouche. Ervillard, trente coups de garcette sur le dos de cet homme, je vous prie. »

Shooter poussa un cri rauque, puis reprit :

« Vous n'oseriez pas faire cela. Il y a encore un droit des gens ! Je ne suis pas un pirate, j'ai mes lettres d'autorisation comme corsaire et, si vous n'en teniez pas compte, le capitaine Shooter saurait vous forcer à lui rendre justice. Tremblez à l'idée de ma vengeance. Vous m'avez pris mon bateau ; mais vous devez me déposer au port le plus proche, et là je vous montrerai ce qu'il en coûte de menacer du fouet un homme comme moi.

— Vous me montrez en attendant que la colère a une influence des plus fâcheuses sur votre courtoisie, répliqua Surcouf. En réalité, je ne dois ici compte à personne de mes ordres ou de mes actes. Toutefois, en raison de votre mentalité, je consens à vous donner quelques explications. Oui, il y a un droit des gens ; mais c'est justement pour cela qu'un corsaire n'a pas la permission d'agir comme un pirate, et c'est pour cela aussi que tout honnête marin doit traiter un pirate comme un bandit. Que vous ayez des pouvoirs ou non, cela m'est absolument égal. J'ai la preuve que vous avez attaqué des colonies sans défense et tué de paisibles marins, bien qu'ils se soient rendus à vous sans résistance. J'ai la preuve que vous faites une guerre sans merci aux pieux ecclésiastiques, dont les seules armes sont des paroles de charité ou de bonté. Je n'ai pas à m'occuper des autorisations que vous pouvez avoir : vous êtes un pirate et pas autre chose, donc hors la loi. Je ne vous dois pas d'égards, je ne crains pas votre vengeance, et vous ferai remarquer de plus que je ne suis nullement obligé de vous déposer dans le port le plus proche. J'ai, au contraire, le droit de faire pendre tout pirate que je rencontrerai. Mais assez de paroles, voici quel va être votre sort : si vous répondez à mes questions, je me contenterai de vous remettre comme pirate au gouverneur de la première possession française que je trouverai sur ma route ; si vous vous obstinez au contraire dans votre mutisme, je commencerai par vous faire fouetter et, si cela ne suffit pas à vous délier la langue, je vous pendrai à la grande vergue.

— Essayez donc ! s'écria Shooter, fou de rage. Cela vous portera malheur.

— Lieutenant Ervillard, agissez ! commanda Surcouf.

— Par le diable, il oserait ! dit l'Anglais. Laissez-moi, je vais répondre. »

Et il avoua avoir livré le prêtre le matin même aux Dayaks de Souroukou.

« Qu'avez-vous reçu en échange ?

— Une bourse pleine de poudre d’or que vous trouverez dans ma cassette.

— Où habitent ces Dayaks ?

— A une heure en amont de l’embouchure de la petite rivière.

— Si je retrouve celui que je cherche sain et sauf, je vous remettrai au gouverneur comme je l’ai dit ; mais, s’il lui a été fait le moindre mal, vous serez pendu ici même. Il est donc de votre intérêt de m’indiquer un de vos hommes pour servir de messager auprès des Dayaks. Il emportera la bourse et sera accompagné de deux autres hommes habitués à trafiquer avec ces sauvages. Dites un nom.

— Harcroft.

— Cela suffit. Je dois maintenant vous présenter un brave homme qui a appris à ses dépens que vous êtes un pirate et à qui nous devons de vous avoir approchés si facilement et si victorieusement. »

Sur un signe de Surcouf, les marins s’écartèrent pour laisser passer l’Allemand.

« Holmers ! Canaille !... » cria le prisonnier en tendant les poings malgré ses mains enchaînées et en essayant de se précipiter sur son accusateur.

Mais on le retint et on l’emmena sur *le Faucon*.

A la pointe du jour, une barque se rendit à terre avec les trois envoyés. Harcroft était justement celui qui avait conclu le marché avec Karima, le chef des Dayaks, et ses compagnons connaissaient assez le malais pour remplir leur mission.

Il avait été convenu que si les trois hommes n’étaient pas de retour à midi, Surcouf, guidé par Holmers, qui connaissait la côte, irait à la rescousse.

A midi, personne n’était de retour. Surcouf remit le commandement des deux navires au lieutenant Ervillard et descendit lui-même dans une embarcation avec vingt hommes bien armés et revêtus de vêtements superposés pour empêcher la pénétration des flèches empoisonnées. Ervillard les suivit de loin, pour les aider, au besoin, de ses canons.

La côte, à l’embouchure du fleuve, était sablonneuse et stérile ; mais à peu de distance, c’était la forêt vierge, dont l’accès est très difficile à cause de l’enchevêtrement des lianes. On y voyait des arbres de près de quarante mètres de haut et sept mètres de tour. Leur écorce était blanche et fendillée et leurs fruits étaient de la grosseur des prunes. Leur suc laiteux provoque, par sa seule évaporation, de douloureux ulcères. Leur tronc était souvent enlacé par une liane dont les rameaux supérieurs portaient des feuilles elliptiques et des fleurs d’un blanc verdâtre à odeur de jasmin. C’était le fameux strychnos à noix vomique, dont la racine fournit le poison connu sous le nom de

upas.

Introduit dans la moindre blessure, ce poison provoque de violentes crampes et amène la mort. Tout auprès se voyait aussi une plante à feuilles velues et fleurs d'un blanc rosé, haute de deux mètres, « l'alpinia galança », puis le gingembre et enfin le capsicum à baies blanches. C'est avec ces cinq plantes et quelques autres que les indigènes de l'Archipel indien préparent leurs flèches empoisonnées. Ils ajoutent à une certaine quantité de suc d'antiar, un dixième de cette quantité de sue de galança, autant de suc de gingembre, de la racine d'arou, le jus d'un oignon et un peu de poivre noir pulvérisé. Le tout est intimement mélangé et additionné de suc de noix vomique javanaise et de graine de capsicum, qui provoque un bouillonnement du mélange. Quand, ce bouillonnement cesse, le mélange est filtré. Absorbé par l'estomac, il provoque au plus de violents vomissements ; mais, introduit dans le sang, il est mortel.

Cette forêt était aussi habitée par des animaux féroces de grande taille, comme les marins purent s'en convaincre par les traces d'un énorme rhinocéros qui longeaient la rivière et en rejoignaient d'autres.

Les dangers auxquels on se trouvait exposé exigèrent la création d'une avant-garde composée de cinq hommes conduits par Holmers, chargés d'examiner le chemin et ses environs.

Au bout d'une demi-heure de marche en avant, Holmers fit signe qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire.

Tous les autres s'avancèrent jusqu'à une sorte de clairière où les rhinocéros avaient l'habitude de venir boire à la rivière. Cette clairière, limitée à droite par le cours d'eau, l'était à gauche par la forêt et, en avant,... par une rangée de Dayaks armés, dont une autre troupe, de l'autre côté de la rivière, brandissait des lances en hurlant.

« Ah ! dit le batelier, qui portait un fusil et une matraque, ils nous coupent le passage ! Je pense, capitaine, que nous allons les repousser en masse ?

— Non, répondit celui-ci, nous ne savons pas encore s'ils viennent à nous en amis ou en ennemis. »

Il laissa la plus grande partie de ses hommes en arrière et s'avança avec Holmers et trois autres jusqu'à vingt pas environ des Malais. Il se sentait couvert par les premiers, qui, de l'endroit où ils étaient, pouvaient atteindre les Dayaks de leurs balles. Les sauvages, de leur côté, s'avancèrent au nombre de cinq. L'un d'eux cria en levant son javelot :

« *Ada tuan-Ku* ? c'est-à-dire : Qui êtes-vous, seigneur ? »

Ces mots, qui constituent chez les Dayaks une formule de politesse, laissaient supposer que les

indigènes n'avaient pas de mauvais desseins. Surcouf connaissait assez de malais pour leur répondre :

« Je suis le chef de ces hommes. Qu'est-ce qui vous amène ici ?

— Nous voulions t'accueillir.

— Comment saviez-vous que nous venions ?

— Par les trois hommes que tu nous a envoyés.

— Où sont-ils ?

— Il n'y en a plus que deux, et nous les avons faits prisonniers.

— Pourquoi ?

— Ils ont tué un des nôtres. Ils venaient nous réclamer le missionnaire et, comme c'est moi le chef, ils voulaient me rendre l'or. Mais moi je voulais un fusil avec du plomb et de la poudre. Ils me le refusèrent et, apercevant le missionnaire, ils voulurent l'emmener avec eux. Nous nous y opposâmes. C'est alors que l'un d'eux tua le fils de mon frère d'un coup de couteau. Mon frère était absent, je pris ma lance et blessai le meurtrier à la main ; il tomba mort, car mon arme avait été trempée dans le tabou-upas. Nous avons garrotté les deux autres, et ils sont enfermés dans ma case, où tu pourras les voir. »

Ces paroles semblaient être l'expression de la vérité. Les messagers avaient agi imprudemment en excitant les Malais.

« Et que voulez-vous maintenant en échange du missionnaire ? demanda Surcouf.

— Ce que j'ai dit, car je ne parle pas deux langues différentes. Seulement il faudra aussi nous payer le mort.

— II me semble qu'il est payé, puisque tu as tué le meurtrier. Cependant je te permets de fixer un prix.

— C'est son père qui le fera, tu le trouveras assis auprès du cadavre. Viens avec nous.

— Nous garantis-tu notre sécurité ?

— Oui, vous serez nos hôtes. »

Tous descendirent la rivière jusqu'à une petite clairière, où, à l'ombre des arbres, se trouvaient les misérables cabanes des Dayaks. On se réunit pour délibérer dans la plus grande, qui était celle du chef et où s'étaient réunis tous les personnages importants de la tribu. Le frère du chef y était aussi, revêtu de tous les insignes de deuil.

Naturellement Surcouf demanda avant toute chose à voir le prêtre et les deux envoyés, ce qui lui fut aussitôt accordé. Il reconnut avec joie le frère Martin, qui avait peine à revenir de son

étonnement à la vue de tant d'Européens. On ne l'avait pas laissé parler aux envoyés, et il était loin de se douter de l'heureux changement de sa situation. Quand son regard s'arrêta sur le capitaine, il sembla chercher en vain un souvenir dans sa mémoire.

« Je m'appelle Surcouf, dit le marin en s'avançant.

— Robert Surcouf, le capitaine Surcouf ! Je vous reconnais maintenant. Venez dans mes bras, mon vaillant bienfaiteur ! »

En peu de mots, le frère Martin raconta comment, après avoir gagné l'Italie, il avait quitté l'Europe pour évangéliser les Indes. Il avait supporté de grandes souffrances, mais les pires avaient été pour lui à bord de l'*Aigle*, où l'on s'était moqué de sa foi de la manière la plus insultante. Enfin il avait été vendu pour être immolé en sacrifice au prochain enterrement. Surcouf lui promit la liberté et lui raconta, à son tour, la capture de Shooter.

Les deux envoyés encore vivants étaient les hommes du *Faucon*. Le mort était le pilote anglais qui avait agi si maladroitement, croyant s'attirer les bonnes grâces de Surcouf.

Les négociations recommencèrent. Le chef des Dayaks n'aimait pas les détours et l'on ne perdit pas de temps en vaines discussions.

« Nous voulons vaincre nos ennemis, dit-il nettement, et avons besoin pour cela d'armes comme les vôtres. Je demande donc un fusil, de la poudre et des balles en échange du missionnaire, s'il ne veut pas rester ici. S'il préfère rester, il nous enseignera ce que nous ignorons. Les Dayaks qui sont là-haut dans les montagnes et ceux qui vivent dans l'intérieur de l'île ne savent pas penser. Nous reconnaissons que vous êtes beaucoup plus sages que nous et nous voulons apprendre par vous ce que nous ne savons pas. Nous voulons faire un pacte avec vous, si tu y consens ; je te montrerai de la poudre d'or et de belles pierres, que nous trouvons dans la montagne, et tu me diras combien de fusils, de poudre et de balles tu peux me donner en échange. Nous voudrions aussi des étoffes et des habits. Puis nous nous séparerons en amis, et nous serons heureux si tu reviens ou nous envoie un messager. »

Surcouf s'étonnait d'une proposition aussi avantageuse.

« Ceci n'est pas l'effet du hasard, mais de la volonté de Dieu, lui dit le prêtre. Le Seigneur a conduit cet homme pour le mener dans le droit chemin, et il m'indique en même temps le lieu où je pourrai exercer mon activité d'une manière heureuse. Je reste ici ; voulez-vous seulement avoir soin que je puisse rester en communication avec l'Ancien Continent ?

— Je vous le promets volontiers, » répondit Surcouf. Et, se tournant vers Karima : « Tu nous as parlé avec la sagesse et la raison d'un homme appelé à devenir le chef de beaucoup d'autres. Le pays d'où je viens peut te donner tout ce que tu désires : protection, armes, vêtements, outils de

toutes sortes. Tu as conquis mon amitié, je vais te faire apporter par mes hommes ce que tu demandes. J'ajouterai même ce que tu voulais pour la liberté du missionnaire, bien qu'il consente à rester parmi vous. Si tu t'engages à le protéger, je te donnerai encore trois pistolets, deux fusils, trois pots de fer pour faire cuire les aliments, un habit rouge et bleu pour toi, un miroir plus large que ta tête et toutes sortes d'autres choses. Veux-tu me montrer la poudre d'or et les pierres ? »

Sur un geste de Karima, trois hommes apportèrent de petits sacs contenant environ vingt livres de poudre d'or pur et des pierres qui étaient de véritables diamants, quelques-uns de la grosseur d'un pois.

« Que demandes-tu en échange ? dit Surcouf.

— Dis toi-même, maître, ce que tu juges raisonnable.

— Eh bien ! je vais te donner pour cela... un canon ! »

Ce mot produisit un effet magique sur les assistants. Tous les visages s'éclairèrent de joie et le chef s'écria :

« Un canon ! Est-ce possible ?

— Je te le répète, tu auras un canon avec cent gros boulets et de la poudre pour cent coups.

— Tu es vraiment notre meilleur ami. Grâce à toi, nous pourrons vaincre désormais nos adversaires. »

Un long cortège se mit immédiatement en marche vers les bateaux, qui transportèrent à bord les marins et les Dayaks. On remit aux indigènes ce qui leur avait été promis.

Surcouf resta trois jours dans la baie et prit ensuite congé des Malais et du prêtre, qu'il avait eu soin de pourvoir de tout ce qui leur était nécessaire. Il laissait derrière lui de véritables amis, chez lesquels il s'était ainsi créé un poste d'abri où il revint souvent jeter l'ancre par la suite.

Le capitaine Shooter fut remis aux autorités militaires de Maurice, et eut à répondre de ses méfaits devant un conseil de guerre. On n'entendit plus parler de lui, et il est probable qu'il eut la fin qu'il méritait.

CHAPITRE V

A PARIS

La Révolution française était terminée. Le Consulat avait fait place à l'Empire, et le petit Corse, devenu grand souverain, s'était entouré d'une cour brillante d'officiers supérieurs et de grands dignitaires. Toute l'Europe obéissait à sa voix, et seule la fière Albion refusait de faire sa partie dans le concert politique. De même que l'étoile de Napoléon s'était élevée, elle devait bientôt décliner et, sortie du néant, retourner dans le néant, météore disparu à jamais !

Les ports français étaient si étroitement bloqués par les Anglais depuis plusieurs années, que c'est à peine si un bateau pouvait gagner la mer, et le commerce était à peu près ruiné. De plus, la France avait dû remettre la presque totalité de ses colonies à l'Angleterre et avait éprouvé ainsi des pertes considérables. Elle aurait pu éviter ces coups ou du moins les rendre à l'adversaire, si Napoléon avait été aussi bon amiral que général. Mais il ne connaissait rien à la marine et méditait alors le plan gigantesque, qui échoua si malheureusement, d'attaquer l'Angleterre par les Indes en passant par la Russie conquise.

Il provoqua ainsi, au sein de l'Europe, une redoutable coalition qui absorba toute son attention et l'empêcha de voir le chemin le plus court et le plus sur par lequel il aurait pu triompher de son ennemie.

Toutes ses tentatives de descente en Angleterre avaient échoué. Il lui manquait une flotte importante et des chefs capables de se mesurer avec les amiraux anglais d'alors.

On dépensait des sommes importantes pour construire de nouveaux navires qui étaient capturés par les Anglais dès qu'ils prenaient la mer. Et pourtant Napoléon, en cette année 1801, aurait pu s'enrichir d'une nouvelle invention, grâce à laquelle il eût inspiré à ses adversaires une crainte salutaire.

Fulton, le célèbre mécanicien américain, était venu à Paris démontrer qu'il était possible d'actionner les bateaux par la vapeur. D'accord avec l'ambassadeur américain à Paris, Livingstone, il fit des essais auxquels on ne prêta aucune attention. Il se rendit alors en Angleterre, où il n'eut pas plus de succès. Toutefois il n'abandonna pas son idée et revint deux ans plus tard à Paris, ayant appareillé son premier bateau à vapeur à ses frais. N'ayant obtenu aucun appui, il s'adressa personnellement au Premier Consul, qui lui accorda une audience.

Les deux génies se trouvaient face à face dans un salon des Tuileries.

« La force de la vapeur, disait Fulton après une longue discussion sur sa découverte, sera d'une utilité incontestable pour la navigation, qu'elle facilitera d'une manière inespérée. Elle abolira les distances, aplanira les obstacles, et diminuera les dangers et les catastrophes. Elle simplifiera la manœuvre, qui ne dépendra plus du vent ni de la voilure. Le souverain qui fera construire le premier navire de guerre à vapeur sera le maître de toutes les marines. »

Le consul avait écouté en silence avec un sourire moqueur. Prenant Fulton par le bras, il l'attira vers une fenêtre et, lui montrant la foule des passants, il demanda d'un ton sarcastique :

« Voyez-vous la nouvelle invention que beaucoup de gens ont aussi à leur bouche ?

— Je la vois, répondit Fulton, c'est le cigare, que l'on commence à fumer en France.

— Eh bien ! tous ces fumeurs sont des machines vivantes, ils font de la fumée et rien de plus.

— Je me permettrai de vous faire remarquer qu'il ne faut pas confondre la fumée avec la vapeur. »

Le consul n'était pas habitué à être repris par un vulgaire mécanicien. Ses sourcils se froncèrent et sa voix se fit plus cassante encore pour répliquer :

« Vapeur ou fumée, c'est identique. Comment voulez-vous qu'elles mettent un navire en marche ?... C'est stupide ! »

Fulton n'essaya pas une nouvelle protestation ; mais il reprit poliment et respectueusement :

« Je répète pourtant et soutiens formellement : le souverain qui possédera le premier navire à vapeur sera en peu de temps le maître de la mer. Je ne suppose pas que vous reculiez devant les quelques frais nécessaires pour en faire l'essai. Je vous rappelle la haine de l'Angleterre pour la France. Eh bien ! avec une flotte à vapeur, le maître de la France pourrait dicter ses volontés aux Anglais, à Londres même. » Napoléon se retira de la fenêtre et répondit froidement :

« Mon ami, je n'ai pas l'habitude de confier ma chance à la vapeur. Je suis suffisamment instruit de votre projet pour savoir qu'il ne mérite pas mon attention. » Et, d'un geste de main impérieux, il fit comprendre à Fulton que l'audience était terminée.

Ce dernier partit avec un espoir de moins. Le consul, lui, ne se doutait pas que, devenu empereur, il se rappellerait cette heure avec un regret amer.

Il devait déjà y penser moins d'un an plus tard. L'empereur Napoléon avait rassemblé près de Boulogne et près d'Utrecht de puissantes forces militaires pour une descente en Angleterre. De leur côté, les Anglais avaient si bien augmenté leur surveillance des ports français, que pas un navire n'en pouvait sortir. Tous les bateaux qui sillonnaient les eaux françaises étaient arrêtés, visités et fouillés. S'ils étaient français ou portaient des marchandises à destination de la France, ils étaient capturés. Le ministre de la Marine avait presque tous les jours à ce sujet des conversations souvent

fort orageuses avec l’empereur.

Au cours d’une de ces discussions sur le blocus, le ministre ajouta :

« Dans notre pénible situation, il est consolant de savoir qu’il est des hommes assez habiles et assez courageux pour échapper aux ogres anglais. »

L’empereur releva la tête :

« Qu’y a-t-il de nouveau ? Hugues a-t-il fait quelque chose ? »

L’amiral Hugues était un des quelques marins français dont les opérations réussissaient parfois.

« Non, répondit le ministre. Il s’agit d’autre chose, c’est presque un petit roman maritime.

— Racontez-le, bien que les romans m’intéressent peu.

— Une frégate de l’escadre anglaise du commodore Dancy a abordé à Belle-Isle, en face Saint-Palais, pour faire peur aux habitants de l’île. Tandis que l’équipage était à terre, arrive un petit brick battant pavillon anglais. Il approche de la frégate, l’emmène et s’éloigne en arborant le pavillon français. Le lendemain, la même frégate, suivie du brick, pavillon en berne, comme s’il était capturé par elle, arrive en vue de l’escadre anglaise chargée du blocus devant Brest. Elle fait flotter les couleurs anglaises et, comme chacun la connaît, on pense qu’elle est envoyée par Dancy avec une mission pour le commandant de l’escadre et qu’elle s’est emparée du navire français en route. Elle salue, et tous les anglais lui répondent. Elle s’approche du bateau amiral, semble vouloir le contourner, quand tout à coup le pavillon anglais est descendu pour être remplacé par le pavillon français sur les deux bateaux, qui envoient une bordée de boulets dans le bateau amiral et se sauvent dans le port, protégés par les batteries du Goulet. L’ennemi, qui s’était précipité à leur poursuite, est obligé de reculer devant les boulets français. »

Les yeux de l’empereur étincelèrent :

« Voilà une action héroïque, à peine croyable ! s’écria-t-il.

— Sire, je vous dis un fait réel.

— J’ai été, moi aussi, témoin d’un fait du même genre. Un tout jeune marin prit un navire anglais avec lequel il passa sans se cacher à travers la flotte de l’amiral Hood. Il s’appelait Robert Surcouf, et c’est de lui que chaque courrier venant des Indes nous apporte de nouveaux exploits. Votre héros devait en tout cas connaître admirablement la Bretagne et le port de Brest.

— Assurément, il est né en Bretagne.

— Robert Surcouf était aussi un Breton. Quel est le nom du vôtre ? Il est bon de le noter, car on pourra en avoir besoin.

— Votre Majesté vient de le nommer deux fois.

— Ah ! c'est Surcouf ? Vraiment lui ?

— Lui-même, sire.

— Alors je crois à la capture de la frégate. C'est un exploit unique. Il faut tâcher de gagner cet homme, lui donner un vaisseau de guerre, puis une escadre. Veuillez vous en occuper, c'est ma volonté.

— Je remercie Votre Majesté en son nom. Il ne nous apporte pas seulement la frégate capturée, mais encore des nouvelles, des lettres, de l'argent des îles de France (maintenant Maurice) et Bourbon. Le gouverneur de la première me fait savoir qu'il lui a été remis par Surcouf, en ces trois derniers mois, onze bateaux pris à l'ennemi. La France est redevable à ce brave marin, non seulement des pertes étrangères, mais encore du gain que lui procure la vente de ces navires et de leurs cargaisons. Je suis convaincu que ce jeune Breton serait redoutable pour les Anglais si on le mettait à la place qui lui convient. Et pourtant il est d'une simplicité et d'une modestie que j'ai rarement vues chez les gens de son mérite.

— Comment ! vous le connaissez ? dit l'empereur rapidement.

— Pardon, sire. J'allais vous annoncer qu'il m'avait demandé hier une audience que je lui ai accordée pour aujourd'hui.

— Alors, il est à Paris ?

— Il est ici pour un procès qu'il intente au gouverneur de l'île de France, parce que ce dernier refuse de lui donner la part entière qui lui revient sur la vente de ses prises.

— A combien se monte cette part ?

— A un million et demi de francs environ. Il vient justement de gagner un procès du même genre, dans lequel le Corps législatif s'est prononcé en fa faveur. Il s'agissait cette fois de sept cent mille francs.

— Un corsaire gagne des sommes si énormes ?

Seulement un corsaire de l'habileté et de la perspicacité de Surcouf. Que Votre Majesté veuille bien réfléchir aux tommes considérables qui lui sont nécessaires pour pouvoir toujours tenir ta mer. On sait de plus que Surcouf ne garde pas un franc pour lui. Il est le père, l'ami, le trésorier de nos colons aux Indes, qui ne peuvent malheureusement compter sur d'autre protection et d'autres libéralités que les siennes.

— Gagnera-t-il son procès ?

— Je n'en doute pas un instant.

— Je puis en décider moi-même sans avoir recours à une sentence arbitraire de la justice.

Peut-on voir ce Surcouf comme par hasard ?

— J'ai à lui parler. Votre Majesté n'a qu'à m'indiquer l'heure à laquelle je dois le recevoir.

— A 11 heures du matin. Ayez soin qu'il soit exact. Combien a-t-il touché pour la frégate ?

— On est en train d'évaluer ce qui lui revient.

— Qu'on ne s'en occupe pas, je le dédommagerai moi-même... »

Il y avait alors dans le faubourg Poissonnière un petit hôtel, non point élégant, mais semblable plutôt à une belle auberge dont le tenancier avait soin, comme ses clients le savaient, de ne recevoir que des gens fort convenables. C'était le brave oncle Carditon qui en était le propriétaire, et il racontait souvent volontiers et en détail comment, grâce à Surcouf, il avait fait de très bonnes affaires dans sa taverne de Toulon et avait pu venir s'établir à Paris.

Depuis la veille, Carditon était de fort bonne humeur, mais aussi très occupé. Robert Surcouf était descendu chez lui avec son lieutenant Ervillard, son pilote Holmers et quelques hommes du *Faucon*. Le patron avait à cœur de les bien recevoir, et c'est à peine s'il prenait le temps de raconter, tout en courant, à ses clients habituels que Surcouf avait eu la veille une audience du ministre et qu'il venait de recevoir une lettre apportée par un domestique en livrée. Il n'avait encore jamais eu de clients en rapport avec les ministres de l'empereur, et il y avait bien des hôtels réputés dont les clients n'avaient jamais parlé à un ministre.

La lettre en question contenait un rendez-vous donné à Surcouf pour le lendemain, à 10 heures et demie précises, chez le chef des Affaires maritimes.

Il s'y rendit donc et fut conduit directement dans le cabinet du ministre, où ce dernier le reçut avec la plus parfaite courtoisie.

« Je ne vous ai pas fait appeler au sujet de votre procès, commença-t-il, mais pour avoir de vous quelques renseignements sur certaines questions maritimes concernant les contrées où vous naviguez de préférence. Il y a actuellement si peu d'hommes qui puissent me donner les éclaircissements dont j'ai besoin, que je suis obligé de profiter de votre présence. »

Il étendit alors devant lui une certaine quantité de cartes marines au sujet desquelles ils eurent une conversation très animée, à laquelle le ministre sembla prendre beaucoup d'intérêt.

Tout à coup, la porte s'ouvrit et un domestique annonça l'empereur.

« Excellence, dit Napoléon en entrant, je viens vous entretenir personnellement de... Ah ! ajouta-t-il, vous êtes occupé ?

— J'ai fini, répondit celui-ci, et suis du reste à toute heure à la disposition de Votre Majesté. »

L'empereur avait regardé attentivement Surcouf pour surprendre l'impression que lui causerait la présence inattendue du chef des Français. S'il avait compté sur quelque étonnement, il fut vite

détrompé. Surcouf se retira de côté avec un profond salut, mais sans la moindre émotion, et regarda le ministre comme pour prendre congé. Celui-ci le présenta en disant :

« Capitaine Surcouf, Majesté.

— Capitaine ! répéta froidement Napoléon, qui donc vous a fait capitaine ? »

Ce ton aurait effarouché plus d'un brave ; il ne fit cependant aucune impression sur Surcouf, qui répondit, calme et le regard brillant :

« Pas la France, sire, mais l'expérience de la mer. La France ne m'a pas donné de bateau ; mais j'en ai pris un dont je suis devenu le capitaine. Ceux qui m'honorent de ce nom n'en connaissent probablement pas d'autre qui me convienne, puisque le temps est passé où chacun s'appelait citoyen. »

Il avait paré l'attaque de l'empereur et rendu deux coups qui avaient porté, comme l'indiquait le frémissement des lèvres de l'empereur.

« Regrettez-vous ce temps ?

— Je désire avant tout le bonheur de mon pays. Or, dans ce temps, il était malheureux. Puisse-t-il ne plus l'être !

— Qu'entendez-vous par le bonheur d'un peuple, et du peuple français en particulier ? demanda Napoléon avec un sourire embarrassé.

— Rien autre que ce qui fait le bonheur de l'humanité : le bien-être intérieur et extérieur.

— Et comment l'obtenir ?

— Par un régime de paix et une voie largement ouverte aux productions honnêtes de l'esprit et des mains.

— Et si le régime pacifique n'est pas possible ?

— On l'obtient par des moyens dignes, employés avec sagesse et force.

— Le corsaire est-il un moyen tout indiqué ? demanda l'empereur en riant.

— Non, répondit-il franchement. Il viendra un temps où cette pitoyable organisation sera condamnée, et toutes les puissances maritimes se réuniront pour l'abolir. Cependant, bien que je sois moi-même un corsaire, ma conscience ne me le reproche pas, car j'ai toujours essayé d'agir sans dureté et pour le bonheur des pauvres gens. Je n'ai commis ni le crime ni l'injustice, car je suis le ver qui se glisse sous le pied de l'ennemi, parce que je n'ai ni la mâchoire du lion ni la griffe de l'ours.

— Et cependant un ver avec lequel il faut compter. On a souvent entendu parler de vous. Pourquoi n'entrez-vous pas dans la marine ?

— Parce qu'on n'y a pas voulu de moi.

— Peut-être a-t-on changé d’avis. Il faut vous en informer.

— Ce n’est pas moi qui demanderai à celui qui m’a fermé la porte de me l’ouvrir. On m’a bien laissé comprendre qu’on était content de mes petits services ; d’autres pays aussi m’ont fait des offres, mais je n’ai aucune raison de modifier mes idées. J’ai combattu pour ma patrie, bien qu’elle m’ait repoussé ; je lui resterai toujours fidèle, même si elle ne m’offre pas davantage.

— L’ingratitude supposée de la patrie a été pour beaucoup l’éperon qui les a excités à l’action ; vous n’aurez pas non plus à vous en plaindre... On dit que vous êtes en procès ?

— On veut me retenir l’argent que j’ai acquis loyalement pour le distribuer à ceux qui ne peuvent compter sur aucun autre secours.

— Je suis convaincu qu’il vous sera fait justice... Je vois ici des cartes. Son Excellence a-t-elle fait appel à votre expérience ?

— J’ai eu le plaisir de pouvoir répondre à quelques-unes de ses questions.

— Et c’est pour moi de la plus haute importance, ajouta le ministre. Surcouf est l’homme à qui il faut s’adresser quand on veut être renseigné sur les affaires des Indes.

— Je m’y intéresse aussi, reprit l’empereur. Je vous ferai savoir l’heure à laquelle je désire vous entretenir. »

Et il congédia Surcouf d’un geste.

Quelques jours plus tard, l’oncle Carditon ne fut pas peu surpris de voir s’arrêter à sa porte une voiture de laquelle descendit un officier de l’empereur. Ce dernier demanda le capitaine Surcouf et, quand on lui eut répondu qu’il était absent, il pria l’aubergiste de lui dire que Sa Majesté lui ferait l’honneur de le recevoir le lendemain à midi.

La voiture était disparue depuis longtemps, que l’oncle Carditon restait encore ébaubi, la bouche ouverte, devant sa porte. Quel honneur pour son auberge ! Il ne manquerait pas de raconter cela à tous ses clients, bien qu’il n’en eût guère le temps.

Le lendemain, Surcouf, exact au rendez-vous, était reçu par l’empereur dans la même pièce où Robert Fulton avait eu son audience. Un imperceptible signe de tête répondit à son profond salut, et l’empereur commença :

« Capitaine Surcouf, je me suis occupé de votre affaire ; on vous paiera la somme contestée dès que vous le voudrez. » Napoléon semblait s’attendre à une reconnaissance enthousiaste. Le marin lui répondit au contraire tout simplement :

« Sire, je vous remercie ; j’avais assez de confiance dans les juges de France pour éviter de vous importuner de cette affaire.

— Je ne comprends pas, intervint brusquement l’empereur. Mon intervention n’a fait que

hâter la décision des juges. Il en sera de même pour la frégate que vous avez enlevée à l'ennemi. Prenez ce portefeuille, ajouta-t-il, il contient exactement la somme que vous réclamez. »

Surcouf prit le portefeuille et dit en s'inclinant :

« Je remercie de nouveau Votre Majesté. Grâce à elle, je n'ai plus besoin de rester plus longtemps à Paris dans l'inaction et puis repartir où m'appelle mon devoir.

— Vous allez quitter la France ?

— Oui.

— En ce moment où tous les ports sont fermés et où aucun navire ne peut en sortir ?

— Sire, dit Surcouf en souriant, je suis entré malgré le blocus et malgré lui je regagnerai le large.

— Eh bien ! ne m'exprimerez-vous pas un souhait que je puisse exaucer ?

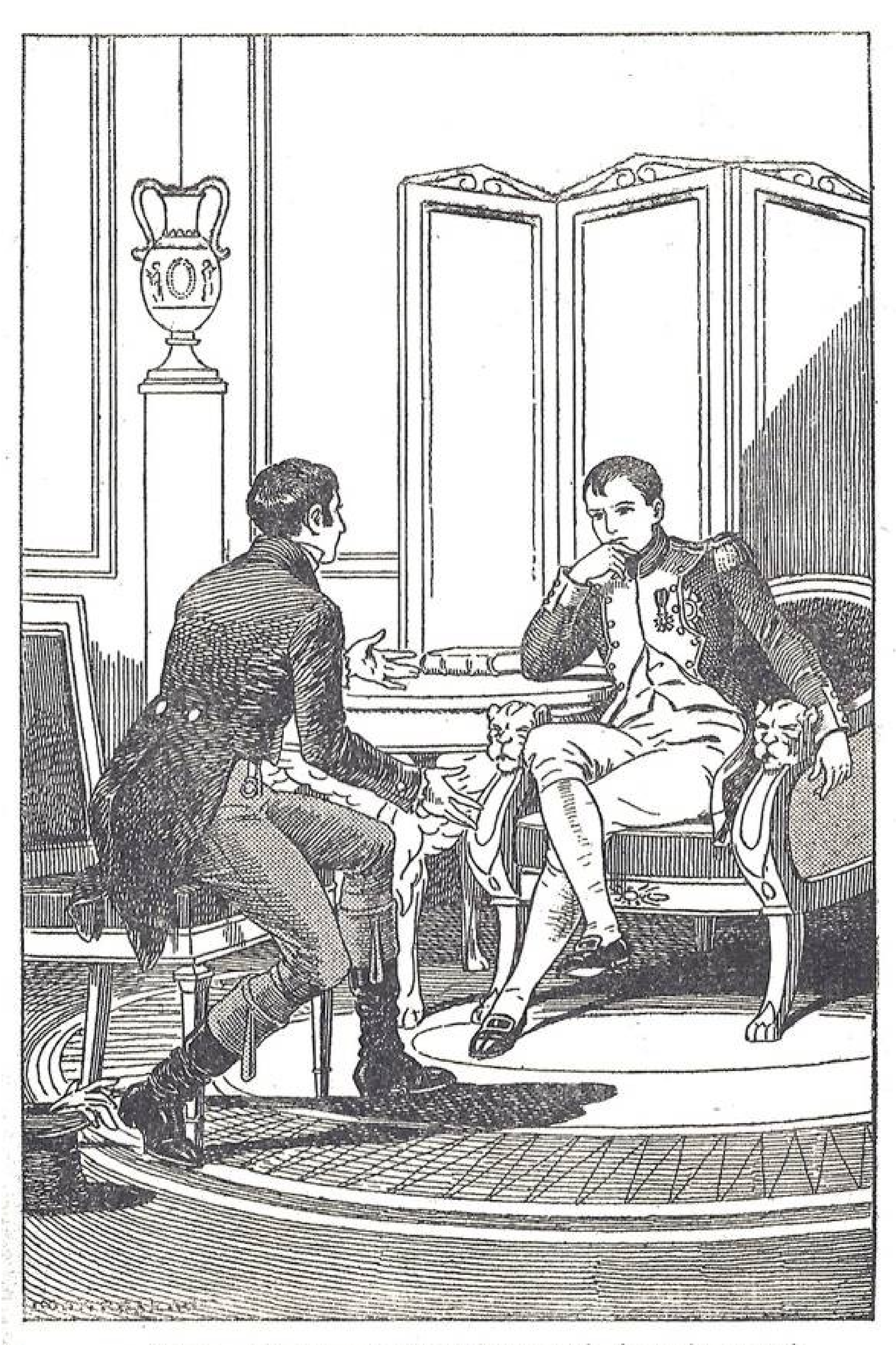
— Je me permettrai d'en exprimer deux à Votre Majesté. Le premier, au sujet de mon brave Bert Ervillard. Malgré sa jeunesse, il est un des plus habiles marins que je connaisse. Il a été le compagnon de mes victoires et rendrait de grands services à la marine française.

— A-t-il l'intention de vous quitter ?

— Il ne se doute pas que je demande à Votre Majesté un bateau pour lui.

— On lui donnera la frégate qu'il a prise avec vous aux Anglais. Et votre second souhait ?

— C'est au sujet de mon pilote. C'est un Allemand, un des douze mille Hessois qui ont versé leur sang en Amérique pour la cause de l'Angleterre. Celui-ci n'a pas voulu combattre contre les États-Unis et s'est enfui. Porté comme déserteur, et ne pouvant, par conséquent, rentrer dans sa patrie, il a perdu sa fiancée et ses biens et a dû renoncer à la consolation de fermer les yeux à ses vieux parents. Il s'est fait marin et a parcouru toutes les mers jusqu'à ce qu'il fût pris par le capitaine Shooter, auquel il échappa et qu'il me livra ensuite avec son bateau. Depuis ce temps, il a rendu beaucoup de services à la France, car il a toujours été le premier à l'attaque. Maintenant il a le mal du pays et m'a prié instamment de vous demander d'obtenir qu'il puisse rentrer dans sa patrie sans crainte de châtiment.



« Sire, dit en souriant Surcouf, je suis entré malgré le blocus. »

— Je n'ai point à commander dans le pays de cet homme. Toutefois, pour vous être agréable, je transmettrai son désir à qui de droit. Qu'il adresse de son côté une supplique à son gouvernement, je suis sûr qu'on l'exaucera. Êtes-vous satisfait ?

— J'accepte les faveurs de Votre Majesté avec un cœur reconnaissant.

— Et pour vous, ne désirez-vous rien ?

— Sire, donnez à ma patrie la paix dont elle a besoin ; accordez-lui tout ce qui est nécessaire pour son bonheur, et vous accomplirez ainsi la réalisation de mes plus chers désirs.

— Vous ne me demandez rien pour vous, et vous me demandez pour votre patrie plus que je ne puis lui donner peut-être. Il faut tenir compte des circonstances. Chacun doit contribuer de toutes ses forces au bien de la patrie, et, malgré tout ce que vous-même avez fait pour cela, vous pourriez encore davantage dans une autre sphère d'activité. Ne voulez-vous pas essayer ?

— Majesté, votre proposition me rend très heureux ; mais je suis forcé de répondre non.

— Pourquoi ?

— Je suis un marin, un combattant ; mais je ne serai jamais un vrai guerrier. Je plains le général en chef qui ne va à la bataille que par amour de la guerre, car la guerre est une terrible nécessité. Elle ne doit être faite que dans un but sérieux et de telle manière que ce but soit atteint. Dans le cas contraire, moi, officier, je demanderais ou prendrais ma retraite.

— Ah ! je vois que vous êtes toujours le même. Vous voulez me donner un conseil comme autrefois à Toulon.

— Je ne suis pas appelé à être le conseiller de l'empereur. Je pouvais parler sans réticences au colonel Bonaparte ; aujourd'hui je puis seulement parler des raisons qui m'empêchent d'entrer dans la marine de guerre.

— Surcouf, vous pouvez et devez parler. J'accepterai votre franchise sans me mettre en colère. On dit, vous le savez, que j'ai l'intention d'aborder en Angleterre.

— Je sais, sire, que vos troupes se rassemblent à Boulogne ; mais je sais aussi qu'elles ne parviendront pas en Angleterre.

— Ah ! vous êtes téméraire dans vos affirmations.

— J'ai pour cela de solides raisons. Où donc la France a-t-elle les hommes nécessaires pour lui ouvrir la route de l'Angleterre, en chassant les Anglais qui bloquent ses ports et en coulant leur flotte ? Où sont les bateaux indispensables ? Il faudra de longues, longues années de paix, pour guérir les blessures de la marine française et pour permettre de se préparer à frapper le grand coup qui détruira la puissance anglaise, car la France n'a qu'un seul ennemi : l'Angleterre. Ah ! sire,

pourquoi avez-vous repoussé Fulton ? Sans être prophète, je prétends que, dans quelques années, c'est la vapeur qui actionnera tous les navires de guerre. Vous regretterez alors de n'avoir pas saisi cette occasion de devenir le monarque le plus puissant.

— Fulton, un rêveur, et un rêveur contagieux, puisque ses idées sont aussi entrées dans votre cerveau.

— Je parle, sans doute, pour obéira Votre Majesté, et elle peut être convaincue que je ne lui dis rien que je ne tienne pour être la vérité. Je ne suis pas un courtisan, mais un simple marin, et mon imagination pourrait me servir seulement en ce moment à me faire croire que je parle encore au colonel Bonaparte. Ce n'est point un intérêt personnel qui me pousse à le faire, puisque je retourne aux Indes, où des centaines d'hommes ont besoin de moi. Mon navire est le petit *Faucon*. Moi aussi je veux rester petit et, comme *le* Faucon, voler librement à mon gré. Je sais mal me soumettre. »

L'empereur avait écouté patiemment, sans que son visage trahît l'impression que lui causaient les paroles de Surcouf. Il se mit à sourire et lui dit, presque sur un ton de plaisanterie :

« Surcouf, votre pays natal est appelé la rude Bretagne, et vous êtes bien son enfant : brusque, franc, audacieux, pieux, fidèle, et même un peu impoli et inconséquent. Mais le colonel Bonaparte a été heureux de parler avec vous jadis et vous demande aujourd'hui de bavarder encore avec lui une petite demi-heure. Venez. »

Et ils passèrent tous deux dans une autre pièce...

Une grande heure s'était écoulée, et l'oncle Carditon apparaissait de minute en minute à sa porte pour guetter l'arrivée du capitaine. Le temps ne lui durait pas. Au contraire, quel honneur pour son auberge que son client puisse avoir droit à une si grande part du temps précieux de l'empereur !

Surcouf revint enfin. Son visage était sérieux. Il fit un petit signe de tête aimable à l'aubergiste et rentra dans sa chambre. Ervillard et Holmers l'y rejoignirent pour connaître le résultat de l'audience.

« Tu es resté bien longtemps chez l'empereur, dit le lieutenant.

— Assurément, capitaine.

— Comment ? Quoi ! à qui dis-tu capitaine ?

— Au capitaine de frégate Bert Ervillard, que je félicite de tout cœur. »

Ervillard ne parvenait pas à comprendre. Il fallut que Surcouf lui racontât en détail les circonstances de sa nomination.

« Entres-tu aussi dans la marine ? demanda le nouveau capitaine.

— Non, je retourne aux Indes.

— Alors je vais avec toi. Je ne te quitte pas ; qu'ils gardent leur frégate !

— Nous verrons cela. De plus, l'empereur m'a donné l'argent qui m'était dû. Voyons un peu combien il y a. »

Napoléon avait bien fait les choses. Et quand Surcouf ajouta que son procès était gagné, leur joie n'eut plus de bornes.

« Pilote, dit alors le marin à Holmers en lui tendant la main, tes affaires aussi sont en bonne voie. Tu vas pouvoir rejoindre ta patrie, car l'empereur appuiera ta demande. »

L'Allemand pleurait de joie, et son émotion gagna les deux autres.

Surouf continua :

« J'ai eu à soutenir aujourd'hui un rude combat entre l'ambition et la fidélité à mes principes. L'empereur n'ira pas en Angleterre ; je crois que ses préparatifs sont plutôt contre l'Autriche et la Russie. Je devais commander une escadre dans la Méditerranée ; mais j'ai refusé, parce que je ne connais à la France qu'un véritable ennemi : l'Angleterre, et ne veux combattre contre aucune autre puissance.

— Alors tu as dû être congédié sous le coup de la colère ?

— Non, au contraire. C'est une grande intelligence, un génie puissant ; mais il périra, parce qu'il cherche à atteindre le but par un mauvais chemin. »

Le lendemain, l'oncle Carditon fut de nouveau troublé dans sa tranquillité par la vue de plusieurs équipages qui s'arrêtèrent à sa porte pour laisser descendre des messieurs en riches uniformes. Ils demandèrent Surcouf.

Une demi-heure plus tard, l'aubergiste racontait à ses clients que le capitaine Surcouf avait reçu de l'empereur la croix de la Légion d'honneur et une épée ornée de pierres précieuses. Quel nouvel honneur pour sa maison !

Au bout d'une semaine, Surcouf se rendait à Brest, et, trompant la surveillance des Anglais, il réussissait avec son *Faucon* à gagner la mer.

Bert Ervillard y était venu avec lui ; mais, imitant le dévouement de son ancien capitaine, il avait accepté le commandement de la frégate. Holmers demeura encore quelque temps à Paris chez l'oncle Carditon, jusqu'à ce qu'il eut obtenu la permission de rentrer dans sa patrie.

L'étoile de Napoléon s'éteignit en juillet 1815, quand il fut emmené en Angleterre comme prisonnier sur le *Bellérophon*. On rencontra dans la Manche le premier bateau à vapeur. L'empereur, se tournant alors vers Montholon, lui dit tristement : « Quand j'ai renvoyé Fulton des Tuileries, j'ai perdu ma couronne impériale ! » Et à Sainte-Hélène, abandonné du monde entier, injurié sans cesse par le gouverneur anglais Hudson Lowe, un jour qu'il était assis sur des rochers

au bord de la mer et laissait errer ses regards au loin, il posa la main sur l'épaule de son fidèle Bertrand et murmura :

« Robert Surcouf avait raison, l'Angleterre était mon seul ennemi. Le vaillant corsaire connaissait le véritable chemin par lequel on aurait pu le vaincre. Adieu, ma belle France ! »

*
**

Robert Surcouf lutta encore longtemps avec succès contre l'Angleterre et mourut en 1827. Son nom ne devait toutefois pas s'éteindre avec lui, comme on peut le voir par le récit suivant, extrait des notes d'un voyageur, quelque cinquante ans plus tard.

Le Tedetou

Le Tedetou

I

LE TEDETOU

J'étais venu de Tripoli à Moursouk, la capitale de la province Fezzen, et étais descendu chez un riche négociant juif, Manassé ben Aharab, auquel j'avais été recommandé tout particulièrement. Il m'accueillit fort bien et m'offrit de demeurer dans sa maison, où je fus par la suite traité comme son propre enfant.

Manassé était veuf et n'avait qu'une fille, Rachel. La beauté de la jeune fille était rehaussée par l'élégance de son costume et les riches bijoux dont elle était parée, mais plus encore par la distinction et la noblesse de ses manières, et par son regard franc et tranquille, qui était la fidèle image de son âme. Elle avait à peine quinze ans ; mais à cet âge, dans les pays du Sud, l'enfance est terminée. Elle s'ingénia comme son père à me rendre le séjour de Moursouk aussi agréable que possible.

Je faisais alors un voyage qui devait me conduire très avant dans le désert, et je me préparais au changement de climat par des excursions de plus en plus longues. Mon départ causait toujours de l'inquiétude, tandis que mon retour était accueilli par la joie la plus sincère.

Je me faisais accompagner par un des domestiques de Manassé, qui s'appelait Ali. C'était un homme jeune, de vingt-trois ans environ et très serviable. Il parlait plusieurs dialectes arabes, et n'avait pas d'affections de famille pour le forcer à être sédentaire ; il était fidèle, dévoué, et surtout... honnête. Il n'avait qu'un défaut, qui me procura toutefois plus de plaisir que d'ennui : il avait un peu lu et se croyait, de ce fait, très savant. Il se tenait même pour un héros. Je dois du moins reconnaître qu'il était fort courageux. Aussi avait-il ajouté à son nom tous ceux de ses ancêtres les plus proches, selon la coutume du Sud, qui veut que plus un nom soit long, plus il honore celui qui le porte. Ali se faisait donc nommer : Ali el Hakemi Ibn Abbas er Roumi Ben Hafis Omar en Nasafi Ibn Sadek Kamil el Batal. Et comme Batal est le synonyme de héros, on peut se douter de l'effet produit par ce mot venant en dernier souligner tous les autres.

J'en étais à la dernière excursion avant mon grand voyage et décidai de pousser cette fois jusqu'au Wadi Kouhr, ce qui demandait bien une semaine. Le mot Wadi désigne une vallée ou un fleuve, mais surtout les cours d'eau qui se forment au temps des pluies et disparaissent ensuite. Ces

cours d'eau sont parfois dangereux. La pluie dans les tropiques n'est pas comme chez nous ; elle tombe du ciel comme une masse. Le torrent est formé en un clin d'œil et descend la vallée comme une trombe. S'il rencontre un campement, tout ce qui ne peut fuir ou être emporté est irrémédiablement perdu.

Il ne faut pas du reste se figurer le Sahara comme un océan de sanie désert et uniforme. Au-dessus des plaines, s'élèvent des montagnes isolées et des chaînes de collines pierreuses. On y rencontre aussi de l'eau. Où jaillit une source se forme une oasis de végétation luxuriante. Bien souvent il suffit de creuser à quelques mètres pour trouver l'eau, qui n'est pas très potable, mais s'améliore avec la profondeur, comme l'a prouvé la création des puits artésiens français.

Le Sahara a été autrefois autrement plus habité qu'aujourd'hui, et on y trouve encore des vestiges de constructions romaines que les sables mouvants recouvrent de plus en plus.

On y trouve enfin des puits secrets, creusés par quelque Bédouin détaché de la caravane et recouverts par lui d'une couche de sable telle, qu'on peut la fouler ensuite à pied ou à cheval sans se douter qu'on est si près du rafraîchissement désiré.

Généralement ces puits restent la propriété des pillards, qui peuvent ainsi compter sur un breuvage indispensable sans avoir besoin de suivre les sentiers des caravanes.

Nous partîmes donc sur deux bons chameaux de selle que j'avais achetés, tandis qu'un troisième portait tout ce dont notre jeune hôtesse avait eu soin de nous munir en plus de nos outres.

La séparation fut accompagnée, comme à l'habitude, de toutes sortes de recommandations touchant notre sécurité, notre santé, etc.

Nous franchîmes rapidement les vergers et les champs de melons d'eau qui nous séparaient du sable.

Les trois premiers jours de notre excursion se passèrent sans incident. Le Wadi Kouhr est situé dans le désert de Lybie, qui est la partie du Sahara la plus impraticable et la plus dangereuse. Depuis Moursouk, nous n'avions pas vu âme qui vive et n'en étions pas fâchés, car on s'habitua dans ces contrées à voir dans tout passant un ennemi. Il était temps que nous atteignions le Wadi, car nos outres étaient vides ; mais ni moi ni Ali ne savions où le trouver exactement. D'après mes calculs, nous avions été si vite, que nous devions y arriver avant la nuit, si nous ne nous étions toutefois pas trompés de route ; mais rien ne nous annonçait son voisinage.

Ali commençait à s'inquiéter et dit :

« Maître, nous aurions dû emmener un guide, car si nous n'atteignons pas notre but aujourd'hui, nous ne saurons dans quelle direction le chercher et serons exposés à mourir de soif.

— Ne t'inquiète pas, répondis-je. Regarde le ciel droit devant nous. Tu y verras une preuve

certaine que nous sommes dans la bonne voie. Connais-tu ces deux oiseaux qui tournent en cercle ?

— Oui, ce sont des faucons. Indiquent-ils que le Wadi est proche ?

— Assurément, mais aussi le voisinage d'hommes. Le faucon suit, en effet, les caravanes et la direction de son vol indique celle que suit la caravane qu'il accompagne. Or comme ces oiseaux planent sans avancer, on peut en conclure que celle-ci campe au repos.

— Allah ! comme tu as bien trouvé cela ! Tu es vraiment un homme capable, maître. Je le dis à ta louange et tu sais ce que valent mes compliments.

— Oui, pas grand' chose.

— Oh ! je connais tout ce qu'il y a sur terre et ma bouche n'accorde pas un compliment à n'importe qui. J'espère que tu n'en tireras pas trop d'orgueil, car la modestie est la plus belle parure de l'homme réellement instruit.

— Ne penses-tu pas que la modestie le siérait bien aussi ?

— Assurément, aussi je suis modeste.

— L'es-tu quand tu prétends connaître tout ce qui est sur terre ?

— Oui, car je ne dis que la vérité. Montre-moi un peu ce que je ne sais pas.

— Savais-tu la route qui conduit au Wadi ? Peux-tu dire quels sont les hommes qui campent devant nous ? »

Il se gratta l'oreille d'un air embarrassé :

« Tu m'en demandes trop. Comment veux-tu que je connaisse tous les hommes, leurs ancêtres et les ancêtres de leurs ancêtres ? J'ai dit que je savais tout, mais non pas que je n'ignorais rien... Tiens, voici un cavalier, » ajouta-t-il en tendant la main vers la droite.

En effet, un homme, à dos de chameau, se dirigeait vers le sud, sans doute à la recherche du Wadi. A notre vue, il arrêta sa monture un instant, puis, changeant de direction, il vint vers nous.

Je vis qu'il était riche et distingué, car il montait un animal superbe, comme on en trouve rarement dans le commerce. Une bête de cette espèce peut couvrir quatre-vingt-dix à cent kilomètres par jour et vient généralement du Sahara, où les Tibbous en font l'élevage.

Le cavalier semblait justement appartenir à cette tribu ; il avait la peau presque aussi noire que celle d'un nègre, mais le nez droit et les lèvres minces. Il était grand et élancé, mais robuste autant qu'on en pouvait juger à travers les plis de son burnous blanc. Ses cheveux pendaient en longues nattes sur son dos. Un foulard rouge lui servait de turban, un long fusil à un seul coup était posé en travers de sa selle. Il avait arrêté son chameau à dix pas de nous, et, posant sa main sur sa poitrine en guise de salut :

« Sallam (salut), nous dit-il, où allez-vous ?

— Sallam, répondis-je de même, nous allons au Wadi Kouhr.

— Savez-vous où il se trouve ?

— Non, nous n'y avons jamais été.

— Comment avez-vous pu alors deviner quelle est la route qui y conduit ?

— Dieu guide ceux qui ont confiance en lui. »

Il eut un geste de mépris :

« Dieu habite au ciel, répliqua-t-il, et il n'en est pas descendu pour chevaucher devant toi. D'où venez-vous ?

— De Moursouk. »

A ce nom, son visage s'éclaira subitement.

« Est-ce là que tu habites ? demanda-t-il.

— Non, j'y ai séjourné seulement quelque temps.

— Tu as dû pourtant faire la connaissance des habitants de la ville. As-tu vu, par hasard, un marchand juif qui s'appelle Manassé ben Aharab.

— Oui, j'étais son convive et demeurais chez lui. »

Je vis son visage s'éclairer de nouveau, et il reprit d'un ton beaucoup plus aimable :

« Allah soit loué ! Manassé est mon ami, et puisque tu es le sien, sois le bienvenu et suis-moi. »

Il ne s'était adressé qu'à moi, parce qu'il avait deviné le rôle d'Ali auprès de moi. Ce dernier en parut fâché, et comme l'étranger se disposait à partir, il prit la parole à son tour :

« Attends, lui dit-il ; ne va pas si vite. Il nous faut d'abord savoir qui tu es. »

L'autre se retourna en fronçant les sourcils :

« Et qui es-tu, toi, pour oser me parler ainsi ?

— Oser ! Je ne sache pas d'hommes à qui je ne doive pas oser parler, car je suis Ali el Hakemi Ibn Abbas er Roumi Ben Hafis Omar en Nasafi Ibn Sadek Kamil el Batal. Tu comprends ?... El Batal, el Batal ! »

Il appuya avec insistance sur cet adjectif pompeux. L'étranger eut un léger sourire et répondit :

« Oui, el Batal, j'entends bien ; tu es bien le descendant de cet homme ; mais le petit-fils ou l'arrière-petit-fils d'un héros peut être un grand lâche. Qu'es-tu donc ?

— Moi, je suis un grand guerrier et un grand savant. Il n'est aucune science qui soit fermée à mon intelligence. Quel est ton nom et de quelle tribu es-tu ? »

Le sourire de l'étranger se fit moqueur et, dédaignant de répondre à la question posée, il se retourna vers moi en disant :

« Cet homme au nom si long, est-ce ton ami ou ton domestique ?

— Le dernier, dis-je, étonné d'une telle perspicacité.

— Eh bien ! dis-lui qu'un homme libre ne se laisse pas interroger par un homme salarié. C'est à toi que je parle. Je suis un Tedetou et m'appelle Tahaf. Maintenant viens que je te conduise vers mes gens. »

Il partit devant nous, et tandis que nous allions à sa suite, Ali me dit :

« Qu'as-tu fait, maître ? Tu m'as fait monter le rouge au front. Etait-il utile de lui dire que j'étais ton domestique ?

— Oui, il n'est pas mauvais pour toi d'être rappelé une fois à la réalité, vantard !

— Alors tu n'admets pas que je sois un savant ?

— Non. »

Je m'éloignai pour échapper à de nouveaux reproches et rejoignis le Tedetou, ce nom indiquant chaque membre pris en particulier de la tribu des Tibbous.

Il m'examina du coin de l'œil et je remarquai que ses regards s'arrêtaient surtout sur mes fusils, dont l'espèce lui était inconnue. Il se tut et j'imitai son silence.

Au bout d'un moment, il me dit cependant :

« Tu seras notre hôte et tu connais mon nom. Veux-tu me dire le tien ?

— On me nomme Kara ben Nemsi.

— Alors tu es étranger ?

— Oui, Français.

— Les Français sont nos amis, et tu es aussi un guerrier ?

— Pas précisément.

— Comment, tu as pourtant beaucoup d'armes à ce que je vois !

—Je les ai seulement pour me défendre en cas d'attaque. Je suis un écrivain et par conséquent un homme pacifique. »

Il me jeta un regard de pitié et de mépris :

« Que Dieu protège ta raison ! s'écria-t-il. Tu bois chez toi de l'encre noire et portes ici deux fusils sur ton dos ! L'ardeur du soleil a-t-elle donc brûlé ton cerveau ? Qui n'est pas un guerrier n'est pas un homme. Un écrivain n'a qu'à rester avec les vieilles femmes. Tu es fort et robuste. Le prophète a dû mal t'éclairer. »

Cette phrase était insolente, je répliquai :

« Je n'ai pas besoin des lumières du prophète, car je ne suis pas un musulman, mais un chrétien. »

Je savais bien ce que je faisais en me déclarant si ouvertement. Cet homme, au regard fier et au sourire méprisant, se trompait sur mon compte ; mais il allait bientôt me connaître.

Écartant son chameau de moi, il s'écria :

« Qu'Allah me protège ! Tu es un chrétien, un giaour maudit ! Que le diable !...

— Tais-toi, l'interrompis-je en me dressant sur mes étriers. Tu estimes que ta croyance est la vraie, mais j'en fais autant pour la mienne. Tu m'appelles infidèle, et j'ai le droit de te retourner ce nom. Si je ne le fais pas, c'est que nous, chrétiens, avons l'habitude d'être polis. En tout cas, je ne te permettrai pas de m'appeler giaour ; tiens-toi-le pour dit. »

Il me regarda avec surprise, il ne s'attendait pas à cette attitude de ma part.

« Que feras-tu donc ? me demanda-t-il. Tu me tueras d'un coup de fusil peut-être ?

— Non, un insulteur n'est pas digne de ma balle. Je le descendrai simplement de ton chameau par un coup de poing.

Ceci est considéré dans le Sahara comme une injure mortelle, qui ne peut être effacée que par le sang. Aussi, sortant un pistolet de son burnous, le Tedetou s'écria :

« Me frapper, tu vas !... »

Mais, plus rapide que lui, j'avais déjà tiré mon revolver et le visais à la tête.

« Bas les armes ! lui criai-je à mon tour. Si tu tournes seulement ton arme vers moi, je te tire une balle dans la tête. Je te montrerai qu'un écrivain n'a pas besoin de rester avec les vieilles femmes et peut être un homme brave. Je t'ai rendu offense pour offense, nous sommes donc quittes. Si cela ne te suffit pas, je suis prêt à mettre pied à terre, pour combattre avec toi comme il convient entre guerriers. »

Il frémissait de colère. Toutefois, il remit son arme dans sa ceinture et dit avec une douceur affectée :

« Tu as raison ; nous nous sommes insultés mutuellement et nous sommes quittes, parce que je t'ai invité à venir chez les miens. »

Je ne me laissai pas tromper par cette feinte. Je savais trop bien que je venais de me faire en lui un ennemi irréconciliable. J'aurais préféré ne pas le suivre, mais j'avais besoin d'eau et ne pouvais en trouver que dans le Wadi, où il se rendait lui-même rejoindre sa tribu. J'étais persuadé que nous courions au-devant d'un grand danger, mais il ne me vint pas à l'idée d'en avoir peur.

II

LE PROTEGE

Nous aperçûmes bientôt à l'horizon les cimes, puis les tiges élancées des dattiers. La plaine était maintenant accidentée, et sous les arbres comme sur les petits coteaux s'étendaient plusieurs rangées de tentes et quelques huttes en terre qui formaient sans doute un village dont le Wadi avait favorisé le développement.

Quand nous fûmes environ à mille pas des habitations, le Tedetou, d'un coup de baguette, fit prendre subitement le galop à sa monture.

« Effendi, me dit Ali, cet homme médite quelque chose, si nous le rejoignions en hâte ?

— Non, répondis-je en gardant mon allure.

— Mais cet homme a certainement de mauvaises intentions. Grâce à la connaissance des êtres, que Dieu m'a accordée, je lis dans les profondeurs les plus secrètes du cœur de celui-ci. Il est tout noir et ressemble à un renard qui veut mordre. Pourquoi part-il en avant ? Pas pour annoncer nos mérites, bien sûr, ni pour qu'on nous rende les honneurs qui nous sont dus. Je t'en prie, hâtons nos pas.

— Dans quel but et pour quel résultat ?

— Hélas ! effendi, comme tu réfléchis peu ! Il n'y a pas de but sans résultat, et où il y a résultat, il y a toujours eu un but auparavant.

— Le Tedetou est bien ou mal intentionné à notre égard, c'est entendu ; mais, si nous le suivons, nous l'offenserons dans le premier cas et ne l'empêcherons pas, dans le second, d'exécuter ses mauvais desseins. »

Tahaf venait d'atteindre le village. Nous le vîmes haranguer les gens devant les tentes. Quelques-uns s'éloignèrent, ayant reçu sans doute des ordres, puis Tahaf revint vers nous et nous dit :

« J'ai été en avant pour annoncer votre arrivée. Le douar est dans la joie de pouvoir vous accueillir bientôt comme ses hôtes.

— Je te remercie, répondis-je froidement. Je te demande seulement la permission de puiser de l'eau et de me reposer au bord du puits ; nous reprendrons ensuite notre route.

— Ne connais-tu pas les lois du désert ? Ne sais-tu pas que refuser une invitation est une offense mortelle ?

— Je n'ai pas été invité

— Je le fais maintenant ; tu seras notre invité.

— De qui ?

— De tout le douar. »

Cela me semblait trop beau pour être vrai. L'invité de tout le village : cela ne voulait rien dire et ne me suffisait pas. Au cas où j'aurais besoin de secours, je pouvais être renvoyé de l'un à l'autre sans être aidé par personne. Il en serait autrement si j'étais invité par un seul homme qui ne pourrait me trahir et serait forcé de me protéger. Je feignis cependant d'être satisfait, ne voulant pas montrer dès mon arrivée que je me méfiais d'eux. Il y avait tout avantage pour moi à ce qu'ils ne me croient pas sur mes gardes.

Quand les habitants du désert reçoivent la visite d'amis ou des connaissances, il est d'usage de faire beaucoup de bruit, c'est ce qu'on appelle une fantasia ; s'il s'agit d'étrangers, tout se passe, au contraire, silencieusement, pour ne pas les effrayer. Il n'y eut donc pas de coups de fusil tirés à notre arrivée, mais tous les habitants s'empressèrent de sortir de leurs demeures pour nous examiner. Leurs visages n'exprimaient pas d'hostilité, mais pas davantage le plaisir dont avait parlé le Tedetou.

Celui-ci nous conduisit dans la rangée extérieure des tentes ; je ne devais pas tarder à apprendre dans quel but. Les hommes qui s'y trouvaient avaient l'aspect sévère et taciturne et étaient armés jusqu'aux dents. Leurs femmes ne portaient pas de voiles et montraient des visages fanés et usés, car, au désert, la femme seule travaille et vieillit vite. Il y en avait cependant parmi elles quelques jeunes assez agréables à voir avec leurs longues nattes entremêlées de rubans et de cordons de perles, leurs oreilles, leurs poignets et leurs chevilles ornés d'anneaux.

Pas un mot de bienvenue ne nous fut dit. Et pourtant, puisque j'étais l'invité de tout le village, chaque bouche aurait dû nous souhaiter la bienvenue.

Nous descendîmes de nos chameaux. Le Tedetou fit signe à ses gens de venir les prendre. Je l'arrêtai :

« Pourquoi prendre nos chameaux ? demandai-je.

— Pour les abreuver.

— Je le ferai moi-même.

— Toi-même ? dit-il d'un air étonné ; ceci n'est pas conforme à ton rang.

— Le rang de chacun lui commande d'être bon non seulement pour les hommes, mais pour les animaux qui le servent.

— Il n'est pas nécessaire pour cela do faire le travail d'un esclave.

— Les guerriers sont-ils donc des esclaves que tu leur confies ce travail ? Dis-moi où est le puits, nous conduirons nous-mêmes nos bêtes. »

Il fronça le sourcil et, se tournant vers ses gens, leur dit quelques mots en tibbou.

J’en profitai pour chuchoter à Ali :

« Fais exactement comme moi. »

Il fit « oui » de la tête et prit son grand fusil de la main droite, comme j’avais pris le mien. Mes soupçons devenaient une certitude. Je remarquai que les habitants des tentes où Tahaf nous avait amenés n’appartenaient pas au reste du village, dont les indigènes nous regardaient de loin sans oser approcher. Le Tedetou serait-il par hasard un étranger ? Toujours est-il que, se retournant vers moi, il me dit d’un ton moins qu’aimable :

« Nous ne souffrirons à aucun prix que tu t’abaisses à de semblables besognes. Que ton domestique aille faire boire son chameau ; mais, toi, tu nous confieras le tien. N’es-tu pas notre invité, l’invité de tout le douar ? »

Je compris que l’on voulait nous séparer.

« Ali restera avec moi, répondis-je. Je suis l’hôte de tout le village. Me prend-on pour un coucou vorace qui a besoin de cinquante oiseaux pour le nourrir. J’entends être ici l’hôte d’un seul homme que je choisirai moi-même. Où est le cheik ? le plus âgé du douar ?

— C’est moi, et tu habiteras chez moi, viens.

— Toi ! répliquai-je d’un ton incrédule, car je venais d’apercevoir qu’à ce mot de cheik tous les yeux s’étaient tournés vers un vieillard à l’aspect vénérable, qui se trouvait parmi les témoins de cette scène.

— Oui, moi, affirma le Tedetou. Viens. » Et il chercha à m’entraîner par le bras.

Je l’arrêtai :

« Laisse-moi d’abord me renseigner, » dis-je en indiquant le vieillard.

Mais lui fit un signe impérieux à ses gens et s’écria :

« Veux-tu m’offenser en doutant de mes paroles ? C’est moi le cheik, donc viens avec moi. »

Il me saisit plus fortement encore, et aussitôt Ali et moi nous nous vîmes entourés d’une vingtaine d’hommes qui nous poussèrent en avant. Si je n’agissais pas à mon tour, c’en était fait de nous.

« Éloignez-vous, criai-je d’un ton menaçant, et laissez-nous passer, ou nous saurons nous frayer un chemin ! »

Les coquins me répondirent par des rires moqueurs en nous poussant de nouveau, tandis que le Tedetou ajoutait d’une voix sarcastique :

« Essaie donc, garnement ! C’est moi qui vais te l’indiquer, ton chemin. »

Je saisis mon fusil à deux mains et, le mettant en travers de mon corps, je tournai rapidement sur

moi-même de manière à frapper tout autour de moi avec le canon et la crosse qui dépassaient. Puis je fis des moulinets autour de ma tète en criant :

« Indique-le-moi donc, le chemin, fourbe ; on verra bien si je le suivrai !

— En avant ! en avant ! hurla-t-il de rage. Arrachez-lui l'arme ! »

Quelques-uns essayèrent de lui obéir, mais reçurent de tels coups, qu'ils reculèrent aussi loin que possible. Sûr alors de me frayer un chemin, j'appelai Ali :

« Viens vite ; mets ton dos contre mon dos. »

Puis, visant le Tedetou, je lui assénai un tel coup, qu'il tomba sans un cri. Ceux qui le suivaient furent rapidement dispersés par le même moyen, et je pus m'élancer, suivi d'Ali, entre les deux tentes les plus proches vers le vieillard que je croyais être l'ancien du village.

Les gens qui l'entouraient étaient restés comme pétrifiés d'étonnement ; mais, à mon approche, ils s'enfuirent de peur des coups.

« Es-tu le cheik ? lui demandai-je.

— Oui, seigneur.

— Eh bien ! je suis ton protégé, ô cheik.

— Et moi aussi je suis ton protégé, » s'écria Ali en saisissant la main gauche du cheik, dont je tenais la main droite.

Le vieux, d'abord très surpris qu'on pût lui demander sa protection, se ressaisit et, retirant ses mains des nôtres, il les posa l'une sur la tête d'Ali, l'autre sur la mienne en criant :

« Ouvrez vos oreilles, ô hommes, et entendez : voici mes protégés ! »

Les Tibbous s'étaient mis à notre poursuite pour nous reprendre de force ; ils s'arrêtèrent à ces derniers mots, qui sont sacrés pour tout habitant du désert. Qui se voit attaqué dans un combat inégal n'a qu'à crier au plus âgé de ses adversaires : « Dakilah ! » c'est-à-dire : « Je suis ton protégé, » et aussitôt cet homme le protégera, serait-ce contre ses propres parents et amis. Le Bédouin même protège son ennemi mortel quand celui-ci lui adresse le mot magique, en ayant soin de toucher son corps, car c'est là la chose principale. Si Ali et moi n'avions saisi les mains du cheik, notre appel fût resté vain. Cet usage est du plus salutaire effet dans les querelles incessantes de ces peuples, car toute vengeance sanglante exercée sur un homme doit cesser, si la victime crie à son bourreau, en le touchant : « Dakilah. »

C'est aussi pourquoi les Tibbous n'osaient plus avancer. Le cheik leur criait du reste :

« Arrière ! Tant que ces deux hommes fouleront le sol de mon douar, je vous défends de les toucher, car vous êtes nos invités comme ils le sont eux-mêmes. »

Ils retournèrent donc vers leurs tentes, et je les vis relever leur chef, qui gisait toujours sans connaissance.

Le cheik, se tournant alors vers moi et Ali :

« Ces gens, nous expliqua-t-il, sont venus aujourd'hui dans notre village chercher de l'eau et camper parmi nous. Nous supposons que ce sont des voleurs et ne nous soucions pas d eux. J'espère que tu me crois sur parole, seigneur ?

— Je te crois, répondis-je.

— Nous sommes les descendants des vieux et célèbres Ouélads Sliman. Comme nous n'avons pas de richesses, nous ne craignons pas les voleurs ; mais toi, qui as l'air riche, prends garde à toi.

— Je ne suis pas riche non plus ; je ne porte pas de trésors sur moi. Si je suis attaqué, je n'aurai pas peur, comme tu as pu le voir.

— Je l'ai vu. Tu as agi sagement, prudemment et vaillamment ; mais tu t'es fait des ennemis mortels. Ils en veulent à ta vie et n'auront pas de répit qu'ils te l'aient prise.

— Ils ne la prendront pas.

— Tu parles avec beaucoup d'assurance. Tu es en sûreté tant que tu seras parmi nous. Entre dans ma tente, mais excuse ma pauvreté. Vous êtes nos protégés. Nous donnerons à boire et à manger à vos chameaux, si vous nous les confiez.

— Volontiers, car ton visage est honnête et ta bouche dit la vérité. »

Il nous conduisit dans sa tente, dont le contenu n'indiquait pas la richesse ; on nous offrit de l'eau mélangée avec du jus de dattes, et nous aperçûmes qu'on tuait un mouton pour le cuire à la broche.

La tente était divisée en deux parties. Nous étions assis avec le cheik dans l'une, et dans l'autre était sa femme, qui broyait du sorgho entre deux pierres en attendant que le rôti fût à point.

Un homme du village entra tout à coup.

« Il y a dehors un des Tibbous qui demande à te parler, ô cheik.

— Qu'il entre !

— Il ne veut ; il veut te parler à toi seul.

— A quel sujet ?

— Alors qu'il entre, je l'exige. Mes convives ont le droit d'entendre ce qui sera dit sur eux. Les lois du désert m'ordonnent de les protéger, je les observerai, dût-il m'en coûter la vie. »

L'homme s'éloigna. Je ne m'étais pas trompé, le cheik était un brave et honnête Bédouin en qui nous pouvions avoir confiance.

Nous entendîmes au-dehors un échange de mots à demi-voix, puis l'envoyé Tedetou apparut. Il

ne nous honora pas d'un regard, Ali et moi, et dit au cheik d'un ton de colère :

« Pourquoi n'es-tu pas sorti comme je te l'ai fait demander ?

— Parce que je suis le chef de mon campement, le maître et seigneur de cette tente, et fais ce qui me plaît. J'honore mes convives.

— Mais nous aussi sommes des convives que tu dois respecter.

— Habitez-vous dans ma tente ? Nous avez-vous crié "Dakilah" ?

— Nous n'en avons pas besoin. Nous sommes des Tibbous libres qui n'avons rien à demander à personne. Nous avons l'habitude de commander et d'être obéis. »

Il prit un air encore plus menaçant en disant ces mots et saisit la poignée de son coutelas.

Je remarquai que le chef était un peu intimidé. Il répondit toutefois avec dignité :

« Vous pouvez commander où vous voudrez, mais non dans mon douar. Qu'avez-vous à me dire ?

— Tahaf, notre chef, qui m'envoie vers toi, exige que tu lui remettes ces deux giaours, dit-il en nous indiquant de la main, mais sans nous regarder.

— Veux-tu donc me faire rougir ? Quelle est la loi qui ordonne de livrer son convive ?

— Il n'y a pas de loi qui demande de protéger un giaour !

— Je ne suis pas un giaour, répliqua Ali.

— Tais-toi, reprit le Tedetou. Celui qui sert un infidèle est encore plus méprisable qu'un giaour. Donc, livre-les-moi, ô cheik. »

Le vieillard était visiblement embarrassé.

« Vous ne pouvez pas exiger cela de moi, dit-il.

— Nous l'exigeons pourtant. Il faut que ces adeptes d'une autre croyance apprennent... »

Il n'acheva pas. Ali, qui n'était pas un lâche, avait bondi sur lui.

« Tais-toi, lui cria-t-il, je ne suis pas ce que tu dis, je suis Ali el Hakemi Ibn Abbas er Roumi Ben Hafis Omar en Nasafi Ibn Sadek Kamil el Batal. Celui qui m'insulte, je le...

— Tais-toi à ton tour, reprit le Tedetou. Vous êtes des chiens puants qui doivent être donnés en pâture aux hyènes et aux vautours ! »

Je m'étais tu jusqu'alors, mais c'était à moi d'intervenir, si je ne voulais pas que le cheik, malgré sa bonne volonté, ne cédât par crainte des Tibbous.

Je me plaçai devant le Tedetou, et d'une voix ferme :

« Écoute, ô homme, lui dis-je, ne sois pas trop téméraire. Ce qu'un homme comme toi peut dire de nous nous est profondément indifférent. Par contre, je ne souffrirai pas les noms de giaour et de

chien, et, si tu répètes seulement encore une fois l'un des deux, je t'assomme. »

Il arriva ce que je prévoyais. L'homme, fou de rage, sortit son poignard en hurlant :

« Tu es un chien, le fils d'un chien et le petit-fils d'un fils de chien !... »

Il s'apprêtait à me frapper, quand, d'un coup porté de bas en haut, je fis sauter l'arme de sa main et, comme il se penchait pour la ramasser, je l'abattis d'un coup de poing sur la nuque.

« Qu'as-tu fait ? s'écria le cheik effrayé, en se levant de son siège. Les Tibbous se vengeront sur toi et sur nous en versant le sang.

— N'aie pas peur, répondis-je tranquillement, ils ne vous feront rien, car je vous défendrai.

— Toi ? fit-il d'un air étonné.

— Oui. J'étais jusqu'ici sous votre protection, et vous êtes maintenant sous la mienne. Crois-tu que ce soit par peur des Tibbous que je suis venu vers vous ? Non, je suis habitué à me défendre moi même et ne suis devenu votre protégé que pour avoir le droit de vous débarrasser de ce coquin.

— Toi,... nous !... répéta-t-il, incrédule et surpris. Comment le pourras-tu ? Tu es perdu comme nous ; ils ne nous feront pas grâce.

— Je ne leur demande pas grâce, et ils seront bien heureux que je la leur fasse.

— Oui, c'est ainsi, mon maître a raison, affirma Ali. Il ne craint ni les hommes ni les animaux. Il a tué seul, en pleine nuit, un lion et une panthère noire. Il a traversé le chott sans y périr. Il tire mille coups de fusil sans recharger son arme. N'as-tu donc jamais entendu prononcer son nom ? Tu dois le connaître ; il est souvent venu dans le désert et n'a jamais tourné le dos aux bandes de brigands[1]. »

Cette description exagérée produisit un effet étonnant. Le cheik leva les bras au ciel et dit en écarquillant les yeux :

« Quel est ce nom ? Vite, dis-le — moi ?

— Émir Kara Ben Nemsi, il est...

— Kara ben Nemsi ! s'écria l'Ouélad. Dieu est grand ! Ton maître est donc cet étranger qui a traversé le chott Dscherid pour aller à Kbilli ?

— Lui-même !

— Qui a pourchassé le Kroumir et l'a fait prisonnier ?

— Oui !

— Qui a tué plus tard dans la grotte du tonnerre la panthère noire qui s'apprêtait à dévorer le

---

1 Voir Fauves et Bandits, par Karl May.

fils du Dschellad (bourreau) ?

— C'est lui !

— Loué soit Allah ! Je suis sûr maintenant de n'avoir plus rien à craindre. J'ai été dans ces contrées, où l'on m'a beaucoup parlé de lui. Je sais qu'il a des armes magiques ; qu'aucun ennemi ne peut l'atteindre et qu'il est toujours victorieux. Cher effendi, ajouta-t-il en s'adressant à moi, pardonne-moi d'avoir eu peur, je ne savais pas quel était l'homme qui habitait ma tente. Je n'ai plus rien à craindre des Tibbous.

— Certes ! répliquai-je pour augmenter sa confiance, et tu vas voir comment je vais agir avec le misérable qui a osé me menacer. »

Le Tedetou était toujours étendu à terre.

Je lui attachai les bras le long du corps avec sa ceinture. Il revint à lui et essaya en vain de se relever. Voyant qu'il ne pouvait y arriver à cause de ses mains liées, il me cria :

« Que veux-tu faire, chien, pourquoi m'as-tu ligoté ? Détache-moi à l'instant, si tu ne veux pas être anéanti par notre chef.

— Chien ! » repris-je en me baissant vers lui.

Et, le saisissant de la main gauche, je le relevai, tandis que de la main droite je lui donnai deux soufflets retentissants. Après quoi je le laissai retomber.

« Voilà pour te faire perdre l'habitude de me parler de la sorte, fais-y attention ! »

Il était dans une telle rage, que les yeux lui sortaient presque de la tête, une écume sanglante coulait entre ses dents, il aurait voulu parler, mais ne parvenait qu'à faire entendre des sons indistincts.

« Et fais bien attention à ce que je vais te dire, continuai-je. Ton chef demande qu'on me livre à lui ; il a probablement envie de me connaître, parce qu'il ne me connaît pas encore assez. Cela lui sera très facile, puisque je reste dans la tente de mon ami. Je vais te délivrer afin que tu lui portes de ma part cette réponse : Je suis l'hôte du cheik et j'y reste. Vous n'avez pas demandé à être ses convives et n'avez, par suite, qu'à vous en aller. Vous vous êtes arrogé le droit de camper ici et je vais vous montrer qu'il ne vous appartient pas. Je vous commande de quitter immédiatement le douar.

— Essaie donc de nous en faire partir, dit-il entre ses dents. Nous te tuerons et t'enverrons dans la géhenne !

— Oui, je vous y forcerai. Et si quelqu'un va dans la géhenne, ce sera vous ! »

Je le relevai et, indiquant l'ouverture de la tente :

« Tu vois, ajoutai-je, cette tente là-bas, la plus grande des vôtres et qui appartient sans doute à

Tahaf. Huit gourdes y sont suspendues par de minces courroies à la perche transversale. Je vais trancher ces courroies d'un coup de fusil et les gourdes vont tomber à terre. Regarde.

— Aucun homme ne peut faire cela.

— Moi, je le puis, sans même charger mon arme. »

J'épaulai et visai rapidement. Au bout des huit coups, il n'y avait plus une gourde en l'air.

« Oh ! s'écria le Tedetou stupéfait. Cette arme est vraiment magique. Qu'Allah te brûle !

— C'est vous qu'il brûlera. Voilà vos hommes qui sortent pour regarder le miracle. Va vers eux maintenant et dis à Tahaf que je veux qu'il parte, sinon je resterai caché ici et tirerai sur vous. Je vous donne un quart d'heure pour plier vos tentes et seller vos chameaux. Si vous n'êtes pas prêts au bout de ce temps, je commencerai par tuer un chameau, puis un homme, de nouveau un chameau et encore un homme, et ainsi de suite jusqu'à ce que vous soyez partis ou tués tous ainsi que vos chameaux. »

Il me regardait fixement sans oser proférer une menace.

« Va donc, lui dis-je. Je t'assure, par la barbe de ton prophète, que je tiendrai parole.

— Nous nous défendrons ! répondit-il.

— Vous périrez. Tu as vu avec quelle rapidité je tire. Avant que vous soyez parvenus jusqu'ici, mes balles vous auraient enlevés à la terre. Avertis ta tribu et dis bien que je tuerai immédiatement celui qui oserait s'avancer de dix pas vers nous. Vous pouvez partir du côté opposé, va !

— Je ne puis m'en aller ainsi les bras liés, répliqua-t-il. Faut-il que mes compagnons s'aperçoivent que l'on m'a vaincu et insulté ?

— Oui, ce sera la punition de ton insolence pour les mots « giaour et chien ».

Il fit quelques pas, puis, se retournant :

« Qu'Allah vous engloutisse dans la géhenne la plus profonde ! »

Et il continua sa route en trébuchant.

« Tu es bien téméraire, seigneur, me dit le cheik. S'ils nous attaquaient tous subitement ?

— N'ai-je pas mon fusil magique à la main. Aussi rapides qu'ils soient, mes balles le sont encore davantage. Ne crains rien.

— Nous ne craignons pas plus Tahaf que sa colère, ajouta Ali. Nous lui sommes supérieurs en tout. Nous connaissons tout ce qu'il y a dans le ciel, sur la terre et même sous la terre. »

Quel vantard ! Je n'étais pas tout à fait aussi rassuré que j'en avais l'air. Je n'avais pas peur, sans doute, puisque avec ma carabine je pouvais me débarrasser de ces hommes ; mais il fallait les

tuer, et c'est ce que j'aurais voulu justement éviter. On ne détruit pas une vie humaine de gaieté de cœur. Je souhaitais que la vue de mon arme inspirât aux bandits une crainte salutaire.

Je vis le Tedetou arriver près des siens, rassemblés autour des gourdes. Ils semblaient surpris de le voir garrotté et lui demandaient des explications. Je les vis ensuite gesticuler et crier, saisir leurs armes et s'apprêter à venir vers nous. Je dirigeai alors le canon de mon fusil vers leur tente. A cette vue, ils s'arrêtèrent pour délibérer entre eux, mais sans arriver à prendre une décision. Ou bien ils ne prenaient pas mes menaces au sérieux, ou leur fierté se révoltait à l'idée de fuir devant un seul homme. Cinq minutes se passèrent sans résultat, puis dix, puis quinze. Si je voulais atteindre mon but, je ne devais pas tergiverser et, pour leur montrer que je tiendrai parole, je visai un des chameaux. Le coup partit, la bêle tomba. Des cris de colère répondirent à la détonation, mais personne ne bougea.

M'avançant alors devant la tente du cheik, je leur criai :

« Écoutez, fils de la tribu des Tibbous, je vais passer de la parole aux actes. Pour cette fois encore, je veux bien ne pas tuer ; mais je ne ferai pas grâce la prochaine fois. Je vais pour le moment me contenter de blesser Tahaf au coude droit. »

Je tirai en même temps. Tahaf sursauta en poussant un cri, la balle l'avait atteint a l'endroit indiqué. En un clin d'œil, tous les hommes se précipitèrent vers les tentes pour les plier. J'étais donc arrivé à mon but sans mort d'homme.

Je risquais toutefois gros jeu. Les Tibbous sont les mahométans les moins civilisés et les plus brutaux qu'il existe, et j'avais blessé leur chef. C'était miracle qu'en dépit de mon arme, ils n'aient pas encore essayé de s'emparer de moi pour me mettre à mort. Mon attitude envers leur envoyé leur avait sans doute fait une telle impression, qu'ils avaient eu peur de moi.

Mais, leur peur passée, rien ne me garantissait qu'ils n'essaieraient pas une attaque. Je résolus de les tenir en haleine en tuant encore un de leurs chameaux. Ces animaux leur étant indispensables, ils trouveraient inutile de les exposer plus longtemps à mes coups. J'attendis encore dix minutes, puis j'abattis une nouvelle bête. Un cri de rage s'éleva encore, et je vis les Tibbous se réunir pour délibérer. L'un d'eux s'avança enfin les bras levés en criant :

« Ne tire plus, nous partons.

— Faites-le rapidement, répondis-je, ou je tire encore. »

Alors ils se hâtèrent sans même me regarder, et pourtant il leur eût été facile de m'envoyer une balle dans la tête, car, bien que je fusse à l'intérieur de la tente, la direction de mon fusil leur indiquait l'endroit où je me tenais. Il fallait qu'ils eussent bien peur pour ne pas essayer de me tuer. Ils eurent bientôt disparu, Tahaf en queue, son bras bandé. On avait dû le hisser sur sa selle. Il se

tourna vers moi, le poing tendu, en criant :

« Qu'Allah te maudisse ! Il nous faut t'obéir aujourd'hui ; mais nous nous reverrons et je te revaudrai cela !

— Tue-le, maître ! me dit Ali.

— Non, répondis-je, en abaissant mon fusil.

— Pourquoi pas, il t'a menacé !

— On ne meurt pas d'une menace.

— Ne sois pas trop confiant, intervint le cheik. Cet homme n'aura pas de repos qu'il ne se soit vengé. Tu as versé son sang, rappelle-toi la loi du désert : Sang pour sang.

— J'y pense bien. Pour me réclamer son sang, il cherchera probablement à nous surprendre cette nuit.

— Il en a certainement l'intention ; il est bon de nous préparer à une attaque. Le mieux est de plier nos tentes et de nous éloigner jusqu'à ce que les Tibbous aient quitté la contrée.

— Ce n'est pas utile. Je vous défendrai ; aie confiance en moi. »

Il secoua la tête d'un air soucieux.

« Seigneur, me dit-il, je te tiens pour un vaillant guerrier ; mais comment pourras-tu, à toi tout seul, nous défendre tous ? » Ali prit la parole à son tour :

« Comment mon maître le pourra, c'est son affaire ! Lui et moi sommes les deux plus grands héros du désert et, quand nous vous promettons de vous protéger, vous pouvez être sûrs que... »

Je lui coupai la parole :

« ... Qu'il est beaucoup mieux pour toi de te taire. »

Et, m'adressant au cheik :

« Il faut d'abord savoir où les Tibbous vont camper. Nous allons nous en assurer ; mais les chameaux ne valent rien pour ce genre d'expédition, prête-nous deux chevaux.

— Volontiers ; mais pourquoi deux ?

— Parce que je veux être accompagné d'un de tes guerriers que tu désigneras toi-même. Il me faut un homme vaillant, rusé et habile, qui comprenne la langue tibbou.

— Pourquoi encore ?

— Parce que je veux les épier.

— Ne fais pas cela, pour l'amour du ciel ! Ils s'en apercevront et vous attraperont.

— Non. Je sais m'approcher d'un ennemi à son insu. »

Il n'avait pas idée de la façon dont on peut se glisser pour guetter à la manière des Indiens de

l'Amérique du Nord, et il fit quelques difficultés avant de me désigner un compagnon. J'aurais préféré emmener Ali ; mais il ne connaissait pas la langue tibbou.

Comme nous montions à cheval, nos adversaires disparaissaient justement à l'horizon. J'emportai ma longue-vue pour pouvoir les suivre du regard, tout en restant assez, loin d'eux pour qu'il leur soit impossible de m'apercevoir.

III

L’HOMME D’AMÉRIQUE

L’Ouélad qui avait été désigné pour m’accompagner était assez jeune ; mais je m’aperçus bientôt qu’il était digne d’avoir été choisi par le cheik.

J’examinai la marche des Tibbous. Il était évident qu’ils avaient pris à droite exclusivement pour nous tromper. Je le dis à mon compagnon.

« Tu as raison, maître, car Kérouan ne se trouve pas à droite.

— Connais-tu cette ville ?

— Non, je n’y ai jamais été.

— Je m’en doute. Cette témérité t’aurait coûté la vie. Tu sais que, pour eux, cette ville vaut presque la Mecque, et ils s’imaginent en y allant faire le plus beau pèlerinage. Kérouan est en Tunisie, au nord-ouest d’ici. Si donc les Tibbous vont vers l’est, c’est pour nous donner le change. Ils vont faire une courbe et reviendront par le sud vers le wadi. Attention !

— C’est ce que je pense aussi, maître. Je peux même dire que je sais l’endroit où ils vont camper.

— Où donc ?

— Ils sont repartis sans remplir leurs outres, il leur faut donc de l’eau. On peut en trouver à deux petites heures d’ici, dans un buisson d’acacias. C’est là qu’ils vont camper avant de revenir à la nuit assaillir le douar.

— Tu as raison, les voici qui reviennent vers le sud.

— N’allons-nous pas en faire autant ?

— Non, restons derrière eux pour les suivre à la trace, cela vaut mieux. »

Le soleil atteignait la ligne d’horizon, et c’était déjà le crépuscule très court dans ces contrées. J’examinai de plus en plus attentivement le pays environnant et la marche des Tibbous, et m’aperçus alors qu’ils étaient arrêtés. Nous nous arrêtâmes aussi. La nuit venue, ils repartirent en avant, et il nous fut possible de nous approcher davantage d’eux. Nous rejoignîmes donc au galop de nos chevaux l’endroit où ils venaient de camper ; mais tout à coup nos montures se cabrèrent et refusèrent d’avancer.

Nous aperçûmes alors quelque chose à terre et descendîmes pour voir ce que c’était.

« Horreur ! ce sont des cadavres, » s’écria l’Ouélad.

C'étaient, en effet, trois hommes morts, encore tièdes et sanglants.

« Ces hommes, déclarai-je, ont été assassinés par les Tibbous, qui les ont volés.

— En es-tu sûr ?

— Je vais m'en rendre compte de suite. »

Je fouillai les poches des cadavres et les trouvai vides, de même que leurs ceintures.

« Ils ont été volés et assassinés, répétai-je. Quels pouvaient être ces gens ? »

L'Ouélad les considéra attentivement, ainsi que leurs vêtements :

« Ce sont des gens de Kufra, dit-il. Que pouvaient-ils bien faire par ici ?

— Les gens de ce pays-là ne viennent-ils jamais dans cette contrée ?

— Très rarement, et seulement pour y guider des étrangers.

— Dans ce cas, les Tibbous auraient emmené un ou plusieurs étrangers.

— Oui, pour obtenir une rançon, ce qui ne les aurait pas empêchés de les garder prisonniers tout de même, car celui qui tombe entre les mains des bandits du désert est perdu.

— Alors mettons-nous à leur poursuite sans perdre de temps. Penses-tu, malgré l'obscurité, trouver l'endroit dont tu parlais où il y a de l'eau ?

— Oh ! oui.

— Alors partons. Il nous sera peut-être possible de sauver une vie humaine. »

Mon compagnon méritait la confiance que j'avais en lui. Deux heures s'étaient écoulées depuis notre départ du douar, quand nous vîmes devant nous une petite flamme qui devenait de plus en plus brillante à mesure que nous nous en rapprochions.

« C'est le feu de camp allumé par les Tibbous. Il ne faut pas y aller tout droit.

— Y a-t-il des buissons alentour ? Décris-moi un peu le pays.

— En cet endroit, la vallée forme comme une petite baie entourée de buissons d'acacias, au fond de laquelle se trouve le wadi. Sur le côté opposé du wadi est situé notre village.

— Aurais-tu le courage de te glisser à travers ces buissons jusqu'auprès des Tibbous ?

— Je ne suis pas peureux d'habitude et le suis encore moins aujourd'hui que je te sens près de moi.

— Alors cherchons d'abord où laisser nos chevaux. »

Nous eûmes bientôt trouvé un endroit favorable sur la petite colline rocheuse qui fermait le wadi au nord et nous les y attachâmes à quelques grosses pierres. J'expliquai ensuite mon plan à l'Ouélad, et nous nous glissâmes, lui derrière moi, vers le campement ; puis nous nous couchâmes à plat ventre pour ramper le plus près possible des Tibbous.

Le feu heureusement était tombé et n'éclairait que faiblement et à une très petite distance. Nous avions eu soin de laisser nos burnous blancs au village, de sorte que nos vêtements se confondaient avec le sol.

Le campement avait la forme d'un fer à cheval. L'eau était en arrière ; en avant le feu, autour duquel les bandits étaient couchés ou allongés. Les chameaux étaient en dehors de l'hémicycle, où nous ne pouvions pas nous glisser inaperçus, parce que les buissons qui le bordaient étaient trop grêles et avaient trop peu de feuilles. Heureusement nous aperçûmes entre les arbustes et le campement quelques gros blocs de rochers, derrière lesquels nous réussîmes à nous cacher si bien, que nous pouvions espérer échapper à tout regard.

Les Tibbous, ne se doutant pas de notre voisinage, parlaient à haute voix. Moi, je ne pouvais les comprendre, mais je ne les perdais pas de vue.

Tahaf, le bras bandé, était assis auprès du feu, avant devant lui un homme au regard sombre dont les pieds et les mains liaient ligotés. Cet étranger pouvait avoir trente ans. Son visage, brûlé par le soleil, était entouré d'une jolie barbe blonde. Je ne pouvais voir la couleur de ses yeux, mais il était facile de deviner que cette barbe blonde ne pouvait appartenir qu'à des yeux bleus. Quel était cet homme ? Pas un Bédouin en tout cas ; sans doute un Européen. Je résolus aussitôt de ne pas quitter cet endroit avant de l'avoir délivré, mais comment ?

Les brigands, tout en causant, faisaient leur repas, composé de couscous, qu'ils mang eaient avec leurs doigts après l'avoir délayé dans de l'eau. Non loin du feu était un tas d'objets qui semblaient être le sujet de la conversation : c'était sans doute ce qui avait été pris au prisonnier et à ses compagnons.

Tahaf mangeait aussi, sans perdre de vue l'homme blond ; mais il se pressait sans doute pour l'interroger ensuite.

Je touchai légèrement mon camarade pour attirer son attention et lui demandai :

« Comprends-tu ce qu'ils disant ?

— Oui.

— De quoi parlent-ils ?

— De l'étranger. Ils ne savent pas qui il est, il ne le leur a pas dit.

— Que vont-ils en faire ?

— Ils veulent obtenir une rançon, et si, après le repas, il ne veut pas leur dire qui il est et s'il est riche, il sera tué aussitôt.

— Nous irons à son secours.

— Et comment ?

— Je n'ai pas le temps de chercher longuement. Je ne vois qu'un moyen de le sauver lui et son argent, je vais sauter sur Tahaf...

— Maître, c'est de la folie, au lieu de sauver le prisonnier de cette manière, nous nous perdrons avec lui.

— Non, je sais comment m'y prendre, quel que soit le danger que je coure. Le tout sera de faire ce que je vais te dire. Es-tu assez fort pour porter un homme ?

— Oui, maître.

— Voilà mes fusils, prends-les un instant, car ils ne feraient que me gêner. Fais bien attention. Je vais bondir au milieu des Tibbous, saisir Tahaf et te l'apporter. Tandis que je reprendrai mes armes, tu l'emporteras aussi rapidement que possible vers nos chevaux.

— Il se défendra.

— Non, il sera sans connaissance. Tu l'attacheras sur nos bêtes, que tu délieras, et tu m'attendras. Je te rejoindrai, et nous partirons en l'emmenant.

— Mais, seigneur, c'est...

— Tais-toi. Je vois Tahaf s'agiter. Prends mon fusil. Pas un mot de plus, tout va se faire aussi facilement que rapidement. »

Tahaf avait commencé d'interroger le prisonnier en langue tibbou ; mais, comme ce dernier ne répondait pas, sans doute parce qu'il ne comprenait pas, il l'interpella en arabe :

« Ta vie dépend de cet instant, lui dit-il. Si tu ne me réponds pas, tu seras dans quelques minutes dans la géhenne. Dis — nous qui tu es ?

— Je suis un homme qui n'a pas de renseignements à donner à un assassin. »

C'était bien risqué et je m'apprêtais à bondir.

« Chien ! s'écria Tahaf en s'avançant vers lui, les poings menaçants. Sais-tu qu'un geste de moi peut faire de toi un cadavre ? D'où viens-tu ?

— Cela ne te regarde pas

— Es-tu riche ? »

C'était cette réponse qui allait décider de sa vie ou de sa mort ; je ne devais donc plus hésiter. Le chef des Tibbous était à dix pas de moi, me tournant le dos. Tous les yeux étaient fixés sur lui et le prisonnier.

D'un saut je fus derrière lui, et, le saisissant à la gorge de la main gauche, je lui assénai de la main droite un coup de poing sur la tempe. Puis, l'ayant chargé sur mon épaule, je courus vers mon

compagnon :

« Le voici... Mes fusils ?... Va-t'en vite, vite... »

Tout cela avait été si rapide, que pas un des Tibbous n'avait eu le temps de bouger ou de pousser un cri. Ils restaient médusés ! Quant à moi, je m'étais remis à l'abri du rocher, dont je fis dépasser le canon de ma carabine en criant : « Vous voyez mon arme magique, si l'un de vous bouge, je le tue net ; mais, si vous ne bougez pas, il ne vous arrivera rien, pas plus qu'à votre chef. »

Ils restaient toujours stupéfaits.

« Qui commande parmi vous en l'absence de Tahaf ? » demandai-je.

Personne ne répondit.

« Répondez, ou je tire. Qui remplace le chef ?

— Celui-ci, répondit enfin un homme en me désignant le Tedetou venu le jour même comme messager dans la tente du cheik.

— Ah ! c'est toi, dis-je en m'adressant à ce dernier. Tu vas me répondre, sinon je te tue. J'ai fait emmener Tahaf. Il est perdu si vous ne m'obéissez pas. Délie le prisonnier. »

Il s'apprêtait à exécuter mes ordres ; mais la peur de son chef l'emporta et il s'arrêta.

« Allons, vite, je compte jusqu'à trois. Un... deux... »

Les liens de l'étranger tombèrent, il était libre.

« Qui es-tu, seigneur, me demanda-t-il, toi à qui je dois mon salut ?

— Tu le sauras plus tard. Viens près de moi.

— Je ne le puis, car j'ai reçu un coup de feu dans la jambe.

— Alors reste ainsi, ils n'oseront pas te toucher s'ils veulent sauver la vie de Tahaf. »

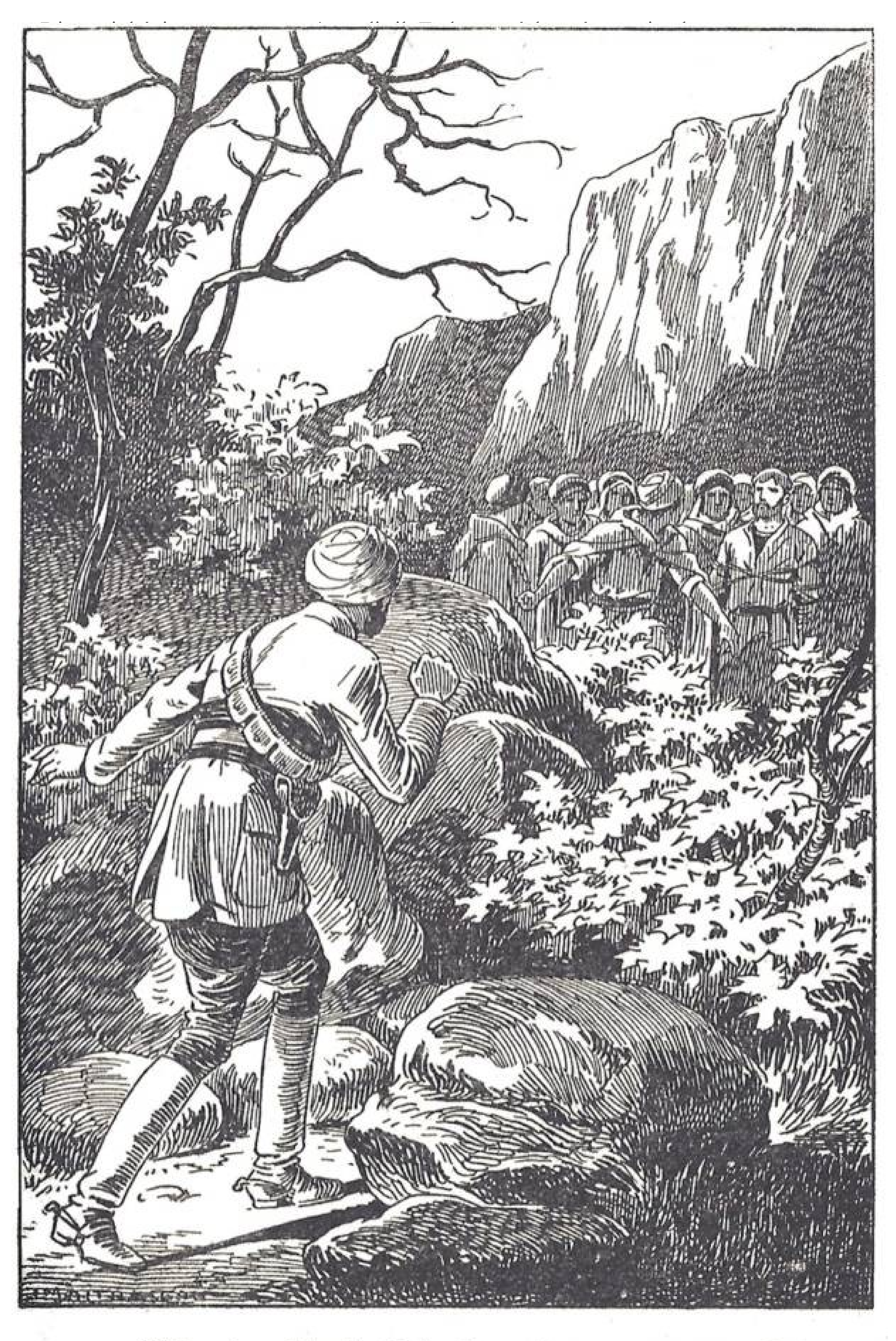
Et, me tournant vers les Tibbous :

« Hommes de cette tribu, m'écriai-je, cet étranger va rester chez vous cette nuit, où vous le laisserez se reposer et dormir en paix. Qu'il ne lui arrive rien, qu'il ne lui soit fait aucun mal, la vie de votre chef en dépend. Gardez-vous bien de quitter cet endroit avant l'aurore. A ce moment deux de vos hommes viendront avec l'étranger à cinq cents pas du douar et s'y arrêteront. Vous aurez soin de rendre à cet homme tout ce que vous lui avez pris. S'il lui manque un seul objet, Tahaf ne recouvrera pas la liberté. Avez-vous entendu ?

— Nous ne sommes pas sourds. Qu'Allah t'anéantisse ! répondit le chef provisoire.

— Alors c'est tout pour aujourd'hui. »

Je me retirai derrière le rocher et les guettai quelques instants. Ils avaient tellement peur, que pas un ne bougea. Je courus alors vers l'endroit où l'Ouélad m'attendait.



« Chien ! » s'écria Tahaf en s'avançant vers lui.

— C’était plus facile que tu ne penses. Tu as bien fait ce que je t’avais dit, je t’en félicite.

— Oh ! à peine étais-je arrivé ici, qu’il a repris connaissance ; alors je l’ai garrotté et bâillonné.

— Tu avais donc des cordes ou des courroies sur toi ?

— Un Arabe en a toujours. Quand partons-nous d’ici ?

— A l’instant. »

Je montai en selle, mis le prisonnier devant moi et nous partîmes au trot pour le douar.

On juge du prestige que nous valut le récit de notre aventure, en dépit de la crainte qu’avaient les pauvres gens des dangers auxquels les exposait la capture du chef des Tibbous. Je les rassurai en promettant de le délivrer seulement s’il jurait de ne pas se venger d’eux.

Tahaf fut amené dans la tente du cheik, où on l’attacha. Puis j’allai prendre part au repas qui nous attendait et auquel je fis honneur, comme bien l’on pense, après une pareille expédition.

Les Ouélad redoutaient toujours de voir apparaître les Tibbous venant délivrer leur chef. J’étais bien persuadé qu’ils n’oseraient pas, et je parvins à tranquilliser le cheik. Du reste, on posa des sentinelles.

Tahaf, revenu à lui, était dans un état de rage indescriptible. Il commença par m’accabler d’injures auxquelles je ne fis même pas attention. Voyant que cette manière ne lui réussissait pas, il changea de ton et essaya de négocier avec moi :

« L’étranger, me dit-il, te sera certes livré en échange de moi ; mais non pas le butin que nous avons pris.

— N’insiste pas, lui répondis-je. Quand nous te rendrons ta liberté, tu garderas tout ce que tu possédais sur toi ; mais le prisonnier de même nous sera rendu avec tout ce qu’il avait sur lui.

— Je n’y consentirai pas

— Que tu y consentes ou non, là n’est pas la question ; on ne te demande pas quelle est ta volonté. Estime-toi heureux encore que je ne t’impose pas de conditions plus dures.

— Quoi, par exemple ?

— Le prix du sang des trois hommes que vous avez tués.

— Va-t’en au diable ! »

Sans tenir compte de cet aimable souhait, j’ajoutai :

« J’en reste à ce que j’ai dit. Tu seras échangé contre l’étranger, à qui il sera rendu tout ce qui lui appartenait, et tu jureras par Allah, le prophète, et tous les califes de quitter aussitôt cette contrée, sans chercher à te venger sur les habitants du douar. »

Il eut un soubresaut :

« Ni de toi aussi, sans doute ?

— Il ne s'agit pas de moi ; tu peux t'en venger autant et aussi souvent que tu voudras. Je me moque de la vengeance du pauvre ver de terre que tu es.

— Tu peux rire en ce moment, il viendra un temps où tu ne riras plus. »

Cette menace me laissa froid et ne troubla pas une minute mon sommeil. Tandis que je dormais, un Ouélad Sliman était assis auprès de moi pour garder Tahaf et nous réveiller au petit jour.

A peine levé, je renouvelai mes conditions au Tedetou ; mais il ne voulut pas les accepter.

« Eh bien, alors, je retire ce que j'ai dit. Tu resteras notre prisonnier, et tu seras sévèrement puni pour l'assassinat que tu as commis hier sur les trois hommes.

— Et notre prisonnier le paiera de sa vie, répondit-il d un ton moqueur.

— Tu te trompes, la liberté lui sera rendue incessamment.

— Mes guerriers ne le libéreront pas sans ma permission.

— On n'a pas besoin de ta permission. Tu sais ce que je t ai dit. Deux hommes seulement de ta tribu doivent ramener, j'aurai vite raison d'eux sans recourir à aucune aide.

— Tu es le diable, ou c'est le chœur des démons qui t'inspirent !

— Ne m'insulte pas, je t'en avertis. Voici le jour, je vais à la rencontre de tes guerriers et te demande pour la dernière fois : Veux-tu faire ce que j'exige de toi ?

— Non.

— Entendu ! Nous n'avons plus rien à nous dire. »

Je pris mon fusil, le cheik et Ali en firent autant, et nous quittâmes la tente. Comme j'allais laisser retomber la portière, un cri s'éleva ;

« Arrêtez ! Je consens. »

Nous rentrâmes. Le cheik lui enseigna le serment musulman, qu'il dut répéter après lui, et nous le sortîmes, toujours ligoté, de la tente.

Tous les habitants du douar étaient éveillés depuis longtemps. Petits et grands, vieux et jeunes, hommes et femmes étaient sortis des tentes pour voir si l'échange des prisonniers se ferait aussi facilement que je l'avais annoncé. Tous les regards étaient tournés vers le côté de l'horizon où le ciel commençait à rougir. On y vit bientôt apparaître des cavaliers qui avançaient lentement. C'étaient les Tibbous, et trois d'entre eux s'avancèrent jusqu'à cinq cents pas de nous.

Le cheik et moi, conduisant Tahaf, allâmes à leur rencontre. A cinquante pas d'eux, nous nous arrêtâmes à notre tour.

Je levai ma carabine en l'air et leur criai :

« Nous venons à vous avec des intentions pacifiques ; mais, si vous faites le moindre mouvement suspect, je vous tue, vous et votre chef. Avez-vous rendu à votre prisonnier tout ce qui lui appartient ?

— On m'a tout rendu, dit l'étranger.

— A-t-on bandé tes blessures ?

— Oui, on m'a bien traité comme lu l'avais commandé

— Veux-tu venger tes trois compagnons morts ou demandes-tu seulement le prix de leur sang aux meurtriers ?

— Non, je ne connaissais pas intimement ces hommes ; c'est par hasard qu'ils étaient devenus mes compagnons.

— L'affaire est donc réglée. Viens avec tes trois chameaux. Tahaf pourra s'en aller aussi. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Les Tibbous défirent les liens de leur chef ; ils remontèrent tous sur leurs chameaux et partirent cette fois vers l'est.

L'étranger, au contraire, descendit de sa monture pour accourir vers moi et me dit en saisissant mes deux mains :

« Enfin je suis libre et peux te remercier, car tu m'as sauvé d'une mort certaine, seigneur. Gomment pourrais-je te le rendre ? Quels sont ces gens ?

— Les habitants de ce douar. Ils appartiennent à la célèbre tribu des Ouélad Sliman.

— Toi aussi ?

— Moi, je suis leur hôte, comme tu vas le devenir toi-même.

— Oui, sois notre hôte et le bienvenu, lui dit le cheik en le prenant par la main. Viens dans ma tente. »

Et il l'emmena au milieu des cris des femmes et des enfants, qui répétaient le salut de bienvenue.

Je demandai au cheik, par prudence, d'envoyer quelques cavaliers s'assurer du départ définitif et sans retour des Tibbous Il le fit, et les envoyés revinrent le lendemain nous affirmer que les brigands avaient bien continué leur route.

Nous avions grande envie de savoir qui était notre étranger ; mais les usages du désert interdisent formellement toute question prématurée de ce genre. Nous nous observâmes mutuellement toute la matinée, sans que rien en lui nous permît de deviner quoi que ce soit de sa personnalité. Ce fut seulement quand on l'invita à prendre part au repas par la formule musulmane habituelle, qu'il répondit :

« Excusez-moi si je ne vous réponds pas de même. Je ne suis pas mahométan, mais chrétien.

— Chrétien, alors pas un Oriental, sans doute ?

— Non, l'Amérique est ma patrie.

— Les États-Unis peut-être ?

— Tu connais ce pays ? demanda-t-il d'un air étonné.

— Oh ! je connais la géographie, répondis-je fièrement. Dis-moi seulement ton nom et celui de ta ville natale. »

Il me prenait pour un Bédouin et répondit en riant :

« Je m' appelle Dixon et suis né à Stenton.

— A Stenton ? Dans l'Arkansas, alors ?

— Comment ! tu connais aussi ce nom ? » ajouta-t-il, de plus en plus surpris.

Je m'amusais de son étonnement, quand mon bavard Ali intervint :

« Naturellement, il le connaît. Mon maître aussi est chrétien et de plus Français.

— C'est vrai, » repris-je. Et je continuai en anglais :

« Nous pouvons, si vous le voulez, nous entretenir dans votre langue.

— Quelle heureuse rencontre ! Dites-moi comment vous vous trouvez ici ? Pour moi, je suis un égyptologue et un orientaliste attiré ici par mon amour des recherches. Mon père est banquier et ses moyens me permettent de suivre ma vocation sans souci du pain quotidien. Voilà déjà quatre ans que je parcours l'Orient et me rendais actuellement d'Erbehna à Moursouk.

— Je serai d'autant plus enchanté de faire votre connaissance, que c'est aussi mon chemin. »

Et, après m'être nommé, j'ajoutai :

« Je connais Moursouk et, si vous le voulez, vous pourrez descendre avec moi chez mon ami Manassé ben Aharab.

— C'est le négociant juif ? demanda-t-il en rougissant subitement.

— Vous le connaissez aussi ?

— Oui, avoua-t-il avec embarras.

— Oh ! dis-je, ceci est secondaire. Nous ne sommes point à Moursouk, mais bien ici, où le rôti nous attend. Nous oublions le cheik ; ne le faisons pas attendre davantage. »

Je mangeai de bel appétit. Dixon, du bout des lèvres. Était-ce la joie de m'avoir rencontré qui lui ôtait la faim ou le nom de Manassé prononcé par moi ? Cette dernière raison me parut la bonne.

Les braves Ouélad tenaient à nous garder parmi eux le plus longtemps possible. Je serais toutefois retourné au plus tôt près de ma jeune amie Rahel, comme je le lui avais promis, si Dixon

n’avait été pris dans la nuit d’une fièvre violente.

Nous ne pûmes repartir qu’au bout de huit jours. Les adieux furent des plus touchants. Dixon laissa aux Bédouins ses trois chameaux avec leur harnachement et autres objets. Pour moi, je ne leur donnai qu’un sincère : « Dieu vous bénisse ! » ne pouvant leur donner autre chose. Je n’avais point, comme Dixon, un père banquier à Stenton, dans l’Arkansas.

IV

MORT DE MANASSÉ BEN AHARAB

Après quatre jours de marche, nous aperçûmes Moursouk avec ses plantations de melons, ses jardins de grenadiers et de figuiers, ses forêts de palmiers. Nous avions voyagé lentement à cause de la blessure de Dixon, qui, bien qu'elle fût fermée, le mettait encore dans un état fébrile.

Plusieurs fois, en route, nous avions parlé de Moursouk ; mais, dès que je prononçais le nom de Manassé, son visage s'assombrissait et il se taisait. Je ne l'interrogeai point par délicatesse ; il devait y avoir eu certainement quelque chose d'ennuyeux entre lui et le juif. Était-ce une question d'argent ? Sûrement pas ; car, en admettant qu'ils aient eu des discussions d'intérêts, tous deux étaient assez riches pour n'en pas souffrir. Il fallait donc chercher une autre cause, et je ne pus m'empêcher de penser à la charmante Rahel. Les quelques fois où j'avais prononcé son nom, je me rappelai que Dixon avait rougi. Ah ! ah !...

Quand nous arrivâmes devant les remparts en pisé qui entourent la ville, je dus demander formellement à Dixon s'il voulait descendre, oui ou non, chez Manassé.

« Nous voici arrivés, lui dis-je dans ce but. Qui va nous souhaiter la bienvenue ? Vous savez chez qui je descends, voulez-vous m'accompagner ? »

Je voyais bien qu'il aurait volontiers dit oui, il répondit toutefois :

« Deux hommes, c'est beaucoup pour une maison même riche. Je vais allez chez mon mameluck Alaf. »

On appelle mameluchs à Moursouk les descendants des infidèles de race blanche qui forment la noblesse du pays.

« Comme vous voudrez, mon cher ami, cela ne nous empêchera pas de nous voir chaque jour ?

— Oh ! non. Je n'ai pas besoin de vous dire que vous serez toujours le bienvenu parmi nous.

— Et vous de même. Nous pourrons échanger des visites. »

Il ne répondit pas, d'où je compris qu'il ne tenait pas à venir dans la maison de Manassé, avec qui il était probablement fâché.

Je le quittai à la porte de son ami et continuai ma route. J'arrivai chez Manassé. Le grand portail était fermé. Je frappai avec le lourd marteau d'airain. Un esclave noir ouvrit et, croisant ses bras sur sa poitrine, s'inclina profondément.

« Ton maître est-il là ? demandai-je.

— Non, seigneur, il est chez le pacha.

— Et sa fille ?

— Elle a disparu l'on ne sait pas où.

— Que dis-tu ?.. Que s'est-il passé ?

— M[lle] Rébecca vous le dira. »

Il passa ses mains sur ses yeux, puis s'approcha d'Ali pour l'aider à faire entrer les chameaux dans la cour, tandis que je me précipitais à la recherche de la vieille gouvernante, dont Rahel était l'enfant chérie.

Je la trouvai dans la cuisine. A ma vue, elle interrompit son travail et accourut vers moi en levant les bras au ciel et gémissant :

« O maître, avec quelle impatience nous t'attendions, et comme mon âme est heureuse de ta venue ! »

Les larmes étouffaient sa voix.

« Qu'est-il donc arrivé, ma pauvre Rébecca ? Pourquoi pleures-tu ?

— Pense un peu, Rahel est partie, partie !... Elle a disparu, elle, la fleur de notre maison, l'enfant chérie de nos cœurs. Personne ne sait où elle est.

— Depuis quand a-t-elle disparu ?

— Depuis huit jours à peu près, seigneur. Attends que je calcule... C'est aujourd'hui mercredi : elle a disparu jeudi dernier dans la nuit, il y a donc six jours.

— Comment cela s'est-il fait ? Explique — toi ? »

Elle s'essuya de nouveau les yeux :

« Comment veux-tu que je te le dise, je n'y étais pas.

— Où se trouvait-elle quand tu l'as vue jeudi pour la dernière fois ?

— Dans la cour. C'était le soir. J'allais chercher de l'eau. Elle m'avertit qu'elle allait encore rester un peu au jardin.

— L'a-t-elle fait, l'as-tu vue y aller ?

— Oui, car je m'arrêtai pour la suivre du regard, je l'aime tant !

— Et tu ne l'as pas revue ? Elle n'est pas revenue du jardin ?

— Non. Tu sais bien, maître, qu'elle y allait tous les soirs et ne manquait pas, en revenant, de me souhaiter une bonne nuit. Ce jour-là, elle ne l'a pas fait.

— Quand vous êtes-vous aperçus de son absence, le lendemain matin ?...

— Oh ! non, la nuit même. Justement parce qu'elle ne m'avait pas dit bonsoir, je l'attendais éveillée, et, inquiète, je me rendis au jardin. Elle n'y était plus. J'appelai le maître, qui l'attendait aussi. Nous allâmes dans sa chambre à coucher, elle n'y était pas. On envoya des gens la chercher

dans toute la ville, mais personne ne put la trouver.

— Avez-vous trouvé des traces quelconques dans le jardin ?

— Non. Mon maître le fit savoir au pacha, qui est venu lui-même faire une enquête avec beaucoup de soldats et de policiers ; mais on n'a rien découvert. On a fouillé aussi vainement tous les environs. Oh ! maître, si tu savais comme nous désirions que tu arrives pour nous aider et nous conseiller !

— Au bout de six jours il sera difficile de retrouver des traces ! Ton maître est chez le pacha ?

— Oui, il y va plusieurs fois par jour, pour savoir si l'on n'a rien trouvé et l'exciter à de nouvelles recherches. Écoute !... On conduit son cheval dans la cour, il doit être revenu. Parle-lui, seigneur, parle-lui. Peut-être réussiras-tu à découvrir quelque chose. »

Manassé eut un cri de joie en m'apercevant. Il paraissait très affecté ; la disparition inexplicable de sa fille l'avait frappé dans son âme et dans son corps.

Il me raconta ce qu'il savait et qui ne m'apprenait malheureusement rien de plus que ce que m'avait dit Rébecca.

« Demande-moi ce que tu voudras, dit-il en manière de conclusion ; mais rends-moi la lumière de mes yeux et la joie de mon âme.

— Manassé, repris-je, je prends part à ton chagrin et suis fort attristé de tout ce que j'ai appris ; mais comment veux-tu que moi, qui suis étranger ici, je puisse te rendre ta fille, alors que tous les efforts du pacha et de ses gens sont restés vains ?

— Oui, mais toi, tu as beaucoup vu et beaucoup appris. Tu as fait des choses qu'aucun autre n'aurait pu faire. Tu trouveras bien encore moyen de réussir ici.

— J'en doute. Essayons tout de même. Viens avec moi dans le jardin. »

Quand nous y fûmes entrés, j'examinai soigneusement chaque coin, chaque buisson, chaque pierre. Toutefois je ne trouvai aucune trace ; trop de temps s'était écoulé.

« Nous ne pouvons supposer qu'un enlèvement, lui dis-je. Ta fille a dû être emportée par-dessus le mur ; seulement les gens du pacha, en faisant des recherches auxquelles ils ne connaissent rien, ont effacé toute empreinte. Crois-tu aussi à un enlèvement ?

— Oui.

— As-tu des soupçons ?

— J'en ai. Le pacha m'a défendu d'en parler à qui que ce soit, mais j'ai assez de confiance en toi pour le faire. Il y a un homme qui voulait épouser ma fille.

— Ah ! qui donc ?

— Un étranger qui fut mon hôte et en profita pour me ravir le cœur de mon enfant.

— A-t-il donc réussi à se faire aimer de Rahel ?

— Oui. Je lui fermai ma porte. Malgré cela, il trouva le moyen de dire à Rahel, avant de partir, qu'elle serait sûrement sa femme un jour.

— A-t-il quitté Moursouk tout de suite ?

— Oh ! non. Il a habité plusieurs semaines chez un mameluck. »

Le nom de Dixon vint aussitôt à mon esprit :

« Comment s'appelle ce mameluck ? demandai-je.

— Alaf.

— Ah ! Et l'étranger ?

— Dixon. Il venait d'Amérique.

— C'est donc bien lui ! m'écriai-je.

— Tu le connais ? »

Avant que j'aie pu lui répondre, un nègre vint dire à son maître de partir aussitôt chez le pacha, celui-ci ayant quelque chose d'important à lui communiquer.

« Accompagne-moi, dit Manassé. Il faut que tu nous entendes et nous conseilles. »

Dix minutes plus tard, nous étions devant le fonctionnaire supérieur du padischah. Il nous apprit qu'on avait saisi le ravisseur et, à un signe de lui, on amena le malfaiteur enchaîné. Ce malfaiteur, c'était Dixon. Il était dans un état de violente surexcitation. A ma vue, il secoua ses liens et me cria en anglais :

« Quel bonheur que vous soyez là ! Pensez, j'étais à peine arrivé chez mon ami, que l'on m'emprisonne pour avoir, soi-disant, enlevé Rahel, la fille de Manassé.

— Je le sais. Vous aimez cette jeune fille ?

— Oui. Je vous l'avais caché, mais je suis forcé maintenant de vous l'avouer. Est-elle vraiment partie ?

— Oui, mais personne ne sait où.

— Qu'on me délivre ; je la chercherai dans tout le Tripoli et ne m'arrêterai pas avant de l'avoir retrouvée ! »

Je n'eus pas de peine à prouver aux assistants qu'il était innocent, puisque le jour de l'enlèvement il était avec moi loin de Moursouk. Le pacha fut vexé de son erreur. Dixon s'emporta contre le père de Rahel, qu'il accusait d'être la cause de tout ceci, et ce dernier reconnut qu'il devait lui en demander pardon, si bien qu'ils étaient déjà réconciliés quand nous quittâmes la résidence du pacha.

Revenus chez Manassé, nous délibérions de nouveau, quand Dixon demanda tout à coup :

« N'y aurait-il pas eu à Moursouk un autre prétendant à la main de Rahel ? Car, dans ce cas, on pourrait peut-être la chercher encore dans la ville.

— Je n'en connaissais pas.

— Mon ami, ici présent, était-il le seul prétendant ? ajoutai-je à mon tour.

— Oui, car on ne peut considérer le Tedetou comme tel.

— Le Tedetou ?... Qui veux-tu dire ?

— Un chef des Tibbous, qui est venu quelquefois ici pour affaires.

— Cet homme s'appellerait-il par hasard Tahaf ?

— Justement. Tu le connais, effendi ?

— Sûrement ! Dis-nous vite, quand a-t-il été chez toi pour la dernière fois ? C'est très important !

— La veille du jour où mon enfant a disparu, il voulait me parler de toi.

— De moi !... Et tu me dis cela seulement maintenant !

— J'avais peur de t'offenser.

— M'offenser, pourquoi ?

— Il prétendait que tu étais fiancé à ma fille.

— Moi ! comment a-t-il pu avoir une pensée semblable ?

— Parce que tu étais resté chez nous plusieurs semaines et que tu avais été bon et aimable pour Rahel.

— Et c'est pour cela qu'on m'a pris pour son fiancé ?

— Oui, sans que je m'en doute. Tu ne m'en veux pas ?

— Je n'ai aucune raison de t'en vouloir. Dis-moi, avant toute chose, dans quels rapports vous étiez, Tahaf et toi ?

— Rapports d'affaires, bien qu'il me parût un peu voleur.

— N'a-t-il fait que passer chez toi ?

— Il y a séjourné parfois.

— Connaissait-il l'habitude qu'avait Rahel d'aller tous les soirs au jardin ?

— Oui, il l'y avait accompagnée et avait parlé avec elle, mais en ma présence.

— Elle lui plaisait ?

— Oui, il l'a demandée en mariage.

— Lui, un musulman ?

— Les Tibbous prétendent que les femmes n'ayant pas d'âme ne peuvent aller en paradis. Par

conséquent, peu importe leur croyance.

— Tu avais refusé ?

— Oui.

— N'avait-il pas montré de la colère ?

— Non ; mais il fut quelque temps sans revenir, et c'est seulement la semaine dernière que je l'ai revu.

— N'était-il pas blessé ?

— Oui, il avait le bras en écharpe et semblait malade.

— Il faut qu'il soit robuste pour être venu d'une traite à Moursouk malgré ses blessures !

— Tu savais qu'il était blessé ?

— Oui. Nous te raconterons cela. Dis-moi plutôt comment il t'a expliqué que nous avions fait connaissance ?

— Il t'aurait rencontré dans le désert, et toi, sachant qu'il venait à Moursouk, tu l'aurais prié de venir nous saluer de sa part.

— Lui as-tu dit que je n'étais pas fiancé à Rahel ?

— Il n'a pas voulu le croire.

— Bon, je sais maintenant où nous en sommes. Nous tenons la piste. Il a enlevé ta fille.

— Allah !... En es-tu sûr ?

— J'en suis convaincu. Il veut se venger de ton refus et de la blessure que je lui ai faite, car c'est moi qui l'ai blessé au bras.

— Qui aurait dit cela ? Comment est-ce arrivé ? »

Je le lui racontai brièvement et ajoutait :

« J'en conclus qu'il est le ravisseur de ta fille, et je pense que tu es de mon avis.

— Je pense que tu as raison ; mais je n'ai pas de preuves.

— Nous allons les avoir de suite chez l'hôte du caravansérail où il a habité.

— Crois-tu qu'il lui ait dit quelque chose de ses projets ?

— Non, bien sûr !

— Alors il ne pourra pas fournir de preuves.

— Attends un peu. Tu sais qu'un musulman n'interrompt jamais ce qu'il considère dans son fanatisme comme un pèlerinage. Donc le Tedetou emmène ta fille à Kérouan dans l'espoir de la faire apostasier et de l'épouser.

— Mais c'est horrible !

— Attends donc, il n'en sera rien. D'abord, avec l'aide de Dieu, l'enfant ne cédera pas, et

puis nous arriverons à temps pour la sauver.

— Je suis prêt à partir avec vous pour cela, dit Dixon.

— Mais vous n'entrerez pas vivants à Kérouan !

— C'est ce que nous verrons. Ne perdons pas de temps, et allons d'abord nous renseigner. Où est le caravansérail ? »

Manassé nous y conduisit. Nous apprîmes que Tahaf avait acheté une litière, sans aucun doute pour Rahel.

Il s'agissait de savoir encore s'il avait ses gens avec lui et quelle direction il avait prise. Dixon et moi partîmes dans ce but dès le lendemain vers le nord.

Au soir, nous rencontrâmes une petite caravane au repos. Nous y apprîmes qu'il était, en effet, passé une troupe de deux cents cavaliers tibbous, dont le chef était blessé au bras droit et dont un des chameaux portait une litière de femme soigneusement fermée.

Nous en savions assez. Nous nous arrêtâmes auprès d'eux pour nous reposer, et après une nuit excellente pour moi, sans sommeil pour Dixon, nous prîmes le chemin du retour.

Comme nous nous apprêtions a enfourcher nos montures, nous vîmes tout à coup devant nous un cavalier qui semblait venir de Moursouk et s'avançait en hâte dans notre direction. Nous le reconnûmes pour un Tedetou.

« Mais je le connais ! s'écria Dixon à la vue de ses traits, c'est un des hommes de Tahaf, celui qui commande après lui. Qu'est-ce qu'il a bien pu aller faire à Moursouk ?

— Peut-être demander une rançon à Manassé. »

L'homme, à ce moment, me reconnut : « Le giaour !... s'écria-t-il en arrêtant son chameau. Allah soit loué, pour m'avoir permis de te retrouver, chien ! Voilà ce que tu as mérité ! »

Il épaula son long fusil. Un coup partit, mais non le sien, car Dixon, plus rapide que lui, venait de lui loger une balle dans la tête. Il tomba mort.

Cet incident ne troubla pas les Bédouins. C'est chose courante au désert. Un coquin avait voulu me tuer, mon compagnon m'avait défendu, personne n'y trouva rien à redire.

Nous enterrâmes le mort, prîmes possession de son chameau et retournâmes rapidement à Moursouk.

Une douloureuse surprise nous y attendait.

La porte de la maison de Manassé, grande ouverte, laissait apercevoir des pleureuses assises dans la cour. Leurs têtes étaient couvertes de cendre et elles poussaient de sourds gémissements. Quelqu'un était donc en train de mourir ? Je me précipitai dans la cuisine, où je trouvai Rébecca sanglotant :

« O seigneur, me dit-elle, le maître se meurt ; les médecins sont près de lui, ainsi que les témoins de ses dernières volontés.

— Que Dieu ait pitié de vous ! Qu'est-il donc arrivé ?

— Un Tedetou est venu demander à parler au maître, que nous avons trouvé baignant dans son sang aussitôt après le départ de l'homme.

— Le Tedetou l'avait blessé ?

— Oui, il avait voulu le poignarder.

— Pourquoi ?

— Le maître a raconté au pacha accouru que le bandit avait exigé de lui un écrit signé de sa main commandant à Rahel de se faire musulmane. Le maître ayant refusé, l'homme l'avait frappé, mortellement, hélas ! Il agonise et peut à peine parler à voix basse ;... mais il vous a demandé plusieurs fois.

— Quel malheur ! Où est-il ? Conduis — moi vite vers lui. »

Manassé expirait comme j'arrivais près de lui. Au pied de son lit se tenaient deux médecins ; à la tête, un homme de loi avec trois témoins. Ce dernier nous regarda attentivement, se leva lentement avec dignité et me demanda :

« Es-tu l'étranger dont ce mort m'a parlé ?

— Oui.

— Et ton compagnon est l'homme d'Amérique ?

— Oui.

— Alors j'ai une communication à te faire devant témoins. »

Il fit signe aux médecins de s'éloigner. Puis, prenant la parole :

« La fille de ce mort n'est pas sa vraie fille ; elle n'est pas non plus juive, mais chrétienne. »

Quelle surprise ! J'avais bien remarqué, en effet, quelque chose d'étrange entre Manassé et Rahel, une sorte d'inquiétude et d'incertitude dans la tendresse du premier et une certaine retenue dans les caresses de la jeune fille pour le vieillard. J'étais loin toutefois de soupçonner la vérité, et je ne pus cacher mon étonnement.

Le fonctionnaire continua :

« Voici ce que le mourant m'a avoué. Il était venu comme pauvre petit marchand à Dschidda, près de la Mecque. Le choléra y faisait rage. Manassé aperçut un jour dans la rue un moribond couché à terre qui tenait une jolie petite fille et appelait à l'aide. Il s'approcha de l'homme qui lui dit :

« — Je suis un marin de France, et cette enfant la petite-fille d'un capitaine célèbre. Je devais la ramener dans son pays ; mais je sens que la mort m'empêchera de remplir ma tâche. Conduis-la, je

t’en prie, à Suez chez le consul de France. »

« Il donna en même temps à Manassé un portefeuille, qui contenait des valeurs et quelques papiers en langue étrangère, pour le remettre à l’enfant. Le marin mourut quelques instants après. Rentré chez lui avec la petite fille, le marchand ouvrit le portefeuille. La vue de l’argent lui fit perdre la tête, il s’en empara et détruisit les papiers. Au Caire, il échangea les billets contre de l’or et partit pour Moursouk dans l’espoir que l’éloignement de ce pays lui assurerait l’impunité de sa faute. Il donna à l’enfant une véritable affection paternelle, sans pouvoir oublier qu’il l’avait trompée. Quand il a senti venir la mort, il nous a fait appeler pour nous avouer sa faute. Son testament est entre nos mains. Tous ses biens reviennent à la petite-fille du célèbre capitaine, et il lui conseille d’épouser l’Américain. »

Il s’arrêta, nous étions stupéfaits. Je demandai enfin :

« Comment sais-tu qu’elle est chrétienne ?

— Le marin l’a dit avant de mourir.

— Comment s’appelait le capitaine célèbre, son grand-père ?

— Personne ne le sait, car Manassé a brûlé les papiers qu’il ne pouvait lire.

— Qui est l’exécuteur testamentaire ?

— Le pacha lui-même. C’est à lui qu’il faut vous adresser. Manassé a aussi parlé d’une amulette que Rahel porte suspendue à son cou. Elle doit l’ouvrir pour voir ce qu’il y a dedans. Je vais maintenant rapporter tout ceci au pacha et lui remettre le testament. Il vous fera venir pour lui parler. »

Il s’éloigna avec les trois hommes, et nous restâmes seuls avec le mort. Le récit que je venais d’entendre me suggérait une foule de pensées : Qui pouvaient être les vrais parents de Rahel ? Où demeuraient-ils ? En France ? Quel était son grand-père, le fameux capitaine ? Et comment avait-elle été confiée à un matelot ? L’amulette répondrait-elle à toutes ces questions ?

Pour le moment, la pauvre enfant avait été sûrement emmenée à Kérouan. Il s’agissait de la reprendre. Dixon, à qui j’avais promis mon aide, parlait de partir sur-le-champ ; mais il nous fallait d’abord enterrer le mort et mettre l’héritage de Rahel en sûreté.

Dixon était riche, il n’avait pas besoin d’argent ; mais il considérait de son devoir d’assurer a sa fiancée l’héritage qui lui revenait.

Une bonne partie passa naturellement dans la bourse du pacha et d’autres personnages, et il est probable qu’il n’en serait rien resté si les vampires de Moursouk n’avaient craint les représailles du consul américain de Tripoli.

Il fallut beaucoup de temps pour mettre tout en ordre avant de partir pour Tripoli, puis beaucoup de temps encore dans cette ville pour parlementer avec le consul et les autorités turques au sujet de l'héritage de la jeune fille. Aussi il nous fallut chercher un moyen de nous rendre à Kérouan plus rapidement que par terre.

Après bien des difficultés, il nous fut possible de trouver un bateau dont le capitaine consentit à nous déposer à Suze, tout près de Kérouan.

Pour échapper aux dangers que nous faisait courir notre religion, nous nous fîmes passer pour deux officiers égyptiens chargés d'acheter des chevaux en Tunisie et désireux de visiter la ville sainte par la même occasion. Le capitaine put même nous donner à ce sujet quelques renseignements précieux, bien qu'insuffisants.

La traversée fut longue et ennuyeuse. Nous ne restâmes à Suze que le temps nécessaire pour acheter des chevaux, et nous nous mîmes en route pour Bahir Sidi Krador.

V

KÉROUAN, LA VILLE SAINTE DES MUSULMANS

Kérouan se trouve sur l'emplacement de l'ancien *Vicus Augusti*, dans une plaine marécageuse, dénuée d'arbres. C'est à peine si l'on y aperçoit, de-ci de-là, un buisson isolé dont les jeunes pousses ont été dévorées par les animaux.

La traversée du pays est loin d'être agréable, et nous fûmes contents d'arriver, vers le soir du deuxième jour, aux abords de la ville.

Quand je dis contents, c'est une manière de parler pour exprimer nos espoirs intimes, car la vue de la ville elle-même ne pouvait que nous faire penser aux dangers qui nous y attendaient.

Les premières maisons que nous rencontrâmes étaient pour la plupart des ruines, parmi lesquelles croissaient des broussailles et des herbes folles.

« Nous entrons, dis-je à mon compagnon ; mais Dieu sait quand et comment nous en sortirons !

— Morts ou vivants, l'un des deux, répondit-il. La grande affaire pour moi est de savoir si Rahel est oui ou non dans ce lieu.

— J'en suis convaincu.

— Mais où ?

— Nous l'apprendrons.

— Par qui ? ajouta-t-il d'un air navré.

— Ne soyez pas si démoralisé. Dixon. Celui qui marche vaillamment vers un but est sûr de l'atteindre plus facilement et plus rapidement que celui qui y marche en tremblant.

— Je n'ai pas peur, mais je suis inquiet. Si quelqu'un des Tibbous nous voyait, nous serions certainement mis en pièces.

— Il n'est pas nécessaire de nous mettre tellement en évidence que chacun puisse nous voir.

— Et où rester ? dans un hôtel ou dans une auberge ?

— Il y a beaucoup de sortes d'hôtels, mais nous devons les éviter. Il nous faut un endroit réservé à des privilégiés.

— Quel pourrait être cet endroit ?

— Vous oubliez que nous sommes actuellement des officiers égyptiens et qu'il y a dans cette ville une garde d'honneur pour maintenir l'ordre et veiller sur la mosquée.

— C'est vrai ! Vous n'auriez pourtant pas l'audace...

— Au contraire. Plus on a d’audace, moins il y a de danger. Nous allons nous présenter aux officiers de cette garde.

— C’est une idée qui touche à la folie.

— Elle n’est pas plus mauvaise pour cela. Fiez-vous à moi.

— Je ne demande pas mieux ; faites ce que vous voudrez. »

Nous avions eu soin d’adapter notre costume aux circonstances. Tout ce qui aurait pu trahir l’Européen avait été dissimulé, les revolvers surtout.

Le soleil déclinait. Quand nous pénétrâmes dans la seconde rue, j’aperçus tout à coup un vieux soldat, je l’appelai et lui demandai :

« Sais-tu où habite le gouverneur de la ville ?

— Oui, seigneur, répondit-il.

— Nous sommes des officiers ; conduis-nous vers lui. »

Il croisa les mains sur sa poitrine, s’inclina et obéit. La nuit venait vite, nous n’avions donc pas à craindre d’être reconnus. Il nous conduisit à travers plusieurs rues jusque dans le voisinage de la mosquée et nous fit entrer dans une cour. Puis il alla chercher un capitaine à l’air rusé, qui nous demanda ce que nous désirions.

Je nous présentai sous des noms d’emprunt comme colonel et commandant du vice-roi d’Egypte, en service commandé, désirant savoir où nous pourrions nous loger.

Il me pria d’attendre un instant, et, après s’être éloigné, revint rapidement nous dire que le gouverneur avait appris notre venue avec plaisir et nous priait de venir chez lui.

C’était un vieux militaire, qui nous reçut assis sur une natte. Il nous pria d’en faire autant et nous offrit du tabac et des pipes.

Il nous posa quantité de questions toutes plus inattendues les unes que les autres et auxquelles nous étions obligés de répondre avec la plus grande circonspection. Il prit cela pour de la modestie et en fut si charmé, qu’il fit venir ses officiers pour manger avec nous de la viande froide et parler des questions militaires. Notre crédit augmentait de quart d’heure en quart d’heure, et chacun des « camarades » nous promit aide et assistance pour notre achat de chevaux.

On nous fit beaucoup parler du khédive et non moins de la khédiva Emineh, qui était la plus belle femme d’Égypte, beaucoup moins belle toutefois, nous dit un jeune lieutenant, que la rose de Moursouk.

Et, comme je demandais qui était la rose de Moursouk, il ajouta :

« C’est une juive, arrivée depuis peu pour devenir la femme d’un Tedetou qui essaie de la gagner à l’islamisme. Elle sort sans voile, à la mode de son pays, et chacun peut admirer son joli visage. »

Et il continua à énumérer les charmes de la jeune fille, soutenu en cela par l’enthousiasme de ses compagnons.

Dixon et moi, nous nous regardions à la dérobée. Nous savions déjà ce que nous voulions et j’eus soin d’entretenir la conversation jusqu’à ce que nous ayons appris tout ce que nous désirions. Nous sûmes ainsi que Rahel n’habitait pas chez Tahaf, mais chez la femme de celui qui lui enseignait l’islamisme. Tahaf y venait seulement de temps en temps pour s’assurer de ses progrès.

Le lieutenant finit par dire en riant :

« Il l’a amenée dans cette ville pour en faire une musulmane et l’épouser ensuite ; mais il n’y réussira pas. Elle est merveilleusement belle, comme l’indique son surnom, et il y a ici cent hommes distingués prêts à chasser l’horrible Tedetou et à la prendre pour femme. »

Il était fort tard quand les officiers se retirèrent. On nous conduisit alors dans notre chambre à coucher, dont le mobilier se composait simplement d’un tapis entouré de coussins. Nous nous étendîmes, heureux d’avoir échappé aux premiers dangers.

Le lendemain, de bonne heure, le gouverneur nous fit visiter une partie de la ville.

Sur le chemin du retour, l’officier, nous indiquant un portail ouvert :

« C’est là, dit-il, qu’habitent les gens chez qui se trouve la rose de Moursouk. Ce sont de mes amis, entrons. Ils seront enchantés de recevoir chez eux deux officiers égyptiens aussi distingués. »

Nous avions vraiment de la chance. Nous trouvâmes un homme d’aspect sévère, qui nous parla pendant un quart d’heure. Il ne fut pas question de Rahel et nous ne pûmes l’apercevoir.

Le gouverneur nous ramena chez lui et s’enquit de nos projets concernant l’achat de chevaux. Je lui demandai quelle était la meilleure race des élevages autour de Kérouan.

« C’est celle qui est élevée par les Ouélad Krofila et les Ouélad Sélass, me répondit-il ; mais ces derniers sont plus près de nous et leur cheik m’a quelques obligations. Il vous servira mieux si je vous accompagne demain.

— Nous t’en serions très reconnaissants.

— Eh bien ! nous partirons après le repas et la sieste de midi. »

Cet homme était vraiment très complaisant et cela m’ennuyait fort d’être obligé de le tromper.

Quand nous nous retrouvâmes dans notre chambre, Dixon eut la même pensée que moi et me dit :

« Nous pouvons être contents du résultat obtenu jusqu'à présent. Nous savons où est Rahel ; mais comment arriver jusqu'à elle et l'emmener avec nous ?

— Nous en parlerons plus tard. Pour le moment, il nous faut d'abord de bons chevaux, les nôtres ne valent rien.

— Ils iront bien jusqu'à Suze.

— A Suze ? Certes nous n'y retournerons pas, ce serait notre perte. Mais, comme nous serons poursuivis de toute façon, je veux acheter aujourd'hui de bons chevaux aux Ouélad Sélass. Il faut que tout soit prêt d'avance pour notre fuite ; tâchez de vous procurer un costume masculin pour Rahel. Elle ne peut pas traverser la ville avec ses habits de femme.

— Je vais en chercher un de suite.

— Ayez soin de n'être pas reconnu en route. »

Il partit et revint peu après avec le costume en question.

Après midi, nous nous mîmes en route, accompagnés du gouverneur et de plusieurs autres officiers. Nous fûmes bien accueillis chez les Ouélad ; ils nous vendirent trois chevaux rapides comme le vent que nous convînmes de venir chercher dès que nous en aurions besoin.

Le soir, au retour, Dixon et moi fîmes mille projets, sans nous douter que nous étions à deux pas du dénouement.

Le lendemain matin, en effet, le gouverneur nous pria de sortir avec lui.

Au retour, nous rencontrâmes le gardien de Rahel, qui nous invita à l'accompagner chez lui. Il n'y avait pas de danger que nous refusions, et quelques instants après nous étions assis dans sa maison, à bavarder, quand Rahel entra. Elle était trop jeune et trop naïve pour savoir dissimuler, et je prévis tout de suite que l'instant d'agir était arrivé. Dixon et moi nous étions levés à son arrivée. Elle, d'abord surprise, s'élança tout à coup vers Dixon en criant :

« Mon fiancé, mon fiancé !... Je suis sauvée ! »

Les deux mahométans s'étaient levés à leur tour :

« Comment, ils se connaissent ! s'écria le gouverneur. Une juive fiancée à un musulman !

— Mais elle est fiancée au Tedetou, ajouta notre hôte, non moins surpris. C'est une trahison que je ne souffrirai pas. »

Et il s'avança vers le couple pour les séparer.

Alors Rahel, le repoussant avec violence :

« Arrière, bourreau ! s'écria-t-elle. On t'a payé pour me martyriser parce que je n'avais personne pour me défendre ; mais voici mes amis et mes protecteurs ; ce sont deux chrétiens qui me délivreront.

— Des chrétiens !... » dirent les deux hommes d'une même voix.

Et, me saisissant par le bras, le gouverneur ajouta :

« Tu es chrétien, prétend-elle. Dois-je la croire ? Sur ton salut, dis-moi la vérité ?

— Oui, nous sommes chrétiens, répondis-je avec calme.

— Des chrétiens, des giaours, des chiens galeux dans notre ville sainte ! Ils ont foulé la mosquée et l'ont profanée ! Il faut les déchirer comme on déchire la viande pourrie. Je vais... »

Il se dirigea vers la porte, suivi de son ami, en continuant à crier :

« Giaours, giaours !... »

Mon poing leur répondit et en deux coups les jeta à terre sans connaissance.

« Vite, vite, partons, dit Dixon en entraînant Rahel.

— Arrêtez, dis-je, pas de précipitation ou nous sommes perdus. Rahel connaît sans doute toutes les rues de la ville ?

— Presque toutes, répondit-elle, haletante d'émotion.

— Connais-tu aussi la porte du Sud, qui conduit aux pâturages des Ouélad Sélass ?

— Je la connais.

— Pars de suite dans la campagne par cette porte ; mais marche lentement, afin de ne pas attirer l'attention.

— Pourquoi ? Je... je..., balbutia-t-elle.

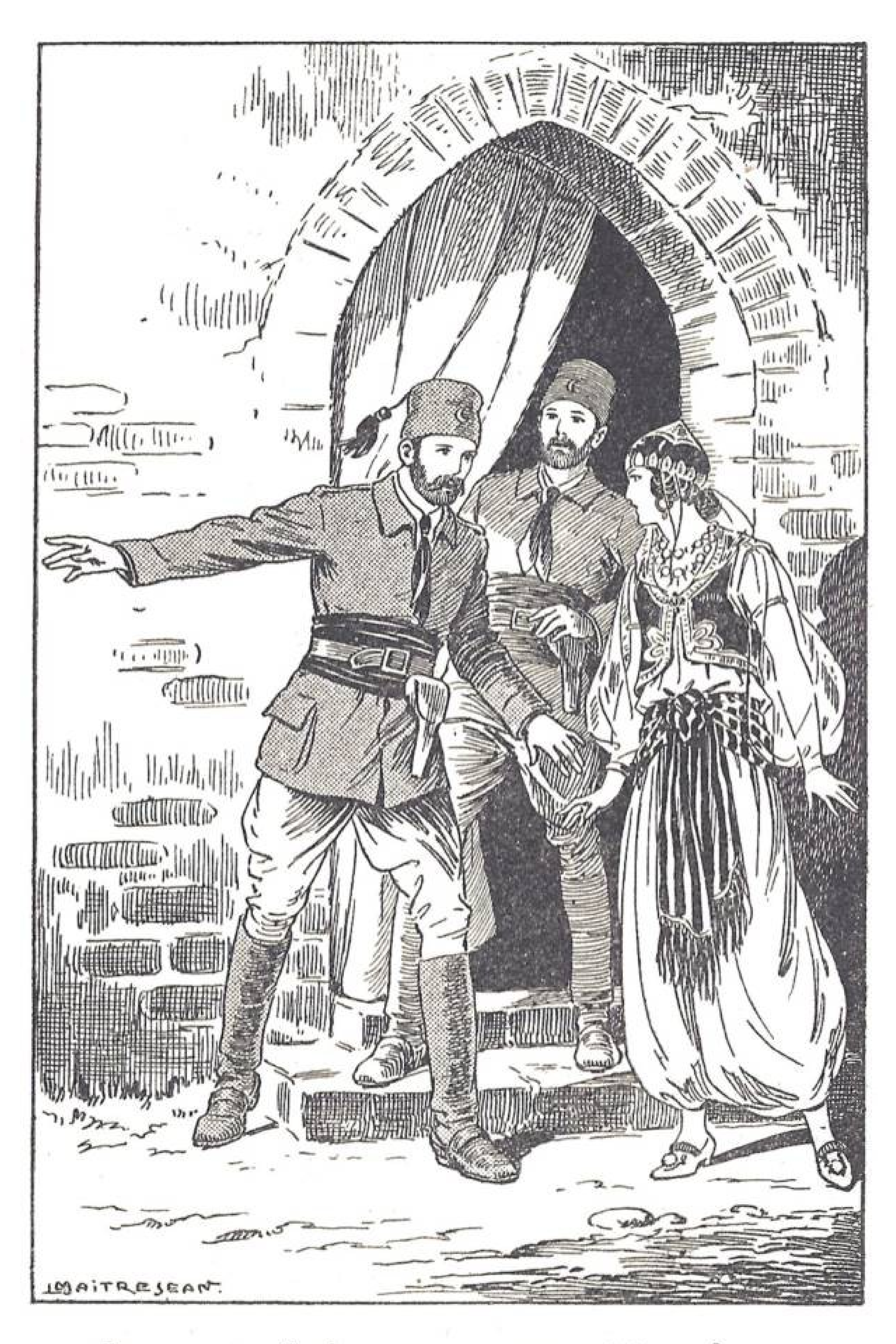
— Pars, pars, il n'y a pas un instant à perdre si nous voulons réussir. »

Dixon voulait faire des observations ; mais je le retins près de moi, tandis que je poussais la jeune fille au-dehors.

Je cherchai ensuite des courroies et des cordes. N'en voyant pas, je déchirai en bandes le turban d'un des hommes évanouis et les liai et les bâillonnai tous les deux. Nous nous rendîmes en hâte dans la maison du gouverneur pour y reprendre ce qui nous appartenait, y compris nos chevaux. Comme nous sortions de la cour, quelques officiers s'approchèrent pour nous demander où nous allions. Je leur répondis d'une manière évasive et éperonnai mon cheval.

A peine avions-nous disparu à leurs regards, que des cris lointains me firent deviner qu'on s'était aperçu de quelque chose d'anormal. Nous parûmes au trot vers la porte du Sud.

Comme nous atteignions la cinquième rue, nous vîmes en face de nous un groupe qui s'approchait en gesticulant. Dixon poussa un cri de terreur. Il venait de reconnaître dans le tas Tahaf et deux Tibbous, entre lesquels se débattait Rahel.



« Pars, pars, il n'y a pas un moment à perdre... »

« Fonçons au milieu de la foule, dis-je à l'Américain, et filons vers la porte.

— Mais Rahel, ma fiancée ! répondit-il.

— Je l'amènerai ensuite.

— Les Tibbous la tiennent solidement.

— Erreur ! Je sais ce que je dis. Fiez-vous à moi. En avant, vite ! »

Il se précipita dans la masse en renversant plusieurs hommes. Tahaf le reconnut :

« Un chrétien, un chrétien !... » hurla-t-il en lâchant Rahel de surprise.

J'en profitai pour placer mon cheval entre lui et la jeune fille. Il m'aperçut alors et cria de plus belle :

« Deux chrétiens, deux chrétiens ! Arrêtez-les ! Tuez-les ! »

Les hommes faisaient chorus avec lui. Je me baissai sur ma selle, saisi Rahel, la hissai jusqu'à moi et pris la fuite avec elle. Des clameurs s'élevèrent derrière nous. Mon cheval avait des ailes ; en un clin d'œil nous avions traversé la porte et rattrapé Dixon.

« Dieu soit loué ! vous l'avez, me dit-il.

— Pas un mot maintenant, répondis-je, mais à toute bride vers les Ouélad Sélass. »

Cinq minutes après, la ville avait disparu derrière nous. Un quart d'heure plus tard, nous rencontrions les premiers troupeaux des Sélass.

Je fis glisser Rahel de mon cheval en lui disant :

« Va maintenant toujours tout droit. Nous te rejoindrons dans peu de temps. »

Tandis qu'elle m'obéissait, nous allâmes réclamer nos chevaux, qu'on nous livra tout sellés. Notre précipitation à repartir et la générosité qui nous poussait à leur laisser nos anciennes bêtes les surprit un peu ; mais ils n'en dirent rien.

Au bout d'un quart d'heure, nous avions rejoint Rahel. Elle monta sur notre troisième cheval. Il était grand temps de s'éloigner ; un nuage de poussière indiquait vers le nord une troupe de cavaliers probablement à notre poursuite.

A midi seulement, nous pûmes nous arrêter dans un fourré, où Rahel changea de costume. Nous étions sauvés. Je n'ai pas besoin de décrire la joie de la « rose de Moursouk » et de son fiancé d'Amérique.

Nous atteignîmes Sfax sans encombre, et de là un vapeur nous ramena à Tripoli.

En route, nous apprîmes à Rahel la mort de Manassé, son père adoptif. Elle pleura beaucoup, mais se consola à la pensée de ne plus quitter son fiancé.

Sa joie fut encore plus grande quand elle retrouva à Tripoli sa fidèle Rébecca, revenue de

Moursouk avec une caravane par les soins de Dixon. La brave femme ne demandait pas mieux que d'accompagner le jeune couple en Amérique.

J'interrogeai Rahel sur le médaillon dont Manassé avait fait mention. Elle l'avait en effet sur elle. C'était un petit sachet de cuir bien fermé. Elle l'ouvrit à ma demande et en sortit une miniature représentant une belle tête d'homme expressive. Au dos de l'image étaient ces mots, qui me causèrent une grande surprise :

ROBERT SURCOUF. PARIS, 1804.

Était-ce là le fameux capitaine dont avait parlé le matelot mourant ? Sans aucun doute. Nous ne pûmes toutefois en acquérir la certitude, quelques recherches que nous pûmes faire dans la suite, Dixon et moi.

TABLE DES MATIÈRES

SURCOUF LE CORSAIRE

LE TEDETOU



Robert Surcouf — 1835

(photo non présente dans l'édition originale)

43353.— 1931. — Tours, Impr. Mame.

Compléments de winnetou.fr

Le lecteur peut se demander quel est le rapport entre ces deux récits dont l'un narre un épisode de la vie de Surcouf le corsaire et l'autre le sauvetage d'une jeune fille en plein désert par Kara Ben Nemsi. Aucun de prime abord... peut-être les mers dont l'une est de sable... Non c'est le contenu du médaillon que porte Rahel qui donne le motif pour le regroupement de ces deux romans de Karl May dans un même volume.

> *« C'était un petit sachet de cuir bien fermé. Elle l'ouvrit à ma demande et en sortit une miniature représentant une belle tête d'homme expressive. Au dos de l'image étaient ces mots, qui me causèrent une grande surprise :*
>
> ***ROBERT SURCOUF. PARIS, 1804.***
>
> *Était-ce là le fameux capitaine dont avait parlé le matelot mourant ? »*

Remarques sur la traduction

Il est à noter que les traductions françaises sont quelquefois incomplètes, voire inexactes. Les textes sont mis à la sauce française et les héros qui sont allemands dans la version de Karl May deviennent très souvent français dans les œuvres traduites. Toute référence à l'Allemagne est alors systématiquement gommée par les traducteurs

Dans ce roman aussi de nombreux passages n'ont pas été traduits, Kara Ben Nemsi qui est allemand devient français et tout texte indiquant le contraire est supprimé. Par exemple l'extrait suivant figurant dans la version allemande :

> *« En ce qui concerne mon nom, je ne suis pas nommé selon mon vrai nom, mais comme lors de mes précédents voyages, Kara Ben Nemsi. Kara veut dire "noir" et Ben Nemsi "fils des Allemands". J'avais une barbe noire et j'étais allemand d'où ce nom. »*

Autre dialogue transformé :

Version allemande	***Traduction française***
— Je m'appelle Kara Ben Nemsi. *— Ben Nemsi ? Tu es certainement d'un pays étranger ?* *— Oui, du Belad el Alman (Allemagne).* *— Alors, pas un Fransawi (Français).* *— Non.*	*— On me nomme Kara ben Nemsi.* *— Alors tu es étranger ?* *— Oui, Français.* *— Les Français sont nos amis, et tu es aussi un guerrier ?*

Ce paragraphe a également été supprimé de la traduction *:* « *J'ai entendu parler du Belad el Alman. Il y a là-bas un grand Sultan qui s'appelle Wihel (Wilhelm) et qui a vaincu les Français. Ils sont nos ennemis, pour cette raison chaque Almani est notre ami et mon peuple se réjouira de te voir.* »

Ce texte a été remplacé dans l'édition française par : « *Les Français sont nos amis. »*

Autour du roman

Dans le texte allemand, la fille du juif est *Rahel*. Dans la version française, elle s'appelle *Rachel,* mais à partir du troisième chapitre le nom devient *Rahel*.

Autres changements : Forster est devenu Dixon

Le nom de Old Shatterhand est cité dans la version allemande, mais pas dans la version française. De même il est fait mention des armes légendaires d'Old Shatterhand, le fameux « *tueur d'ours* » qui pouvait tuer un lion d'une seule balle et la carabine « Henry » qui peut tirer 25 coups sans recharger. Karl May précise alors : « L'inventeur de ce fusil n'a produit que douze exemplaires de celui-ci ; onze ont été perdus avec leurs propriétaires dans le nord des Grandes Plaines américaines ; mon exemplaire est le seul qui subsiste encore »

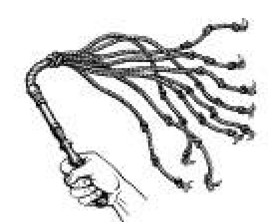
Le Tedetou correspond à l'histoire « ***Eine Befreiung*** » (Une libération).
L'histoire d'Orientale, « *Eine Befreiung »* est d'abord parue en 1894 comme troisième partie du roman « *Die Rose von Kaïrwan* » (La rose de Kaïrwan). Le récit basé sur le récit « *Die Rose von Sokna* » (La rose de Sokna) a été retravaillé par Karl May qui l'a beaucoup étoffé.

On retrouve d'ailleurs la même formulation : « rose de Moursouk »

Dans le volume 38 Hablblut des « Gesammelten Werken », le récit apparait sous le titre « *Von Mursuk bis Kairwan* » (De Mursuk à Kaïrwan).

Dans le même volume, Surcouf le Corsaire apparaît sous le titre « *Der Kaperkapitän* » (Le Corsaire).

Lexique



Chat à neuf queues : Un chat à neuf queues est un instrument de torture — un fouet — composé d'un manche de bois de 30 à 40 cm de long auquel sont fixées neuf cordes ou lanières de cuir d'une longueur qui varie de 40 à 60 cm dont chaque extrémité mobile se termine par un nœud ou une griffe en métal. Les pirates notamment s'en servaient pour punir.

Garcette : Une garcette est un petit cordage court, généralement récupéré par l'équipage sur un cordage plus grand et usé, et qui sert le plus souvent à l'amarrage d'un équipement du bateau (seau, casier, voile, etc.). Dans les temps anciens, une punition de l'équipage était de recevoir des coups de garcette, c'est-à-dire d'être fouetté avec.

Giaour : Terme péjoratif appliqué par les Turcs aux non-musulmans.

Géhenne : Terme biblique désignant un lieu similaire à l'enfer

Mamelouks : Ce sont les membres d'une milice formée d'esclaves, affranchis et recevant une solde à l'issue de leur formation, au service des califes musulmans et de l'Empire ottoman.

Tibbous : Les Tibbous sont une ethnie pratiquant le pastoralisme et le nomadisme dans le Sahara oriental. Leur territoire est centré sur le nord du Tchad, mais déborde sur le sud de la Libye et le nord-est du Niger.
Selon les sources et le contexte, on observe de multiples formes : Tbou, Tebou, Tebu, Tibboo, Tibbou, Tibbu, Tibou, Tibu, Toubbou, Toubous, Tubu.

Suze = Sousse (en arabe : Sūsa). Dans le texte allemand, la ville porte le nom correct de Susa. En revanche Suze n'existe pas en Tunisie.

